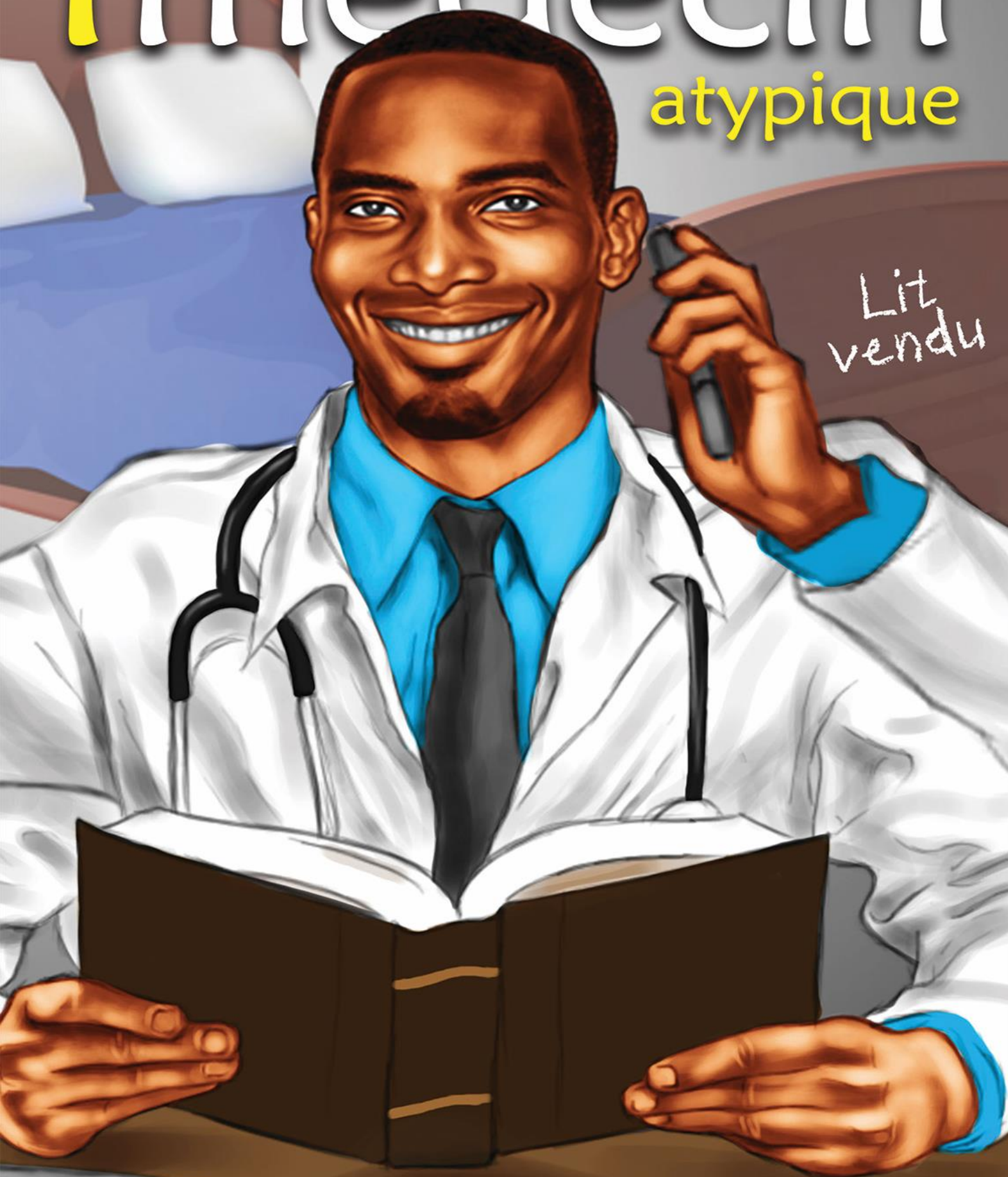


1 Médecin atypique

Lit
vendu



Claudel NOUBISSIE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Un médecin **ATYPIQUE**

Un médecin **ATYPIQUE**

Claudel NOUBISSIE

Claudel NOUBISSIE , Un Médecin Atypique
Nouvelle édition révisée
©Éditions SENG'A, 2019
Première parution : 2017

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Toute reproduction totale ou partielle du présent ouvrage par tous les moyens présentement connus ou à être découverts, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'auteur.

Toute utilisation non expressément autorisée constitue une contrefaçon exposant l'individu ou l'établissement coupable à des poursuites judiciaires.

Sommaire

<i>Dédicaces</i>	8
<i>Avant-propos</i>	9
<i>Mon enfance</i>	12
<i>Et dire que j'ai failli devenir prêtre !</i>	17
<i>Au secondaire</i>	27
<i>L'internat</i>	38
<i>La faculté de médecine</i>	66
<i>Le RAP</i>	86
<i>Mes stages hospitaliers</i>	97
<i>Ma soutenance</i>	119
<i>Mon premier livre</i>	142
<i>SOS Médecins Cameroun</i>	148
<i>Mon deuxième livre</i>	175
<i>StartUpAcademy</i>	181
<i>Mon troisième livre</i>	217
<i>Ma vision, mon combat, ma passion</i>	221
<i>Et après ?</i>	229
<i>Conseils aux jeunes</i>	236
<i>Post-scriptum</i>	252
<i>Exercice</i> :.....	253
<i>Hommages</i>	255

Dédicaces

À ma mère,

Qui a œuvré pour ma réussite à travers son amour, son soutien, par tous les sacrifices consentis, ses précieux conseils et sa présence dans ma vie, Maman reçois à travers ce modeste travail, l'expression de mes sentiments et de mon éternelle gratitude ;

À mon père,

Qui peut être fier et trouver ici le résultat de longues années de sacrifices et de privations pour m'aider à avancer dans la vie. Merci pour l'éducation, les valeurs nobles et le soutien permanent venu de toi ;

À mes frères et sœurs,

Qui n'ont cessé d'être pour moi des exemples de persévérance, de courage et de générosité.

Avant-propos

Le vingt-huit du mois de novembre 2014, j'allais vivre la plus belle et surtout la plus grande consécration de ma vie, celle de devenir médecin ! Il est vrai que je n'ai jamais nourri le rêve de l'être puisque, ayant fait la série C (mathématiques et sciences physiques), je me moquais toujours (au secondaire) de ceux qui faisaient les séries D (mathématiques et sciences de la vie et de la terre) et A (littéraire). Selon moi, ils étaient incapables de s'aventurer dans des filières complexes, même si plus tard, j'ai finalement compris que chacun a une place INDISPENSABLE dans la société. Nous sommes tous les pièces d'un même puzzle, alors nous nous devons de travailler en interdépendance car, le développement d'un pays découle de compétences multiples dans des secteurs d'activités divers. Je savais que j'allais aimer ce moment de consécration, mais j'avais tout de même peur et je me demandais si je serais à la hauteur de la lourde tâche qui m'attendait...

Pendant sept ans, dans le froid de la ville de Bangangté à l'Ouest du Cameroun, précisément à l'Université des Montagnes (UDM), j'ai vu mon cerveau grossir, tellement il fallait avaler des livres à longueur de journée. Je suis passé par des moments de déprime, de découragement, de douleur, de peine, de joie, d'euphorie, de famine, de tapioca qu'il fallait consommer à longueur de journée, parfois sans sucre. Toutefois, j'avais la ferme conviction qu'un jour, cet acharnement finirait par porter ses fruits ; j'en étais persuadé...

Oui ! Chaque jour, j'ai appris à devenir médecin pour réaliser le rêve de mes parents, pas le mien. Tout en effectuant mes stages hospitaliers, je me suis posé

plusieurs questions sur mon avenir... Être médecin, ce n'est pas toujours facile. Chaque jour on en apprend sur nous, nous prenons conscience de notre rôle fondamental dans la société, on se surprend et s'aperçoit que le temps file encore plus et que sept ans se sont vite écoulés. Au terme de ma formation, en entrant dans cette salle pour présenter mon sujet de thèse devant mes parents, thèse qui était le résumé de mes sept ans d'études médicales, j'étais envahi par un stress et une pression incroyables !!! Mais, avec beaucoup de sérénité, j'ai finalement pu braver cette étape et, ceux qui m'ont toujours soutenu étaient là pour m'applaudir. J'avais le sentiment d'être finalement devenu quelqu'un, d'avoir grandi. Ensuite, nous avons mangé, bu, et dansé jusqu'au matin.

Et, lorsque je suis rentré me coucher ce soir-là, je n'ai pas pu dormir car, je me suis posée mille et une questions :

- ✓ **Qu'avais-je fait pour mériter qu'on me considère désormais comme savant ? (puisque les médecins sont considérés ainsi) ?** À cause de cette thèse que je venais de soutenir ou du fait des sept années que j'avais passées à réciter des livres juste pour valider mes unités de valeur (UV) ?
- ✓ **Quelle était la plus-value que je devais apporter au système sanitaire en décrépitude avancée de notre pays?** Puisque, c'est cela qu'on attend d'un « intellectuel », qu'il apporte des solutions aux maux de la société.
- ✓ **Est-ce que le fait d'aller à l'hôpital chaque matin, rentrer chaque soir, effectuer des gardes (si je trouvais d'ailleurs du travail) suffirait à réduire le taux de chômage des médecins au Cameroun, ou encore, les conditions précaires dans lesquelles les médecins exercent leur métier ?**

Je me posais aussi la question de savoir :

- ✓ **Si je suis enfin devenu médecin, est-ce pour contribuer à la perpétuation de notre système de santé de plus en plus inefficace ou alors, réfléchir**

de façon permanente aux solutions pertinentes, concrètes et pragmatiques que je devais apporter à mon niveau afin de contribuer à son amélioration, au lieu de passer le temps à critiquer?

À la suite de ces réflexions, j'ai décidé de me battre, bien au-delà de ma profession pour apporter des solutions, mes solutions, réaliser mes rêves et devenir cette personne qui apporte une lueur d'espoir à toute une génération et non qui plonge dans la routine. J'ai refusé la paresse, de jeter le tort sur les autres, de blâmer le gouvernement, et les sorciers du village, de passer mon temps à dire que tout le monde me déteste. J'ai décidé de me battre pour réaliser mes rêves. Mais pour y arriver, j'ai retroussé mes manches, **J'AI VENDU MON LIT** afin de contribuer au développement de l'Afrique « mon pays », et plus spécifiquement du Cameroun « mon quartier », ceci sans attendre que Paul Biya m'en donne la permission. Dans ce livre, je partage avec vous mon histoire, le parcours que mon entourage qualifie d'atypique...

Claudel Joël NOUBISSIE

Chapitre I

Mon enfance

Je suis né le 15 décembre 1989 à Fotouni, un magnifique village situé à l'Ouest du Cameroun, plus précisément dans le département du Haut-Nkam ayant pour chef-lieu la ville de Bafang, au sein d'une grande famille de 8 frères et sœurs, chronologiquement : Sylvain, Augustin, Gabriel, Yvette, Rosine, Michèle et Lionel mon petit frère. Je suis donc l'avant-dernier de cette grande fratrie. Nous vivions tous avec nos parents, les deux originaires de mon lieu de naissance. L'ambiance était assez chaleureuse, mais avec certaines restrictions. Depuis ma tendre enfance et très tôt, ma mère qui travaillait était obligée de me confier à ma grande sœur Yvette qui, en réalité, est ma deuxième mère. C'est elle qui s'est réellement occupée de moi de ma naissance jusqu'au primaire. C'est vraiment unique de vivre avec ses parents ainsi que ses frères et sœurs dans la même maison, partager des moments de joies, de peine, d'euphorie et même de tristesse. Sauf que, l'écart d'âge entre mes aînés et moi était assez considérable (minimum sept ans), ce qui ne rendait pas possible une certaine familiarité dans nos sujets de conversation qui étaient parfois très divergents. C'était également le cas avec mon frère cadet qui a six ans de moins que moi.

Tout petit, ma mère avait pour habitude de m'enfermer tout seul à la maison lorsqu'elle devait aller travailler. Mes frères et sœurs allaient à l'école et je restais seul à la maison durant toute la journée, à pleurer avant de dormir, une fois fatigué de me lamenter. C'est certainement ce qui plus tard a contribué à ce

que je devienne plus introverti et surtout, m'a poussé à devenir casanier. Je n'aimais pas aller en vacances hors de chez moi comme la plupart de mes amis, bien que de temps en temps, je me rendais chez ma tante à Bafoussam, la sœur cadette de mon père, celle qu'on appelait familièrement « *Mami A* ». C'est là que je passais très souvent d'agréables journées. Je me souviens encore de ces moments de joie où j'allais fabriquer des briques de terres avec ses enfants Alain et Vitalis, comme chaque matin, au chantier de son feu mari pour la maison qu'il construisait.

Je débute mes classes à l'école maternelle publique près du lycée de Tsinga, c'est dans ce même établissement que je ferais tout mon parcours primaire du cours préparatoire spécial (CP SPECIAL) jusqu'à la classe de CM2. J'étais un élève moyen, j'aimais beaucoup jouer aux billes et à tous les jeux des jeunes de mon âge : *arrache-arrache*, *mini-mini*, babyfoot et j'en passe... Nous avions une activité incontournable en famille : c'était l'agriculture. Mon père avait acquis quelques hectares de terrain dans un petit village non loin de Yaoundé (Akak, sur la route de l'ouest-Cameroun) et nous y allions pratiquement tous les samedis pour cultiver du maïs, du piment, de la banane plantain, etc. C'était d'ailleurs obligatoire. J'entretenais aussi un petit jardin à la maison car j'aimais vraiment cette activité que je trouvais passionnante.

Chaque année, nous accueillions au moins cinq voire six cousins qui venaient à la maison pour les grandes vacances. Une fois, nous étions carrément quinze à la maison. Il faut dire que mes parents étaient assez favorables à cette ambiance de grande famille. L'atmosphère était très dense mais j'aimais beaucoup ça, au point où parfois, après les vacances, il m'arrivait de pleurer lorsque chacun d'eux rentrait. S'il y a une chose importante à préciser, c'est le fait que nous vivions dans un quartier difficile de la cité capitale : NKOMKANA.

Il était plus que facile pour les jeunes issus de ce quartier de finir bandits ou criminels, tellement l'environnement nous y prédisposait. Des jeunes qui jouent aux cartes (*jambo*) à longueur de journée, certains qui ne vont pas à l'école et dont les diplômes se quantifient par le nombre de sacs qu'ils arrachent ou encore le nombre de livres qu'ils volent au cours de l'année scolaire. Ceux qui jouent au football toute la journée et passent toute la soirée à débattre sur le salaire des footballeurs, les jeux vidéo, les fêtes à outrance bref, tout le cocktail qu'il faut afin qu'un enfant perde son chemin. C'est la raison pour laquelle mes parents me protégeaient beaucoup de cet environnement en refusant quasi-systématiquement que je sorte ou même encore que je fréquente les autres enfants du quartier.

J'avais une grande sœur qui jouait aussi très bien ce rôle « protecteur ». Je me rappelle une scène où, tout seul dans la maison en journée, j'avais décidé d'inviter mes amis pour regarder ensemble des dessins animés à la télévision. L'entrée de la maison était comme une mosquée ce jour-là, les babouches sales y étaient à profusion, environ vingt paires, et nous étions tous assis au salon, pas propres pour un sou. Sans que je ne sache comment elle était arrivée, ma grande sœur Rosine débarqua. Elle entra au salon et, en passant pour aller dans sa chambre, sans même me regarder, elle me dit en langue maternelle :

« Je t'avais déjà dit de ne plus faire venir tes amis ici n'est-ce pas ? Attends quand ils vont partir... »

Je commençai immédiatement à pleurer en disant à chacun de rentrer chez lui, car dans les scènes pareilles, je savais déjà ce qui m'attendait juste après. Elle me bastonnait copieusement et même parfois devant eux, ce qui était une grosse humiliation pour moi. Il fut un jour où elle me bastonna dans une salle de jeux vidéo.

Je devais donc toujours rester cloisonné à la maison quand je n'allais pas à l'école. Malgré cela, j'ai pu braver avec succès mes études primaires. La première religion de mon quartier était le football, activité que j'affectionnais tout particulièrement. Nous avons formé une équipe de football qu'on appelait le FC Barcelone. Un jour, nous avons été appelés à participer à une compétition organisée par les Brasseries du Cameroun. Il s'agissait de la « Coupe Top », l'une des plus grandes compétitions de football des jeunes de mon âge. Pour nous arrimer aux normes, nous sommes allés au marché Mokolo acheter des t-shirts tout blancs. Maintenant, il fallait floquer dessus les numéros. N'ayant pas assez d'argent pour le faire chez un sérigraphe, nous sommes allés dans un entrepôt où des mécaniciens réparent des voitures. Nous avons recueilli l'huile de moteur déjà usée que nous avons collectée dans une bouteille. Ensuite, nous avons pris des feuilles de papier de format A4, que nous avons découpées en forme de numéro de dossard. Puis, un morceau de chiffon légèrement trempé dans de l'huile de moteur servait de tampon pour imprimer les numéros sur les maillots de fortune à l'aide des papiers préalablement découpés en guise de pochoirs. Le rendu était vraiment amusant et si peu professionnel, mais nous faisions avec les moyens de bord. Ma témérité au poste de défenseur m'a valu le surnom de « Zenden », qui était un défenseur connu.

Le jour de notre premier match de la Coupe Top a été un évènement tout à fait unique et surtout rigolo. Nous avons pour habitude de jouer sur de petits stades avec de petits ballons. Ce jour-là, il était déjà clair que nos adversaires n'étaient pas de notre catégorie, tellement ils étaient âgés, secs et robustes. Le stade était immense et il suffisait de faire un aller-retour pour être incroyablement essoufflé. Les *goals*¹ étaient démesurés pour notre petit gardien

¹ Les filets

qui avait pour habitude de jouer dans des *goals* beaucoup plus petits et même la balle était lourde. Il m'était carrément impossible de faire une véritable frappe à distance. Ce jour-là, l'équipe adverse nous a véritablement écrasés, 12 buts à 0, mais nous avons tout de même été félicités pour notre courage.

Ceci me permit de comprendre que je ne pouvais pas faire carrière dans le football ou du moins, que j'étais encore trop petit pour cela. Je me consacrais donc plus à mes études. En classe de CM2, je présentai le Certificat d'Etudes Primaires et Elémentaires (CEPE) que je réussis avec brio. Mes parents étaient très fiers de moi. Je m'apprêtais à entrer au Secondaire et l'idée de porter désormais l'uniforme m'excitait au plus haut point. Mais, avant d'y arriver, il me fallait passer un concours afin d'accéder à mon futur établissement secondaire, et c'est à ce moment précis qu'une chose étrange m'arriva...

Chapitre II

Et dire que j'ai failli devenir prêtre !

Je suis né et j'ai grandi dans une famille très pieuse, d'obédience catholique. Lorsque j'étais à l'école primaire (école publique de Tsinga), nous avions coutume d'aller à l'église tous les matins avec ma mère, avant d'aller à l'école. C'était un rituel quasi-mécanique puisque ma mère, catéchiste, nous avait déjà habitués à cette pratique quotidienne en plus du culte dominical. Ainsi, tous les jours dès 4h du matin, ma mère me réveillait pour que je me lave et m'habille rapidement dans le but de partir à pied de notre quartier (Nkomkana) pour la paroisse Christ Roi de Tsinga. C'est après la messe que je devais me rendre à mon école, qui n'était pas loin de là. Je me rappelle encore d'une scène un matin, lorsque nous étions sur le chemin de l'église. Étant donné que la route était toujours très sombre du fait de l'absence de lampadaires, des bandits nous avaient fait un coucou, histoire de nous dépouiller, et ma mère avait crié :

« Vous êtes vaincus au nom de Jésus ! ».

Sauf que cette fois-là, cette formule magique n'avait pas fonctionné. Heureusement que nous n'avions pas d'objets de valeur sur nous ! À l'âge de six ans, je faisais mes débuts dans un mouvement catholique qui s'appelait « COP MONDE », un groupe de jeunes qui menait des activités eucharistiques juste

après le culte du dimanche. Des récollections et des campagnes de méditation où, pendant une semaine, loin de nos familles, avec des prêtres et des moines, nous devions prier 12h/24h, entre autres activités de méditation. Après avoir eu mes principaux sacrements (baptême, 1ère communion, et confirmation), je m'engageais alors en tant que servant de messe.

Chaque matin, parfois tout seul, j'arrivais à l'église à 4h et je me dépêchais de préparer la messe, le matériel du prêtre, ma soutane et celle du prêtre. Régulièrement, je servais tout seul la messe, puisque je faisais partie des rares personnes à venir si tôt, étant donné que la première messe débutait à 5h. J'étais donc un enfant très assidu et surtout très religieux parce que j'étais toujours parmi les meilleurs à la catéchèse. Mes encadreurs aimaient bien ma maîtrise des évangiles. Ils me disaient toujours que je ferais un bon prêtre, avis que ma mère partageait avec joie. Après l'obtention de mon CEPE (actuellement CEP), était maintenant venu le moment de faire le concours pour aller au secondaire et ma mère me dit :

« Tu vas faire le concours pour entrer au séminaire et devenir prêtre ! ».

Je me sentais vraiment bizarre, surtout lorsque je savais ce qu'il fallait respecter comme engagement pour devenir prêtre et ceci à vie, comme le célibat par exemple ! Par ailleurs, les membres de cette communauté religieuse que j'ai fréquenté pendant plus de vingt ans, en ayant activement intégré presque tous ses mouvements (*COP MONDE, SERVANT DE MESSE, CHORALE, etc.*), ne brillaient pas vraiment par une certaine exemplarité. Petite parenthèse : récemment, je suivais un documentaire sur la chaîne de télévision France 2 qui parlait de la pédophilie dans l'église catholique, avec un passage au Cameroun, notamment dans la ville de BERTOUA. J'en ai vraiment beaucoup rigolé parce

qu'en vingt ans d'intégration dans ces différents mouvements, ce qu'on explique dans ce documentaire ne reflète pas vraiment la réalité, bien plus macabre. Maintenant, il ne serait pas honnête de globaliser ces pratiques hideuses à toute la communauté, ce serait jeter le bébé avec l'eau du bain, bien que cette eau a une masse parfois d'une envergure plus importante que le bébé lui-même.

Je voulais faire plaisir à ma mère qui nourrissait le rêve de me voir devenir prêtre et, je ne me suis pas opposé à cette décision, même s'il est vrai qu'elle ne me donnait pas vraiment le choix. Elle m'a donc emmené faire le concours du petit séminaire de la ville de Mbalmayo, non loin de la capitale, Yaoundé. Une école qui forme à devenir prêtre. Je me rappelle encore très bien de ce jour, c'était un samedi et il faisait très froid. Nous sommes arrivés au séminaire aux environs de 7h30. Le concours s'est achevé à 16h, les épreuves étaient plutôt simples et le lundi qui suivait, on m'annonce que j'ai réussi ; j'étais d'ailleurs sorti deuxième ! Ma mère était toute contente tandis que moi, j'étais plutôt dubitatif et inquiet à l'idée d'y aller continuer mes études, pour ne pas dire ma vie ! Après moult discussions, elle décida de procéder à un test afin de déterminer si le Seigneur souhaitait que j'aille au séminaire ou alors, que je continue mes études à l'école classique comme la plupart des autres enfants. Le lendemain du jour de la proclamation des résultats, elle rentra avec de l'encens (résine aromatique qui brûle en dégageant une fumée odoriférante) à la maison. C'est une substance que nous utilisons beaucoup à l'église surtout lorsqu'il fallait prier. Elle me demanda de la rejoindre dans sa chambre, alluma l'encens et quelques minutes après, la fumée commença à se propager dans toute la pièce. Ensuite, elle prit un papier sur lequel elle écrivit : « *ÉCOLE CLASSIQUE* » et un deuxième papier sur lequel elle marqua : « *PETIT SÉMINAIRE DE MBALMAYO* ». Le principe était

simple : Il fallait faire la prière du rosaire² accompagnée de chants, lecture biblique, adoration, et elle me disait que c'est au terme de cette prière que je devais choisir le papier qui correspondrait à ce que je ferais durant le restant de ma vie. Après cette prière qui dura exactement 5h 38 minutes, elle me demanda de choisir un des papiers qui était froissé et lancé sur le sol. J'essayais, de garder mon sang froid mais la pression montait, ma vie défilait devant mes yeux et je finis par choisir un papier et lorsque je l'ouvris, il était marqué dessus : « **ÉCOLE CLASSIQUE** » ! Je me sentis peser comme une plume à cet instant, léger comme une feuille, j'étais heureux d'avoir effectué ce choix ! Elle me dit juste après que le Seigneur ne souhaitait pas que je devienne prêtre, qu'il avait sûrement une autre mission pour moi.

C'est ainsi que je présentai deux concours, celui du lycée de Tsinga que je n'ai pas réussi et celui du CES DE NGOA EKELLE (aujourd'hui lycée). Je réussis finalement celui du CES DE NGOA EKELLE où je débutai ma classe de sixième. C'est depuis ce jour que, je décidai de ne plus jamais confier les décisions qui concernent ma vie à la providence ou encore à quelqu'un d'autre. Ce jour-là, il aurait juste fallu que j'eus choisi l'autre bout de papier pour me retrouver pensionnaire du séminaire et y devenir prêtre, alors qu'en réalité je ne le voulais pas. Nous avons un cerveau incroyable qui, dès notre naissance, dispose déjà d'environ 100 milliards de neurones. Les neurones sont les cellules de notre cerveau qui sont responsables de transmettre l'information nerveuse. Ils sont organisés en réseaux, qui ont chacun des fonctions spécifiques dans différentes régions du cerveau. En effet, la plupart des neurones ne sont pas encore reliés les uns aux autres lorsque nous venons au monde. C'est en réponse aux stimulations provenant de notre environnement et principalement de notre

² Exercice de piété catholique qui consiste à dire quatre chapelets d'oraisons

famille au départ, que les neurones se connecteront. Cette connexion entre deux neurones s'appelle une synapse. Par la suite, les synapses continuent donc à évoluer, et de nouveaux réseaux de neurones sont créés. Lorsque nous sommes enfants, en faisant de nouvelles découvertes, des connexions se forment, d'autres se renforcent, d'autres s'affaiblissent et certaines disparaissent. L'efficacité des synapses est donc influencée par les informations qui sont reçues par le cerveau, qu'importe l'origine de l'information (la télévision, la famille, les jeux, etc. C'est l'une des raisons pour lesquelles il faut, par exemple, limiter l'exposition des enfants à la télévision, notamment de la naissance à l'âge de sept ans, période au cours de laquelle ces connexions se font de manière exponentielle. Cette capacité du cerveau à s'adapter en réaction à notre environnement est essentielle à l'apprentissage, c'est-à-dire notre capacité de mémorisation, de raisonnement, de logique et même de décision. Nous vivons dans un contexte où nos parents essaient toujours de déterminer ce qui devrait être bon pour nous ou pas, sans essayer de comprendre ce qui nous passionne, ce à quoi nous aspirons nous-mêmes. Ils essaient de projeter sur nous les rêves qu'ils n'ont pas pu réaliser en faisant usage de leurs deux pouvoirs imparables : celui d'être nos parents à qui nous devons respect et obéissance, et leur financement pour nous imposer cet état de fait. Chose qui entraîne souvent des conséquences très graves dans le psychisme de l'enfant que nous sommes encore, qui se retrouve ainsi détourné de sa vocation principale.

Parfois, ils nous induisent en erreur de bonne foi, non pas parce qu'ils ne nous aiment pas, mais juste parce que la société dans laquelle ils ont vécu le leur a enseigné. Ils essaient de nous inculquer les mêmes valeurs, pourtant la réalité actuelle est parfois totalement différente de celle d'il y a plusieurs années. Par exemple, mes parents (et la plupart des parents d'ailleurs) ont grandi à une époque où la réussite se construisait principalement sur la base de votre niveau

scolaire. À leur époque, lorsque vous aviez beaucoup de diplômes, vous étiez presque certain d'avoir un bon emploi, voire devenir cadre dans l'administration publique avec des avantages plutôt alléchants. C'est pourquoi ils effectuent la même projection sur nous, en nous poussant à aller à l'école pour obtenir le maximum de diplômes, afin que cela puisse nous permettre de nous en sortir dans la société.

Mais, ce qu'ils ne comprennent parfois pas suffisamment, c'est que notre environnement a radicalement changé entre temps et que ce principe ne fonctionne plus exactement de la même façon. Avoir des diplômes reste INDISPENSABLE, mais très insuffisant si la véritable valeur qui devrait accompagner ces diplômes ne suit pas, à savoir : LA CONNAISSANCE. En réalité, le diplôme n'est qu'une présomption de compétences qui s'accompagne rarement du savoir-faire intrinsèque, surtout dans notre pays. Nous devons comprendre qu'il est impossible d'être excellent dans un secteur d'activité si nous n'en sommes pas passionnés. Le simple fait de nous voir imposer une discipline est déjà en soi une amputation importante de notre talent qui, en réalité, puise sa substance de nos formes d'intelligences, de notre compétence intrinsèque et de toutes les influences auxquelles nous sommes confrontés dès la naissance. Je venais donc d'échapper à cette première prescription éducative qui ne correspondait pas à mes aspirations profondes, j'avais de grosses sueurs froides rien qu'en y pensant.

La vérité universelle n'existe pas, ainsi que l'unanimisme. Chacun de nous voit le monde avec sa perception, fruit de nos influences conscientes, inconscientes et subconscientes, découlant de notre environnement, notre patrimoine génétique, notre culture et même de nos apprentissages. La nature est un écosystème. En écologie, cela désigne un ensemble formé par une

communauté d'êtres vivants en interrelation (biocénose) avec son environnement (biotope). Les composants de l'écosystème développent un dense réseau de dépendances, d'échanges d'énergies, d'informations et de matière permettant le maintien et le développement de la vie. Ceci pour dire que dans la nature, toutes les espèces sont indispensables, aucune n'est plus importante que l'autre, car chacune joue un rôle unique dans le but de faire pérenniser l'écosystème. C'est pourquoi tous les peuples luttent contre la disparition des espèces car, une espèce qui disparaît entraîne directement un déséquilibre profond de tout l'écosystème. Un être humain n'est donc pas plus important qu'un cafard, un lapin, un porc ou même encore une plante, chacun de ses éléments vit en interdépendance avec les autres et la disparition de l'un entraîne un effet immédiatement négatif sur tous les autres. Sauf que chaque espèce a son mode de fonctionnement qui lui est propre. Il y a peu d'années encore, les scientifiques pensaient que les animaux n'ont pas d'intelligence. Les études récentes démontrent totalement le contraire ; comme pour dire que ce n'est pas parce qu'une espèce ne se comporte pas comme nous, selon notre référentiel, qu'elle ne possède pas nos facultés. Vous ne pouvez pas jauger la capacité d'un poisson à sa faculté à grimper aux arbres. Comme le disait Einstein, cela ne signifie pas que le singe qui sait mieux le faire est plus intelligent que le poisson, absolument pas ! C'est tout simplement que les deux ne sont pas évalués sous le même référentiel. Alors, nous devons tous être tolérants vis-à-vis de la spiritualité de chacun. Beaucoup de personnes confondent religion, spiritualité et certains phénomènes surnaturels. En réalité, la spiritualité n'est pas un système religieux ou une philosophie culturelle. Elle est une expérience, indépendante de toute croyance, religion ou dogme. Elle consiste à reconnaître l'existence de notre moi véritable, notre essence, et apprendre à nous laisser guider par elle.

Chacun de nous est libre de croire en ce qu'il veut, tant qu'il estime que cette croyance lui permet d'atteindre ses objectifs et d'être en harmonie avec lui-même. C'est un principe fondamental à respecter. Il faut, accepter l'autre tel qu'il est, sans le juger, car personne ne détient la science infuse. La seule chose que je reproche parfois à la religion, ce sont des dogmes, ces choses qu'on doit juste accepter de croire sans jamais remettre en question. Mon cerveau gauche, rationnel et très poussé à la philosophie et à l'épistémologie, refusait depuis mon enfance cet état de fait. Mais, puisque nous sommes sous la responsabilité de nos parents, nous nous devons d'accepter ce qu'ils nous demandent (imposent) de faire, au risque de subir tout simplement des représailles. Un enfant né dans une famille chrétienne deviendra donc très probablement un chrétien, pareil pour un musulman ou un bouddhiste, puisqu'il est même baptisé très tôt. Mais, est-ce que nous devons vraiment tout choisir pour nos enfants ? La science démontre que notre intelligence résulte d'un trépied : 50 % la génétique, 25% de l'environnement dans lequel nous avons grandi et 25% des connaissances que nous avons pu acquérir. Rendant ainsi le cerveau de tout un chacun unique, avec ses spécificités, ses émotions, ses perceptions, ses appréhensions et même ses croyances. Pourquoi devons-nous forcément tous croire en la même chose ?

Je pense que cet état de fait peut être très bénéfique et même indispensable pour certains, mais aussi très dangereux pour ceux qui se retrouvent forcés à adopter un mode de pensée qui remet totalement en question leur « moi », qui ils sont, et même qui ils veulent devenir. Le principe des représentations est l'un des outils les plus puissants utilisés en neuro-marketing. Ceci afin de nous transmettre et nous inculquer un mode de pensée, un principe d'attitudes et de comportements de façon subconsciente par la beauté et le côté subliminal des images. Pourquoi les héros des religions sont

toujours d'une certaine couleur, leur histoire se passe dans un certain territoire, et leur réalité, datant parfois de plus de 2000 ans devrait encore être la nôtre aujourd'hui ? Et nous, n'avons-nous pas d'histoire ? D'enseignements spirituels à apporter à l'humanité ? Le monde est un village planétaire comme le stipule certains. Dans un principe d'interdépendance comme le nôtre, chacun doit venir dans ce village avec quelque chose à apporter à l'autre. Mais si nous venons avec ce que l'autre nous a apporté sans rien concevoir et provenant de nous-mêmes, avons-nous une valeur dans ce village qu'est le monde ?

Lorsque j'étais plus jeune, je posais beaucoup de questions philosophiques à mes enseignants de catéchèse et même à ma mère ; et je recevais toujours une réponse de non-recevoir : *« tu es trop jeune pour comprendre ça », « comprends ça ainsi mon fils », « les voies du Seigneur sont insondables »*, et comme j'étais têtue, je persistais. Je demandais par exemple : *« pourquoi dans la Bible on ne parle pas des autres planètes mais juste de la Terre ? », « où vit Dieu ? », « pourquoi avec tout le mal et la souffrance qu'il y a sur Terre, Dieu ne fait rien pour y remédier ? », « Pourquoi toute l'histoire se déroule ailleurs, l'Afrique n'existait-elle pas à cette époque ? » « Pourquoi l'enseignement biblique considéré comme le plus important, celui qui permet de s'accomplir, réaliser ses rêves, être en paix avec soi-même, comprendre l'univers car étant la connaissance par excellence est pratiquement gratuit ? On peut venir à l'église gratuitement, parfois nous offrons même des Bibles gratuitement aux fidèles. Même lorsqu'elles sont vendues, elles coûtent peu chères, mais les livres scolaires sont payants et coûtent très chers, ça ne devrait pas être le contraire ? », « pourquoi sur Terre, les Blancs refusent de vivre avec nous les Noirs en refusant que nous ne venions massivement dans leur pays, pourtant pendant l'esclavage nous avons contribué à ce qu'ils se développent, mais pour le Paradis, ils viennent*

nous l'enseigner, ils nous expliquent ce qu'il faut faire pour aller au Paradis, qui sera plus beau que la Terre où déjà ils refusent de vivre avec nous et tous ces enseignements gratuitement ? », « si lorsque nous mourrons nous partons au ciel, les lapins lorsqu'ils meurent ils s'en vont où ? Les poulets ? Les chats ? ». Tout cela clochait dans ma tête !

Je me posais de nombreuses questions, mais je restais sans réponses. Et plus j'étais insatisfait, plus je creusais pour en savoir toujours un peu plus. Plus tard, je compris en fait qu'il s'agissait là de questions hautement philosophiques, qui pouvaient me permettre de comprendre l'existence afin de mieux idéaliser la mission que nous devons accomplir. Mais surtout je comprenais maintenant pourquoi, la philosophie n'était enseignée qu'en classe de terminale. Il fallait nous empêcher de comprendre et d'exploiter au maximum notre potentiel, développer notre esprit critique afin de mieux comprendre qui nous sommes mais surtout où nous allons et, quelle est notre mission. Les doctrines m'empêchaient de le faire, pourtant je trouvais que l'intérêt était majeur. Néanmoins, je ne cessais pour autant pas d'aimer ma mère et ce qu'elle voulait m'enseigner par cette éducation, car au final, elle ne faisait qu'appliquer de bonne foi ce qu'on lui avait transmis comme étant un modèle d'éducation pour un enfant.

J'étais vraiment ravi d'avoir pu intégrer l'école classique comme la plupart des enfants de mon âge, pouvoir enfin porter la tenue scolaire. Quelle classe ! Je rêvais déjà de cet uniforme lorsque j'étais au primaire. Mais j'étais très loin d'imaginer que ce qui allait réellement m'arriver une fois au lycée devait être aussi pénible. Un véritable supplice...

Chapitre III

Au secondaire

L'établissement qui porte aujourd'hui le nom de Lycée de Ngoa-Ekellé naît des cendres du CES du même nom, établissement dans lequel j'ai fait la classe de sixième. Pour la première fois, je fréquentais un établissement assez éloigné de mon domicile. Il était donc question pour moi d'emprunter un taxi chaque matin pour m'y rendre. Mais pour le simple fait de porter cette fameuse tenue qui représentait une motivation suffisamment grande à mes yeux, j'étais prêt à braver toutes les difficultés pour assumer mon nouveau statut de lycéen, de « bleu ».

Ce premier jour, je me levai très tôt, aux environs de 5h30, pris rapidement ma douche, et aux environs de 6h15, je pris la route sous le regard ému de ma mère. Une fois en route, j'empruntai un taxi à destination de l'école. Là je découvris de nouveaux camarades, un nouvel environnement, totalement différent de celui de l'école primaire avec parfois des élèves plus âgés que moi en classe. Tout cela me faisait un peu peur, mais j'étais préparé. Je choisis de m'asseoir au troisième banc. Ce jour-là, nous avions trois cours : Mathématiques, Français et Histoire. Les cours prirent fin aux environs de 16h, et je retournai alors à la maison. Chaque matin, pour me rendre à l'école, mon père me remettait une somme de 500 FCFA, que je répartissais entre 400 FCFA pour le taxi (aller et retour) et 100 FCFA pour mon casse-croûte. J'avais déjà très tôt compris l'importance de l'épargne. Ainsi, je réfléchissais toujours sur les

stratégies qui me permettraient d'épargner de l'argent, afin de m'acheter les choses que j'aimais. Car, je détestais demander de l'argent à mes parents. Ce caractère provenait certainement de mon extrême introversion. J'achetai donc une tirelire à l'intérieur de laquelle j'épargnais mes quelques pièces de monnaie.

Ce premier jour de classe, je décidai de rentrer à pied car cela devait me permettre d'épargner 200 FCFA. J'avais des camarades qui n'habitaient pas loin de mon quartier et qui rentraient aussi sans emprunter de taxi, nous faisions donc chemin ensemble. Ce soir-là, il avait tellement plu que nous sommes tous arrivés trempés dans nos domiciles respectifs. Mes frères se moquèrent de moi une fois à la maison, mais ceci dans une ambiance très chaleureuse. Trois mois après le début des cours, je me rendis compte qu'en réalité, l'établissement n'est pas aussi loin que je l'imaginais et je décidai donc de me lever un peu plus tôt pour m'y rendre à pied le matin et rentrer également à pied le soir. Ce qui me permettait non seulement d'épargner un peu plus, mais surtout de manger un succulent pain accompagné de sauce au porc qu'on vendait sur le chemin du retour à partir de 15h. Certaines fois, lorsque j'étais en classe, il m'arrivait de penser à cet alléchant repas, tellement c'était appétissant.

Un matin, pendant que je me rendais en classe, une chose étrange m'arriva. Puisque j'habitais le quartier NKOMKANA, j'avais trouvé un raccourci qui me permettait de me retrouver au marché MOKOLO et de là, je prenais un autre raccourci pour facilement arriver à l'établissement. Il y avait un malade mental très célèbre qui se trouvait chaque matin au marché MOKOLO et, je passais régulièrement près de lui lorsque j'allais en classe. Un jour, alors que je passais près de lui tout en l'observant avec attention (il faut dire qu'il m'intriguait

beaucoup), il s'approcha de moi et du revers de la main, il me donna une puissante gifle en me disant :

« Dépêche-toi et va à l'école ! »

Je me mis à pleurer en courant, les gens se moquaient de moi au marché et je me sentais vraiment ridicule. Je ressentis une énorme humiliation et juste après cette scène, je voulus arrêter la marche à pied pour me rendre à l'école. Mais, je pris finalement la résolution d'éviter juste de passer où il se trouvait.

En 6^e, j'étais un garçon très timide, je ne parlais presque jamais en classe. J'avais un ami, sans doute le meilleur, avec qui je m'entendais bien et avec qui je rentrais tous les jours. J'étais dans un nouvel univers au sein de cet établissement, mais je ressentais toujours un vide : l'absence de mes amis. En réalité, tous ceux avec qui j'étais à l'école primaire de TSINGA étaient au Lycée de TSINGA et moi aussi je voulais y aller pour être avec eux. Après la classe de 6^e, j'avais donc demandé à ma mère de tout faire pour que je fasse ma classe de 5^e au lycée de TSINGA. J'étais particulièrement insistant avec cette doléance et la lui rappelais pratiquement chaque soir. Elle s'ingénia du mieux qu'elle pouvait et en classe de 5^e, elle réussit à m'inscrire au Lycée de TSINGA qui était plus proche de la maison.

Une fois de retour dans mon ancien établissement, j'étais extatique car, je retrouvais enfin tous mes amis, ce qui me rendait plus motivé. Mais ceci n'était pas sans conséquence parce que c'était aussi plus facile pour moi de trouver des personnes avec lesquelles je pouvais jouer, et si j'avais une addiction, c'était bien celles des jeux vidéo. Je ne passais pas une seule journée de ma vie sans me retrouver dans une salle de jeux. J'y dépensais pratiquement tout mon argent. J'avais un ami dans mon quartier qui s'appelait Leo. Nous étions tous deux dans

la même classe de 5^e. Un jour, lui et moi décidâmes de sécher les cours afin d'aller jouer aux jeux vidéo au quartier. C'était un jeudi autour de 10h. Nous escaladâmes le mur du lycée et nous nous retrouvâmes à la salle de jeux vidéo quelques minutes après. J'avais 150 FCFA et lui 100 FCFA. Nous avons changé cet argent en pièces de 25 FCFA et commencé à jouer. Au bout de 2h de temps, notre argent était épuisé. Nous sortîmes de la salle de jeux en réfléchissant à un moyen de se procurer de l'argent afin de continuer à jouer. Subitement, alors que nous étions en train de marcher, un monsieur d'une quarantaine d'années environ nous accosta et nous dit :

« Mes enfants, comment ça va ? J'ai un petit job pour vous là. Vous m'aidez à porter les casiers et ensuite je vous paye. »

Nous étions très contents et nous acceptâmes rapidement, car nous nous voyions déjà nantis d'une certaine somme d'argent susceptible de nous permettre de continuer à jouer. Il nous promit la somme de 500 FCFA chacun, ce que nous acceptâmes sans sourciller. Il nous demanda de le suivre, ce que nous fîmes. Nous arrivâmes devant un bar qui était encore fermé, avec des chaises à l'extérieur. Il me demanda de m'asseoir, me dit qu'il allait commencer le travail avec mon ami Léo et qu'après avoir terminé avec lui, il viendrait me chercher. Il s'en alla donc avec mon ami tandis que je restai assis en attendant qu'il revienne. Trente minutes plus tard, le monsieur revint tout seul et me dit :

« Ton ami est déjà en train de porter les casiers, viens on s'en va et je te donne le travail que toi tu feras. »

Je me mis donc à le suivre. Chemin faisant, il me dit encore ceci :

« Là où nous sommes en train d'aller, si on te demande si je suis ton père tu dis oui, ok ? »

Etant juste intéressé par la perspective de l'argent que nous devions gagner à la fin pour aller jouer aux jeux vidéo, j'étais prêt à tout accepter. J'acceptai donc sa

condition et le suivit. Nous arrivâmes chez une dame qui vendait des bouteilles de gaz. Il faut préciser que nous étions à Nkomkana, donc non loin de chez moi. Arrivés dans la boutique de la dame, il me demanda de m'asseoir et s'adressa à la dame en ces termes :

« Voici mon enfant dont je te parlais là, donne-moi alors l'argent. »

La dame lui remit de l'argent. Il se dirigea alors vers l'extérieur de la boutique et me dit en partant :

« Je m'en vais donner l'argent ci à la grand-mère, j'arrive hein ! »

Puisque je devais faire croire à la dame en question qu'il s'agissait de mon père, je répondis *« d'accord »* et juste après il s'en alla. Je restai assis dans la boutique de la dame en attendant que, le monsieur revint. Deux heures plus tard, il n'était toujours pas revenu. Tout à coup, je vis mon ami Léo passer juste devant la boutique où je me trouvais et je l'appelai à haute voix. Dès qu'il me vit, il me dit que le monsieur en question était un gros blagueur et que ça ne servait à rien de traiter avec lui car il n'avait même pas reçu son argent et que ça ne valait pas la peine. Je lui répondis que c'était la même chose pour moi et qu'il serait même préférable qu'on rentre parce que cela faisait environ trois heures de temps que nous étions tournés en bourrique. Léo me dit de le rejoindre pour qu'on rentre. Aussitôt que je me levai pour partir, la gérante de la boutique me dit qu'elle ne pouvait pas me laisser partir. A mon grand étonnement, elle m'annonça que mon « père » lui avait emprunté une somme de 20.000 FCFA en promettant de rembourser, et que son « fils » (moi) était donc une sorte de gage de sa sincérité. Je lui avouai que je n'étais pas son fils, qu'on s'était juste rencontré en route, et que de toute façon, ils devaient gérer ça entre eux parce que je devais rentrer chez moi. Elle m'arrêta et me dit que je ne bougerais pas de là tant qu'elle n'aurait pas recouvré son argent. L'affaire commença donc à faire du bruit et une foule s'amassa autour de la boutique. Mon ami Léo se dépêcha d'aller chez moi

alerter ma mère. Quelques minutes plus tard, ma mère arriva sur place et se mit à réprimander vertement la dame en question, qui de son côté, insistait sur le fait qu'elle ne pouvait me laisser partir tant qu'elle n'aurait pas reçu remboursement de ses 20. 000 FCFA. Nous nous rendîmes au commissariat du 8^e arrondissement de Yaoundé, la dame, ma mère et moi en tenue scolaire, afin de trancher sur cette histoire. Dès que nous arrivâmes sur place, les éléments des forces de l'ordre nous firent comprendre qu'en effet il s'agissait d'un escroc et que ce type d'arnaque était de plus en plus fréquent. Ensuite, les policiers me menacèrent en me disant qu'ils allaient me faire dormir en cellule et juste derrière eux, je vis par la fenêtre une petite pièce avec des personnes à l'intérieur qui demandaient à manger. Je compris aussitôt ce qui pouvait m'arriver si je me retrouvais à l'intérieur. Ils demandèrent donc à ma mère de signer un document de reconnaissance de dette à rembourser à la dame en question et dès que cela fut fait, ils nous autorisèrent à rentrer. Sur le chemin du retour, ma mère me lançait un regard qui me faisait directement comprendre ce que j'allais subir lorsque nous arriverions à la maison. Une fois rentré, je fus copieusement grondé par mes parents. Mes frères et sœurs quant à eux se moquaient de moi. C'était devenu une source quotidienne d'intrigues.

Ma mère finit par rembourser l'argent de cette dame et c'est ainsi que l'histoire se termina. Ceci pour dire à quel point j'étais prêt à tout pour les jeux vidéo. Malgré cela, je continuais néanmoins mes études, j'étais passable comme élève et je réussis la classe de 5^e.

En classe de 4^e, j'avais choisi l'allemand comme deuxième langue vivante, et mon père avait trouvé un précepteur qui devait me dispenser des cours de répétition d'allemand chaque soir à partir de 18h à la maison. C'était comme du chinois pour moi, non seulement je devais supporter cette langue à l'école, mais

en plus le précepteur devait encore venir me saouler avec cette dernière chaque soir à la maison. Je me rappelle encore du soir où, pendant le cours de répétition d'allemand à la maison, je demandai la permission au précepteur afin de me rendre aux toilettes, chose qu'il m'accorda tout naturellement. Une fois aux toilettes, je fermai la porte, me couchai sur le sol et commençai à dormir. Je sursautai de là pratiquement une heure plus tard et me rendis compte qu'il était parti. J'étais d'ailleurs très content qu'il ne soit plus là. C'est dire à quel point je détestais cette langue.

J'entrais peu à peu dans l'adolescence et mes hormones me poussaient de plus en plus à m'intéresser à la gent féminine. Il y avait une fille très belle dans mon quartier, très courtisée ; elle faisait la même classe que moi et je l'aimais énormément. Mais au final, malgré ma témérité et ma tenue vestimentaire que j'essayais de soigner au maximum, les autres prétendants qui étaient plus âgés et avaient plus d'atouts que moi, eurent ses faveurs à mon détriment. Juste après elle, une autre fille de ma classe me fit de l'effet. Elle avait les cheveux coupés, incroyablement jolie et le seul fait de la regarder chaque matin me faisait perdre le souffle. Je me demandais bien comment faire pour sortir avec elle. Un mercredi, à l'heure de permanence, elle était devant la classe toute seule et devant tous les élèves, je pris mon courage pour aller lui parler. Je me mis à discuter avec elle en toute courtoisie, développant toutes mes techniques de drague pour ensuite lui demander s'il était possible de l'inviter au cinéma. À cette époque, il existait deux salles de cinéma dans la ville de Yaoundé : Abbia et Capitole. Je lui demandai si nous pourrions y aller le samedi suivant, histoire de regarder un film, et je fus surpris par le fait qu'elle accepta mon invitation. Ce même jour, une fois rentré à la maison, je lavai les vêtements que je devais porter le samedi, ma belle paire de tennis, ma salopette, ma chemise et je me fis

coiffer les cheveux. Le jour du rendez-vous, à ma grande surprise, je me rendis compte que la fille en question n'était pas seule. Elle était accompagnée de trois autres filles, et parmi celles-ci figurait cette fille qui m'avait refoulé. Nous décidâmes finalement de nous rendre au cinéma le Capitole. J'étais totalement intimidé, je n'arrivais même plus à m'exprimer. Une fois à l'intérieur de la salle, tout au long du film, je ne pus même pas placer un mot. À la fin du film, nous prîmes des glaces. Ensuite, je la conduisis jusqu'à un taxi et je rentrai chez moi totalement déçu. N'ayant pas pu dompter ma peur, j'abandonnai finalement ce chantier puisque je n'avais vraiment pas confiance en moi sur ce plan. Je réussis tout de même à passer avec brio ma classe de 4^e et me retrouvai en classe de 3^{ème}.

Une fois en 3^{ème}, plusieurs amis avec lesquels j'étais en 4^e n'étaient plus dans ma classe. En effet, il y avait plusieurs classes de 3^e et nous étions répartis entre ces différentes classes-là. La particularité de la classe de 3^e c'était qu'il y avait un examen à présenter en fin d'année, le BEPC. Les autres avaient pris conscience de cette réalité tandis que mon attention s'orientait de plus en plus vers les jeux vidéo au détriment de l'école. S'il y a une leçon que j'ai vraiment apprise des jeux vidéo malgré leur nocivité, c'est bien l'échec. Un jour, dans une salle de jeux vidéo, j'étais en train de jouer à un jeu nommé « King of Fighters ». Le principe du jeu est simple, vous sélectionnez une équipe afin d'en affronter d'autres. Toutefois, vous pouvez être défié par un autre joueur à qui il suffit de glisser une pièce dans la fente. Au cas où l'équipe de ce dernier l'emporte, votre session s'arrête là et il vous faudra recharger une autre pièce de 25 FCFA pour pouvoir rejouer. Le « *challenge* » comme nous l'appelions, était l'aspect le plus intéressant de ces joutes car il permettait de se mesurer aux autres joueurs et ainsi de faire ressortir le meilleur de tous. Puisque j'étais l'un des meilleurs

joueurs de cette salle de jeux qui se trouvait dans mon quartier, pendant que je jouais ce jour-là, un autre joueur est venu me challenger. Nous avions pour habitude de nous affronter et il était plutôt passable mais moins talentueux que moi.

Au premier affrontement, j'arrivai aisément à le vaincre. Ensuite, il revint une deuxième fois, une troisième fois, une quatrième fois jusqu'à la dixième fois et à chaque fois, je réussissais toujours à le battre. C'était même déjà devenu tellement facile que je rigolais en le battant tandis que les autres personnes qui étaient dans la salle de jeux et observaient notre challenge, me félicitaient. Lui par contre était très serein et il alla une fois de plus faire de la monnaie pour revenir challenger une onzième fois. Cette fois-là, il réussit à me battre et j'étais tellement furieux que je criai dans la salle en frappant l'appareil et même les manettes en prétextant qu'elles ne fonctionnaient plus bien. Alors, il me dit une phrase qui est restée gravée dans ma tête depuis lors :

« Petit frère, tu veux gagner à chaque fois ? Il faut savoir apprendre à perdre et être fairplay, on ne gagne pas toujours ! »

Cette phrase a fait un tour complet dans ma tête et même jusqu'à présent, je réalise encore sa pertinence. J'étais tellement habitué à gagner que pour moi l'échec était un drame qui devait forcément s'expliquer par une raison extrinsèque (les manettes dans ce cas). Pourtant, cela fait partie de l'aventure. On ne gagne pas toujours et c'est même d'ailleurs un élément indispensable à l'apprentissage et à l'amélioration de soi. C'est comme ce jeune qui veut commencer à faire du vélo. Au départ, il tombe à chaque fois. En réalité, il devrait juste comprendre que le fait de tomber (échec) est un processus normal qui lui permettra plus tard de maîtriser les mécanismes pour rester en équilibre, car, sans ces chutes préalables, il est impossible de devenir excellent (réussite) !

À cette époque, la PlayStation avait le vent en poupe, et moi aussi j'en voulais une. Je commençais donc à épargner d'une manière plus énergique. Chaque pièce qui tombait entre mes mains, parfois même ne m'appartenant pas, finissait directement dans ma tirelire. J'étais toujours en train d'inventer des histoires auprès de mes parents afin d'avoir de l'argent (cahier de travaux pratiques, nouveaux livres, chaussures, reste d'argent des commissions, etc.). Tous les moyens étaient bons du moment où ils me permettaient de trouver suffisamment d'argent pour acheter ma PlayStation qui coûtait 60 000 FCFA. Finalement, après un sacrifice extrême de 8 mois, je pus acheter ma console. C'ÉTAIT LA CONSECRATION ! Je pouvais désormais jouer à la maison sans plus avoir besoin de payer. C'est donc ainsi que je me mettais de plus en plus à fond au jeu, ceci aux dépens de mes études. Mes amis, lorsqu'ils faisaient leurs pauses après avoir suffisamment étudié, venaient jouer chez moi. Pourtant moi je n'étudiais presque pas. À l'école, en plus d'avoir un répétiteur en allemand, j'avais également un répétiteur en mathématiques, physique et chimie. Malgré cela, mes notes étaient très approximatives. Finalement, en fin d'année, je réussis à passer avec une très faible note pour aller en classe de seconde, mais je ne réussis pas l'examen du BEPC.

C'était le comble à la maison, surtout parce que tous mes amis du quartier et même de la classe avaient réussi. Non seulement je subissais leurs intrigues, mais mes frères et sœurs ne manquaient aucune occasion de me faire savoir que je ne valais rien. Mes parents ont fini par confisquer ma PlayStation et le débat à la maison était ce qu'on devait faire de moi. Comment faire pour me recadrer car, j'étais réellement sur la déroute à cause de tous ces fléaux. Un jour, pendant les grandes vacances, un cousin qui vivait à Ebolowa, une ville située au Sud du Cameroun arriva à la maison. Il était enseignant de mathématiques au

secondaire. Une fois à la maison, mon père lui expliqua la situation en lui faisant comprendre à quel point il ne savait plus quoi faire de moi. Ce dernier lui suggéra qu'il serait préférable de m'envoyer à l'internat, surtout qu'il connaissait un internat qui aurait parfaitement fait l'affaire, celui du Lycée Classique et Moderne d'Ebolowa. Après quelques échanges avec mes parents sur les modalités d'accès, ils finirent par s'entendre et le soir même, mon père me dit : *« tu iras à l'internat continuer tes études et tu vas reprendre la 3^e »*. J'étais horrifié, je me demandais ce qui m'attendait une fois là-bas : une nouvelle ville, un nouvel environnement, loin de ma famille, sans aucune connaissance. Je compris que la récréation venait de s'achever et que mes vraies difficultés allaient démarrer. Toutefois, j'étais si loin d'imaginer à quel point ce tournant allait être le plus décisif de ma vie...

Chapitre IV

L'internat

Nous sommes le dimanche 7 septembre 2003. Il est 17h lorsque ma sœur Michèle et moi foulons le sol de la ville d'Ebolowa, chef-lieu de la région du Sud-Cameroun. Mon père avait décidé que ma sœur et moi devions continuer nos études dans cette ville, elle au collège BONEAU tandis que moi je devais me diriger vers ce qui allait devenir mon futur établissement secondaire : le Lycée Classique et Moderne d'Ebolowa (LYCLAMO).

La particularité dans cette ville c'est qu'elle était très petite, avec son climat doux, une population assez accueillante et surtout très propre. Le moyen de transport le plus utilisé était la moto-taxi. Je me dirigeai donc vers mon lycée qui n'était pas très loin de l'agence de voyage. Lorsque j'arrivai à destination, je fus tout à fait subjugué par ce lycée. Moi qui pensais qu'il s'agirait d'un taudis, immense fût ma surprise de me rendre compte qu'il s'agissait d'un gigantesque établissement avec un nombre impressionnant de bâtiments. L'allée qui commençait au portail du lycée était garnie de part et d'autre d'un beau gazon, puis on apercevait, un immense stade de football, une piscine olympique, un gymnase polyvalent avec stade de basketball, volleyball, un très beau bloc administratif avec les résidences des dirigeants (proviseur, censeurs, intendant, etc.). Le lycée était segmenté en deux, une partie à l'entrée qu'on appelait « Bagdad » pour les élèves de la série A, et une autre juste en contrebas pour les élèves de 6^e en 3^e ainsi que toutes les séries scientifiques.

Le dernier bâtiment, celui vers lequel je me dirigeai, était celui qui sera ma nouvelle maison : L'INTERNAT. Dans ce secteur attribué aux élèves internes, il y avait deux bâtiments face à face, un réservé aux garçons et l'autre aux filles. Lorsque j'arrivai devant ce bâtiment qui croulait sur le poids de l'âge car suffisamment usé, je fus chaleureusement accueilli par le maître d'internat. Ce dernier m'aida à porter mes bagages et me dirigea vers les dortoirs. Dans chaque dortoir, il y avait des pièces similaires à des chambres : certaines avec deux lits, quatre lits, six lits, et dans chacune de ces chambres qu'on appelait des box, chaque élève avait droit à un placard. L'état des lieux était vraiment dégueulasse, on aurait dit qu'il avait mis des années sans être habité : tout était sale, le mobilier considérablement dégradé et du fond des dortoirs, une odeur suffisamment nauséabonde se dégageait des toilettes qui étaient tout simplement indescriptibles.

Le maître d'internat m'installa dans un dortoir de six lits dans lequel j'étais avec des élèves qui étaient de mon niveau scolaire. D'autres élèves étaient déjà arrivés la veille. Ils vinrent aussi me souhaiter la bienvenue dans ce qu'il convenait d'appeler le « pénitencier ». Le maître d'internat commença au préalable par me donner des consignes, comme la notice d'un médicament qu'il faut bien comprendre avant de l'ingérer :

« Petit, bienvenue à la maison. Tu sais, ici nous sommes déjà une famille, d'accord ? Néanmoins, je vais te donner quelques recommandations. Il faut être très malin ici sinon tu ne vivras pas longtemps. Je ne le dis pas pour te faire peur, mais pour que tu comprennes comment ça fonctionne. Il faut d'abord que tu sécurises ton placard, puisque les placards sont gâtés comme tu l'as déjà remarqué. Tu achètes un cadenas avec ses clés, des clous et un marteau pour

sécuriser ton placard. Ça coûte 5 000 FCFA pour tout ça, tu peux le faire toi-même si tu sais le faire, ou alors tu nous donnes et on va s'en occuper pour toi. Ensuite, il faudra toujours garder tes clés avec beaucoup de délicatesse, parce qu'on peut te dérober tes affaires. Il te faut aussi un seau car, l'eau ne coule pas ici. Il faut se lever très tôt le matin dès 5h pour aller puiser de l'eau dans le quartier pour te laver .Tu dois t'habiller, aller en salle d'étude entre 6h-7h, prendre le petit-déjeuner à 7h et ensuite aller à l'école. Une autre chose aussi, il faut toujours avoir le « taps »³, c'est indispensable. Parce que, parfois tu peux finir les cours plus tard que prévu et lorsque tu arrives à midi, la nourriture est déjà finie, ou alors parfois le repas est très petit et n'arrive pas à te rassasier, du coup il te faut en consommer.

Mais, ce qui est le plus difficile avec le tapioca c'est surtout le sucre qui est la denrée la plus rare de l'internat. Donc, il faut de temps en temps t'habituer à consommer ça sans sucre, tout est dans le mental petit frère. Tu imagines qu'il y a du sucre, et ce sera sucré. Ici, c'est avant tout la solidarité, ça veut dire que, lorsque tu aides les gens, c'est aussi comme ça qu'en cas de difficulté on va aussi t'aider, mais si tu veux jouer les dangereux ou les gars chiches, on ne va pas te rater.

Ici, l'ainé c'est l'ainé. Si ton grand frère te demande de faire quelque chose, même s'il est d'une classe inférieure à la tienne, tu t'exécutes.

Les études c'est trois fois par jour. Il y a trois tranches horaires en fait : 6h-7h, 17h-19h et 20h-22h. Les repas se prennent à 7h, 12h et à 19h. Bon quand je dis repas là, c'est juste un truc pour tenir hein, mais en général ce sont les pâtes alimentaires, le riz, le ndolè⁴ de temps en temps et parfois les jours de fêtes, on

³ Diminutif de « tapioca », fécule, utilisée en cuisine, produite à partir des racines du manioc amer séchées puis traitées.

⁴ Plat traditionnel camerounais fait à base de légumes

peut nous préparer les ailes de poulet. Le matin c'est une tasse de café avec un demi pain.

Tu dois t'imaginer que ce n'est pas un hôtel 5 étoiles ici, donc, la nourriture est mangeable tout simplement. Mais, comme vous les petits frères de Yaoundé là, vous avez souvent les « do »⁵, il y a aussi d'autres « ways »⁶ que tu peux « buy »⁷ ici pour « tchop »⁸ comme, le poisson, du « bobolo »⁹ accompagné de haricots chez monsieur Henri en face du lycée, ou encore les « beignets – haricots – bouillies » (BHB) toujours en face du lycée.

Maintenant, au jour le jour tu vas progressivement découvrir l'environnement mais voilà un peu en gros ce qui va se passer. »

Après qu'il m'ait dressé ces recommandations, je commençais à comprendre de mieux en mieux ce qui devait m'arriver et ce à quoi je devais m'attendre dans les jours, semaines, mois et années à venir. Tous les anciens qui étaient déjà là vinrent et se présentèrent, et tous me souhaitèrent la bienvenue. Au passage, chacun me donna aussi sa propre recommandation tout en me demandant si je n'avais pas de provisions. Je leur donnais ce que j'avais apporté : arachides, plantains frits et poulet que ma mère m'avait préparé avant mon départ de Yaoundé.

Cette première nuit, je pleurai jusqu'au matin. Je me demandais bien ce que je faisais là. Mes camarades de chambre me consolèrent en me disant que c'était normal au début et que ça finirait par passer. Cette première nuit dura

⁵ Mot de l'argot camerounais signifiant « argent »

⁶ Mot de l'argot camerounais signifiant « choses »

⁷ Mot de l'argot camerounais signifiant « acheter »

⁸ Mot de l'argot camerounais signifiant « manger »

⁹ Appellation familière du « bâton de manioc »

une éternité ; j'avais l'impression que là-bas, une journée durait deux fois plus que la normale.

Le lundi suivant, c'était la rentrée scolaire. Je devais me lever à 4h afin de me préparer ; c'était déjà le pas de course. Chacun se levait et prenait son seau pour aller puiser de l'eau. Je me levai aussi et décidai de les suivre afin d'aller puiser l'eau avec laquelle je devais me laver. Ce jour-là, j'eus la peur de ma vie ! Il fallait sortir du lycée dans le noir. Vous vous imaginez à 4h du matin, traverser une forêt sombre sans lampadaires, juste avec une piste et 7 kilomètres environ de marche. Au bout, il y avait un lac dans lequel nous puissions l'eau avec laquelle nous devions nous laver au retour à l'internat. C'est-à-dire qu'il fallait se laver juste avec un seau d'eau, à noter le fait que vous avez certainement eu des pertes d'eau durant tout le trajet. Une eau particulièrement glacée avec laquelle il fallait se laver à 4h.

Ensuite, il fallait s'habiller pour aller en salle d'étude. C'est ainsi que je découvre une astuce que les internes utilisaient. En effet, puisque tout le monde n'avait pas de fer à repasser (ce qui était d'ailleurs très rare), chaque interne avant de dormir pliait convenablement sa tenue de classe, comme si elle avait été repassée, la mettait sur le lit, puis il dressait le lit avec ses draps au-dessus de la tenue et dormait dessus. Le matin, en retirant la tenue sous les draps, elle était assimilable à des vêtements qu'on aurait soigneusement repassés, et parfois même avec un meilleur rendu. Aussitôt habillé, à 6h, le maitre d'internat sifflait et cognait les portes de chaque box afin que tout le monde sorte pour aller en salle d'étude. Le lycée étant juste en face de nos dortoirs, séparé par un espace semblable à un stade de football, nous nous dirigions vers les salles de classes pour l'étude du matin. Durant une heure, dans un silence de cimetière,

chacun devait étudier obligatoirement avec un chef de salle à chaque fois qui se rassurait qu'effectivement tout le monde étudiait.

La première partie de l'étude était terminée autour de 7 heures. On se redirigeait ensuite à l'internat pour prendre notre petit-déjeuner. Il était préparé dans une grande marmite dans laquelle une eau douteuse était versée avec une faible quantité de poudre de cacao et très peu de sucre. Ce qui donnait au final un mélange colloïdal, plus semblable à une eau teintée de noir qu'on appelait « *le cof* ». Il n'était pas du tout sucré, et le demi pain qui l'accompagnait était semblable à du caoutchouc dans la bouche. Dans le but d'y apporter de la saveur, certains rajoutaient du lait, du sucre tandis que d'autres tartinaient leur bout de pain avec du chocolat ou de la margarine. Je venais d'arriver à l'internat, donc j'avais encore ces provisions-là à profusion ; beaucoup de personnes venaient me demander de les aider à tartiner leur pain, ou même encore de rajouter un peu de lait ou de sucre dans leur « *cof* », ce que je faisais avec plaisir bien évidemment.

Après avoir déjeuné, nous devions tous nous diriger dans nos salles de classe. Pendant la pause de midi, nous retournions à l'internat pour le déjeuner. La particularité des repas de midi c'est qu'à chaque fois c'était presque la même chose : un riz sauté avec du sel non homogène dans le plat, parfois sans huile, ou du riz avec une sauce d'arachide semblable à de l'eau, des légumes tels de la bouillie avec du manioc, du poisson frit très souvent avarié, ce qui d'ailleurs causa plusieurs scandales. Les morceaux de viande, lorsqu'ils existaient, étaient souvent fins tels des aiguilles. Par conséquent, le repas était juste mangeable, le stricte nécessaire pour se maintenir en vie. Puisque je venais d'arriver, j'avais encore un peu d'argent, du coup, je snobais les repas. Je me nourrissais de poissons braisés, poulets et de boissons gazeuses. Mes camarades internes me regardaient faire, se contentant de dire :

« *Mon petit, nous-mêmes on avait commencé comme ça, tu vas confirmer bientôt* ».

Après le repas de midi, il fallait retourner à l'école, et dans l'après-midi, il était toujours très difficile de suivre le cours sans dormir lorsque le ventre était plein.

À la fin des cours à 15h30, parfois 16h, nous devions retourner à l'internat. Il était interdit de sortir du lycée. Si le maître d'internat vous surprenait ou vous apercevait hors du lycée et de l'internat, en semaine, vous étiez directement sanctionné, et ces sanctions n'étaient pas du tout réjouissantes. Il pouvait vous demander de défricher tout le stade de football, ou alors tous les alentours de l'internat avec une machette non limée, ou encore de faire le ménage dans tout le bâtiment pendant une semaine. Pourtant certains continuaient tout de même à sortir en cachette, à leurs risques et périls, soit pour acheter à manger, soit pour s'amuser, ou encore moi qui fuguais souvent pour jouer aux jeux vidéo. Un jour cependant, alors que nous étions en pause, je décidai de rester en classe. Comme j'étais nouveau, je ne parlais presque avec personne et ma nature introvertie ne m'aidait pas à faire le premier pas. Je restais en classe et pendant la pause, je prenais une feuille de papier sur laquelle je dessinais les personnages d'un jeu vidéo qui était très populaire à cette époque-là, le *King of Fighter 2002*. Pour chacun d'eux, j'indiquais avec des flèches comment réaliser leurs effets spéciaux dans le jeu. Il faut dire que j'avais toujours cette nostalgie des jeux vidéo, sauf que là-bas je ne pouvais pas jouer à volonté.

Ce jour-là, un camarade de classe remarqua ce que j'étais en train de faire. Il appela d'autres camarades. Cinq d'entre eux m'entourèrent tout de suite et s'étonnèrent de ce que je faisais. Ils me demandèrent si je savais jouer à ce jeu, et je répondis par l'affirmative. Ils m'invitèrent alors à venir jouer avec eux le

mercredi suivant après les cours, puisqu'on terminait à midi, ce que j'acceptai volontiers. Le mercredi venu, après les cours, je me glissai hors de l'internat et nous nous retrouvâmes à la salle de jeu. On « challengea » ensemble et ils se rendirent compte que mon niveau était très élevé : même les plus grands joueurs de leur quartier n'arrivaient pas à me battre, raison pour laquelle ils se vantaient tous avec moi dans leur quartier et c'est ainsi que naquît notre amitié.

Après les cours, lorsque je rentrais à l'internat, il n'y avait pratiquement rien à faire. La plupart des internes dormaient juste en attendant l'heure de la deuxième étude obligatoire. Moi par contre, j'avais un baladeur pour écouter la musique, et le style de musique que j'aimais était le coupé décalé, plus précisément les chansons d'un artiste qu'on appelait DOUG SAGA. Je l'aimais tellement qu'on a commencé à m'appeler ainsi. Je me rappelle encore le jour de son décès, je pleurais à chaudes larmes à l'internat comme s'il s'agissait de mon frère.

Après la deuxième étude obligatoire qui se terminait à 19 heures, nous nous rendions à nouveau à l'internat pour le dîner, qui était similaire en goût au repas de midi même si sa composition était différente. Mais le repas qu'on recevait assez fréquemment le soir était le haricot accompagné de bâtons de manioc. La particularité avec le service en soirée et même parfois à midi, c'était que cette responsabilité revenait aux aînés à l'internat. Par exemple lorsqu'on préparait le haricot, il y avait très peu d'huile, raison pour laquelle nous appelions cela les caramels¹⁰ tellement c'était sec ! Et, lorsqu'ils servaient, les aînés nous appelaient, nous les plus jeunes, à venir nous servir en premier, et c'est à nous qu'ils servaient les caramels. Lorsqu'on arrivait sur la partie du haricot qui avait de l'huile, ils nous disaient carrément que la nourriture était terminée et

¹⁰ Ici il s'agit de cacahuètes enrobées de sucre cristallisé

mangeaient seulement entre eux. Ce qui faisait que parfois, les jeunes qui voulaient aussi attendre de manger ce haricot avec l'huile ne mangeaient carrément pas en soirée.

Après ce repas du soir, à 20h, nous devions nous rendre à la troisième phase d'études obligatoires de la journée qui s'achevait à 22h. Ensuite, chacun devait rentrer dans son box, le maître d'internat fermait les dortoirs et nous invitaient tous à dormir. Bien évidemment, ce n'était pas toujours le cas. Certains continuaient à discuter, d'autres jouaient aux cartes, allaient fumer des plantes douteuses aux toilettes, ou encore se baladaient de box en box pour chercher quelque chose à manger (tapioca, patte d'arachides, etc.) Nous dormions donc en général très tard, et dès 4h du matin, le cycle reprenait comme la veille.

L'environnement était tellement difficile pour moi, en comparaison avec ma vie à Yaoundé, que j'avais décidé de tout faire pour passer le moins de temps dans cet endroit infâme. Mon père m'avait déjà dit que je resterais là jusqu'à l'obtention de mon baccalauréat, je m'étais donc décidé de très bien travailler à l'école pour ne reprendre aucune classe, au risque de voir ce calvaire se prolonger. Cette frustration était donc ma principale source de motivation. Je décidai ainsi de m'appliquer un peu plus afin d'avoir de bonnes notes en classe, et les matières qui me passionnaient le plus étaient, par ordre décroissant : les mathématiques, la physique, la chimie et l'allemand (provenant certainement des répétitions que je faisais à Yaoundé qui m'avaient inconsciemment poussé à développer un intérêt pour cette langue). Je travaillais et j'étudiais comme un fou. Je passais d'ailleurs mon temps à le faire, dans ma chambre, en salle d'étude, en salle de classe, rien ne m'intéressait plus ; tout ce que je voulais c'était de travailler dur, réussir et surtout réduire au maximum la durée de ce supplice que je vivais dans cet univers.

Au deuxième trimestre de l'année, ma grande sœur Rosine vint me rendre visite un après-midi à l'internat. En fait, elle venait me dire au revoir puisqu'elle se déplaçait pour aller désormais vivre en Occident. Ce jour-là, elle me remit mon premier téléphone portable qui était jusque-là celui qu'elle utilisait. J'étais vraiment content, parce qu'à cette époque, avoir un téléphone était un signe d'une très grande évolution socio-économique. Je le gardais jalousement et surtout, il me permettait de rester en contact avec mes amis qui étaient à Yaoundé et surtout avec mes parents. Il faut aussi dire que j'aimais beaucoup tout ce qui était appareil électronique, j'aimais m'habiller, et pratiquement toutes mes économies partaient dans les chaussures et toujours de nouveaux vêtements tendances. Parce que lorsqu'on vous surnommait DOUG SAGA, il fallait assumer en s'habillant non seulement comme un *jet-setter*, et, pourquoi pas, « *faroter* »¹¹ lorsque c'était nécessaire. Mais à l'internat, c'était carrément utopique de le faire, tellement le contexte difficile ne s'y prêtait pas.

Peu à peu, je commençais à m'habituer, à comprendre comment cet environnement fonctionnait. De plus en plus, je comprenais qu'il n'était pas possible de s'en sortir ici en étant un bon samaritain. Il fallait de temps en temps être dur envers soi-même et être méfiant. Mais surtout, il fallait avoir un moral solide afin de surmonter ces difficultés au quotidien. Je devais absolument réussir à l'école afin que mon séjour y soit bref. Lorsque j'étais donc en classe de troisième, il y avait un élève qui, chaque année, se classait meilleur élève du lycée, avec des moyennes avoisinant parfois 18/20. Tout le monde en classe savait déjà qu'il était très fort et du coup, il n'y avait plus de débat là-dessus. Les autres élèves se battaient juste pour se ranger à partir de la deuxième place.

¹¹ Terme provenant de l'argot ivoirien signifiant « distribuer ou dépenser ostensiblement de l'argent »

S'il y a une matière qui demeure l'une des plus prestigieuses au lycée ce sont les mathématiques. Il est vrai que toutes les matières sont importantes, indispensables et toutes interdépendantes, mais, dans l'inconscient collectif des élèves, les mathématiques sont toujours considérées comme la discipline la plus difficile (ce qui n'est qu'une question de perception bien évidemment). Raison pour laquelle, lorsque vous êtes le meilleur en mathématiques, vous êtes un peu considéré comme le plus intelligent de la classe. Je travaillais donc énormément, surtout en mathématiques. Je faisais en moyenne 40h de mathématiques par semaine, même en dormant je résolvais des équations. Il m'arrivait très souvent d'être en train de discuter avec des amis à l'internat et subitement, me venait à l'esprit une idée pour la résolution d'un exercice, puisque je gardais tous mes exercices en mémoire. Directement, je trouvais un motif pour m'éclipser. J'avais toujours une barre de craie dans ma poche. Je me rendais dans une salle de classe très reculée afin que personne ne puisse me voir, et j'essayais de résoudre l'exercice avec l'idée que je venais d'avoir. Dès que je terminais, je revenais à l'internat comme si de rien n'était. Le jour où mes amis ont découvert cela, ils ont commencé à m'appeler « *le noyeur* », comme pour dire, celui qui joue avec vous mais en cachette va étudier pour se démarquer. En réalité, ce n'était pas réellement mon objectif de vouloir réussir seul. Juste que dans un environnement où les gens passaient leur temps à se divertir et à jouer, et que vous commenciez à travailler un peu plus, on vous qualifiait de « *muna for school* »¹². Du coup, pour éviter ce cliché, parfois, il fallait faire semblant d'être comme les autres. Lors de la remise des feuilles de la première séquence de l'épreuve de mathématiques en classe de 3^e, une scène étrange se déroula.

¹² Expression de l'argot camerounais qu'on pourrait traduire par « Jean école »

Il y avait quatre classes de 3^e et les trois autres classes avaient déjà reçu leurs copies. La plus grande note dans ces trois autres classes de troisième était 14/20. Le jour où notre professeur de mathématiques arriva en classe avec nos copies, il eut un comportement assez étrange. Mais comme j'étais naïf, je ne compris pas tout de suite ce qui se tramait. Il entra en classe, les élèves se levèrent et le saluèrent comme d'habitude. Il déposa les feuilles sur sa table, se dirigea ensuite vers moi, avec l'épreuve et une barre de craie (j'étais assis à l'avant-dernier banc), et me demanda d'aller corriger l'épreuve au tableau. Personne ne comprenait son geste, y compris moi ! Je m'exécutai malgré tout, me dirigeai vers le tableau et commençai à corriger l'épreuve, exercice après exercice. Aussitôt que je terminais un exercice, il acquiesçait en disant aux autres élèves qu'effectivement, c'est ce qui aurait dû être fait. L'épreuve comprenait cinq exercices. Je corrigeai convenablement les quatre premiers, et au cinquième, je commis une erreur de signe sur une valeur. Il rectifia l'erreur et je continuai jusqu'à la fin de l'exercice sans plus aucun problème. Dès que je terminai, il me demanda d'aller m'asseoir. Ensuite, il commença la remise des copies. Il appela chaque élève et lui remit sa feuille. Ensuite, il appela celui qui était toujours le premier du lycée et qui avait eu 15/20 ce jour-là. Il égrena les noms des autres élèves, et enfin arriva à ma feuille. Il m'appela et j'avais eu 18,5/20. Toute la salle de classe était ébahie ! Déjà parce que j'étais nouveau et personne ne me connaissait, mais surtout parce que pour la première fois, il y a quelqu'un qui avait pu dépasser cet élève qui était toujours le plus brillant et surtout dans une discipline aussi importante que les mathématiques. C'est ainsi qu'on commença à parler de moi un peu partout, même à l'internat. Ce soir-là, pendant l'étude de 20h, un interne me dit que c'était juste un coup de chance qui m'avait fait obtenir cette note et ainsi détrôner le plus brillant du lycée. Et ce jour, étant un peu choqué par ses dires que j'assimilai à du mépris envers mon travail, je lui

répondis en ces termes : « *Si tu veux, faisons un pari de 5 000 FCFA et à la deuxième séquence, non seulement je vais encore le dépasser et cette fois j'aurais 20/20* ». Il me répondit qu'il était d'accord, et c'est ainsi que nous décidâmes de conclure le pari devant témoins. Afin de gagner ce pari, je commençai à bosser encore plus qu'avant, en passant à pratiquement 60h de Mathématiques par semaine. Il faut préciser que pour moi, la matière la plus importante était les mathématiques, donc je pouvais même avoir 2/20 dans une autre matière, cela ne me disait pas grand-chose tant qu'en mathématiques, j'étais le meilleur. D'ailleurs, mon père me primait à chaque fois que j'avais la meilleure note en mathématiques.

Lors de la composition de Mathématiques de cette deuxième séquence, je décidai de prendre encore un risque plus grand, celui de tout faire pour finir une heure avant la fin du temps imparti. Ce jour-là, l'épreuve devait durer quatre heures. Je commençai à traiter l'épreuve sans relire une fois un exercice traité. Dès que j'eus terminé, il restait environ 45 minutes avant la fin de l'épreuve et sans relire ma feuille, je décidai de me lever le premier et d'aller remettre ma copie. Tout le monde était étonné de constater que j'avais fini aussitôt, et j'aimais cela, ce sentiment de supériorité. Le jour de la remise des copies, autre surprise ! L'élève qui était toujours le premier du lycée eut 17/20, et quelques temps après, lorsqu'on m'appela, j'obtins la note de 19,5/20.

Aussi étrange que cela puisse paraître, pendant que tous les élèves étaient encore incroyablement impressionnés y compris le professeur, moi j'étais plutôt triste, car je venais de perdre mon pari ! J'avais promis avoir 20/20 mais je n'avais eu « que » 19,5. Lorsque j'arrivai à l'internat, je me dirigeai vers mon ami en question en lui disant, tu as gagné ton pari, je n'ai pas pu avoir 20/20. Il commença à se moquer de moi, à rire à profusion tout en martelant qu'il m'avait bien dit que la première fois, c'était juste de la chance. Les autres internes se

moquant aussi de moi, je lui lançai alors : « *C'est vrai que je n'ai pas eu 20/20, mais j'ai tout de même dépassé le premier du lycée et j'ai eu 19,5/20* ». Je sortis ma feuille et la lui montrai. Un silence total s'abattit sur toute l'assistance! Tous étaient abasourdis, et j'aimais provoquer cet effet-là, celui d'être un gagnant donné perdant au départ. Vous comprenez de ce fait la dynamique dans laquelle j'étais, et qui m'avait accompagné pendant les classes de seconde, première et terminale C. Elle me poussait même à donner des cours de répétitions à mes amis qui venaient constamment me voir. Pareil avec certains aînés académiques, comme une fois, lorsque je faisais seconde C, je soutenais certains amis de première D en mathématiques. D'ailleurs, mes prouesses en mathématiques me valurent d'être sélectionné pour participer à des concours nationaux et internationaux de mathématiques. Mon amour pour les mathématiques était tellement poussé qu'un jour, j'atteignis un orgasme juste à cause de cela ! C'était en 2005 et j'étais élève en classe de première C. Très timide à l'époque, j'arrivais à peine à parler aux filles, encore moins à les draguer. C'était un exercice ô combien difficile pour moi, tellement la peur d'être rejeté me hantait ! Même lorsque des filles m'abordaient et ne me cachaient pas les sentiments qu'elles éprouvaient pour moi, je répondais toujours absent et je m'éclipsais. En fait, je n'étais pas prêt pour ce type de relation, encore moins pour une relation sexuelle. Étant à l'internat, je voyais des scènes assez incroyables chaque jour, et il faut dire que pour un enfant, elles peuvent être traumatisantes. Des élèves qui couchaient ensemble dans des herbes, des salles de classe, parfois même en plein air...

Un mercredi en rentrant des cours aux environs de 16h et, une fois au dortoir, je vis à distance des garçons alignés devant une porte. Le couloir était sombre. Je me rapprochai pour voir de quoi il s'agissait et, je me rendis compte que chacun d'eux avait un préservatif en main ! Je ne comprenais RIEN ! En me

rapprochant davantage, je perçus les cris d'une jeune fille dans un box. Celle-ci se faisait abuser par avec un garçon de l'internat et tous les autres à l'extérieur attendaient qu'il finisse afin que chacun d'eux puisse entrer le faire à son tour. Ces derniers m'expliquèrent que, celui qui était actuellement à l'intérieur était déjà le sixième à profiter de cette jeune fille. Cette dernière était une externe (c'est à dire, pas de l'internat). J'étais choqué ! Je n'y comprenais rien. J'imaginais ma petite sœur à sa place, surtout que cette fille faisait la classe de 5^e et certains de ces garçons étaient en Terminale. C'était carrément un viol collectif ! Après avoir fini, l'un d'entre eux (le 8^{ème}) demanda à la fille de se rhabiller et il la raccompagna. Elle se cachait le visage en sortant et moi j'avais tellement mal ! Ils appelaient cela "*le rallye*" et ça semblait si normal... Autant de scènes qui ne m'encourageaient pas à vraiment me lancer dans l'aventure relationnelle avec les filles. Par contre, j'aimais les Mathématiques, et je passais mon temps à en faire, ceci même en dormant. J'étais d'ailleurs le meilleur dans cette discipline et, naturellement j'avais toujours la première note. Chaque fois que je composais en Mathématiques, il fallait que je puisse avoir la première note et, je devais remettre ma feuille en premier, pour impressionner mes camarades, ce que j'adorais.

À la troisième séquence, lors de l'épreuve de Mathématiques, je devais absolument respecter mes principes. Mais, ce jour, un événement INCROYABLE se produisit. Cinq exercices composaient l'épreuve et je maîtrisais parfaitement la résolution de chacun d'entre eux. J'avais aussi une autre caractéristique, celle de ne jamais relire ma feuille, ce qui me permettait d'être toujours le premier à la rendre. Dès que je terminais l'épreuve, j'allais immédiatement déposer ma feuille et je sortais. Mais cette fois là, je voulus pousser le bouchon un peu plus loin. Je prenais mon temps sur chaque exercice, afin de bien écrire et bien souligner les résultats. Je poussais les démonstrations plus qu'il ne le fallait, et je

commentais même certains résultats. Je ne surveillais pas le temps. Au deuxième exercice, je fus stupéfait lorsque le surveillant annonça qu'il ne restait que trente minutes pour la fin de l'épreuve ! J'étais tétanisé. Je regardai ma montre que j'avais oublié de consulter depuis le début et je me rendis compte que c'était vrai. J'étais hors de moi ! Il me fallait finir l'épreuve en trente minutes, car, pour moi il était inconcevable que je ne finisse pas alors même que je maîtrisais tous les exercices. Je commençai à me précipiter, à écrire rapidement, à stresser et à commettre des erreurs, encore des erreurs, à barrer, changer de feuilles, faire des erreurs de signes, stresser, changer de feuilles encore et encore. Les minutes ne faisaient que s'égrainer et, je n'étais même pas encore au 3e exercice quand j'entendis de la bouche du surveillant : « Préparez vos feuilles, il vous reste cinq minutes ! ». Ces cinq minutes défilèrent dans ma tête comme un éclair... Je me demandais comment je ferais. Je continuais d'écrire à toute vitesse et plus je le faisais, plus je commettais des erreurs et, plus la pression montait. À un moment, la pression était tellement intense que mon pénis se mis en érection sans que je comprenne pourquoi ! Mais moi je continuais d'écrire, de calculer, de changer de feuille et à un moment, la pression, le stress, l'envie de vite faire, bien faire, de ne pas être ridicule et paraître la risée était tellement élevée que mes membres commencèrent à trembler. Une expérience sensorielle unique ! Je ressentis une augmentation de mon tonus musculaire et, de ma fréquence cardiaque, je respirais comme si je venais de courir puis, quelques secondes après, j'éjaculai ! Ensuite, je ressentis un état de relaxation générale, de satisfaction et de plaisir inouï. C'était une sensation bizarre. Je ressentis à ce moment un plaisir extrême associé à ce stress qui atteignait les sommets. Mais je réussis à masquer cela, afin que personne ne puisse savoir ce qui m'arrivait, surtout que j'étais assis seul. Cinq minutes après, le surveillant demanda de cesser d'écrire et il passa récupérer les copies. Je me rendis directement à

l'internat, direction les toilettes et je fus surpris de me rendre compte qu'il s'agissait effectivement du sperme dans mon slip. Je n'en revenais pas ! Comment pouvais-je éjaculer sans faire l'amour, sans penser à une fille, sans avoir aucune idée de film pour adulte ? Autant de questions sans réponses...

Mais plus tard, je compris que, j'étais amoureux des mathématiques et ce jour-là, nous faisons l'amour. Ce qui a conduit à mon premier orgasme intellectuel dans une ambiance de stress et de panique. Le jour de la remise des copies, j'eus une note de 09/20, une première. Personne dans la classe ne comprenait ce qui m'était arrivé pour que j'eusse une si mauvaise note au vu de mes compétences. Ce jour-là, le professeur me dit : « *L'essentiel n'est pas de tout faire, mais de bien faire ce qu'on peut faire.* ». Mais, seul moi savais ce qui s'était passé...

Je me ressaisis bien évidemment à la séquence suivante, au cours de laquelle, non seulement, je remis ma feuille une heure avant la fin de l'évaluation, mais j'eus également une note de 19,5/20. C'était mon épreuve de « vengeance » sauf que cette fois-là, je ne ressentis plus ce paroxysme du plaisir sexuel... Il fallait donc que je me lance à sa quête, dans le monde des filles afin de comprendre réellement de quoi il s'agissait. En classe de seconde, mon arrogance due au fait de ma maîtrise des mathématiques, me poussa à faire quelque chose de vraiment grave. En effet, chaque fois que j'avais une bonne note en mathématiques, notamment la première note, mon père m'envoyait une somme de 5 000 FCFA. Pour moi qui n'avais que 10 000 FCFA à la fin du mois, j'avais intérêt à toujours avoir de bonnes notes pour m'en sortir financièrement. Lors de la première séquence de mathématiques en classe de seconde C, j'avais très bien composé et j'étais certain d'avoir 20/20. Le soir même, j'appelai mon père pour lui dire que j'avais eu 20/20 en Mathématiques. Il me félicita et m'envoya de l'argent.

Cinq jours plus tard, puisqu'il y avait trois Secondes C, les enseignants remirent les copies dans les deux premières. Je regardai leur correction et je compris directement qu'effectivement j'eusse pu avoir 20/20, puisque j'avais tout trouvé. Un samedi, pendant que nous étions en train de travailler en classe, le professeur titulaire vint avec les bulletins et nous demanda de l'aider à remplir, ce que nous acceptâmes volontairement. En l'aidant dans cette tâche, nous fûmes éberlués de constater que les notes de mathématiques étaient déjà dans les bulletins alors même que notre professeur de mathématiques, qui était une dame, n'avait pas encore remis les copies. Je me précipitai donc directement pour regarder ma note, et grande fut ma surprise lorsque je constatai qu'elle m'avait attribué la note de 15/20 dans le bulletin. J'étais fou de rage. Je ne comprenais rien.

Le lundi qui suivait, elle devait nous donner le premier cours de la journée. Elle entra en classe avec les copies. Puis, elle annonça que nous allions effectuer la correction avant la remise des copies. Elle m'appela et me demanda d'aller corriger l'épreuve au tableau et, à haute voix, je répondis du fond de la classe : *« Madame, je ne veux pas aller corriger l'épreuve au tableau. Chaque fois que je vais au tableau, vous m'embrouillez. C'est mieux de corriger cela vous-même »*. Elle me répond : *« NOUBISSIE, depuis quand vous me parlez comme ça ? Méfiez-vous hein ! Je vous demande d'aller corriger l'épreuve au tableau et d'accord, je ne vais pas vous déranger »* Je me levai et me dirigeai vers le tableau, très fâché. Pendant que je corrigeais l'épreuve, elle passait le temps à anticiper sur ce que j'allais faire, afin d'expliquer à la salle de classe ce que je m'apprêtais à démontrer. Sans plus attendre je me retournai et lui dis : *« madame, c'est alors de cela que je parlais, vous ne me laissez pas travailler. Lorsque vous commentez déjà tout ce que je compte faire, ça m'embrouille »*

Elle me répondit : « *D'accord, je ne vais plus t'embrouiller, travaille* » J'arrivai donc au dernier exercice, que je traitai comme je l'avais fait sur ma copie, et comme d'ailleurs les professeurs l'avaient corrigé dans les deux autres classes de Secondes. Elle me rétorqua que ce n'était pas correct. Elle développa une autre théorie et moi je lui dis sans détour, devant tous les autres élèves : « *Madame, ce que vous êtes en train de faire là est faux !* » La phrase était lâchée ! Elle s'enflamma, m'insulta copieusement, et même les élèves restaient abasourdis face au courage que j'avais manifesté pour lui dire cela, même si j'avais raison. Elle me traduisit au conseil de discipline, ce qui me valut un blâme de conduite.

Ma classe de seconde fût vraiment particulière, surtout avec ce même professeur de mathématiques parce qu'elle et moi avions échappé à la mort lors d'un accident quelques mois auparavant. Mon petit frère Lionel m'avait rejoint à l'internat cette année-là. À l'approche des vacances de Pâques, chacun devait rejoindre sa famille pour les fêtes. Nous étions le dimanche 18 avril 2004. Après les congés en famille, je devais rejoindre l'internat avec mon petit frère qui y était aussi. Nous n'étions pas habitués à voyager ensemble mais, ce jour-là, les parents nous avaient déposés à l'agence de voyage pour que nous prenions le même bus. Le retour à l'internat était un moment que je détestais particulièrement. Je devais laisser mes amis de Nkomkana (mon quartier à Yaoundé) pour rentrer à nouveau dans cette jungle. En même temps, ce n'était pas comme si j'avais trop de choix. Nous nous rendîmes au quartier MVAN (Yaoundé) où se trouvaient les agences de voyages et nous empruntâmes BUCA Voyages comme d'habitude. Après l'achat des tickets, nous fûmes programmés pour le vingt-troisième voyage qui devait quitter Yaoundé aux environs de 18h. La destination (Ebolowa, Sud Cameroun) n'était qu'à deux heures de route en

moyenne. A 17h30, les embarquements commencèrent. Mon petit frère et moi choisîmes de nous asseoir juste après le siège du chauffeur. En entrant dans le bus, je reconnus mon professeur de mathématiques, Madame MELELE assise juste derrière notre siège.

Quelques minutes après, le chauffeur rentra dans la cabine. Première surprise : il s'agissait d'une femme ! Les passagers commencèrent à la taquiner puisqu'ils étaient surpris de voir une femme conduire ce type de véhicule de transport. Après quelques vérifications, nous prîmes enfin la route pour Ebolowa. J'avais acheté un petit livre (le code pénal) chez les vendeurs ambulants et mon petit frère jouait aux jeux-vidéos sur sa « Game Boy ».

Nous étions donc tout juste derrière la conductrice qui était vraiment nerveuse ce jour-là, sans que nous ne sachions pourquoi. Elle passait son temps à insulter les autres usagers de la route, et parfois regardait carrément derrière pour proférer des menaces aux passagers. C'était assez effrayant tout de même, surtout qu'on roulait à une vitesse avoisinant les 80km/h. Le voyage se déroulait plutôt bien en dehors de ces petits désagréments, mais, la nuit tombait peu à peu. Nous arrivâmes dans la ville de Ngoulémakong, située à 107 kilomètres de Yaoundé sur l'axe lourd Yaoundé-Ebolowa. L'ambiance était plutôt tranquille dans le bus et il faisait déjà nuit lorsque subitement, à environ 500 mètres, nous vîmes un fût au milieu de la route et des grosses pierres adjacentes. Il y avait tout de même assez d'espace à droite (notre côté) permettant au bus de passer aisément. Nous roulions prudemment lorsqu'en nous rapprochâmes du fût en question, nous aperçûmes une voiture de marque Toyota Carina E, roulant à vive allure qui venait dans le sens opposé. Visiblement, le chauffeur n'avait pas bien évalué la position du fût et des pierres et à la dernière minute, se rendant compte qu'il ne pouvait pas passer à gauche à cette vitesse, il s'est mis à braquer de notre côté et là L'IRRÉPARABLE se produisit ! Nous percutâmes ce véhicule en

face à face et le choc était tellement puissant que toutes les vitres y compris le pare-brise du bus ont explosé. Le bus fit une embardée, toutes les lumières s'éteignirent et, lorsque le bus s'arrêta, les roues étaient parallèles au sol. C'était HORRIBLE ! J'entendis des cris, des hurlements, des pleurs. J'avais été propulsé sur le côté opposé du bus. Je saignais abondamment de la bouche, ce qui me faisait très mal mais, en dehors de cela, je n'avais rien de bien grave. Mon premier réflexe fut de rechercher mon petit frère mais il n'était pas là ! Je me suis mis à crier : « Lionel, où es-tu??? ». Je criais, je hurlais mais en vain. Ensuite, je me mis à le chercher dans le bus qui était totalement renversé, RIEN ! Je m'extirpai par le pare-brise qui avait explosé afin de le chercher à l'extérieur et lorsque je sortis, je me rendis compte de l'ampleur des dégâts !!!

Du sang partout, cinq corps étalés sur le sol. C'était des personnes qui avaient perdu la vie sur le coup. Des personnes qui avaient perdu leurs membres... Je tombai sur mon professeur de Mathématiques qui s'était cassé le pied, mais toujours aucune trace de mon petit frère. Je ne ressentais même plus la douleur de ma lèvre supérieure qui s'était totalement fendue et d'où provenait mon saignement. J'avais une seule idée en tête, retrouver mon petit frère. J'étais en larmes en hurlant de toutes mes forces : Lionel, Lionel, où es-tu???

Et subitement, lorsque je me dirigeai vers l'arrière du bus, je me rendis compte avec STUPÉFACTION qu'il y avait encore plus de morts que je ne le pensais. Mais fort heureusement, je retrouvai mon petit frère qui était sain et sauf. Un autre bus nous transporta finalement à Ebolowa. Il régnait un silence de cimetière dans ce dernier. Arrivé dans la ville tard dans la nuit, je me rendis à l'hôpital régional le lendemain matin afin de me faire coudre la lèvre, et, après cette opération, je me sentis nettement mieux.

Cette scène me permis de comprendre que la vie ne tenait qu'à un fil et qu'il était important de vivre ses rêves. C'est ainsi que je pris encore plus de goût à savourer chaque instant de ma vie surtout que j'aimais les bonnes choses. Il était très facile pour moi de faire des sacrifices pour obtenir ce qui me passionnait vraiment. J'avais un ami à l'internat qui s'appelle Robert. Avant l'internat, Robert était un ancien vendeur d'électronique à l'avenue Kennedy. Il y avait une sorte de compétition non dite à l'internat qui concernait les personnes ayant les meilleurs gadgets électroniques. Lorsqu'on se fait surnommer DOUG SAGA, c'est tout à fait normal de relever ce genre de défis. C'est ainsi que, chaque mois, je cotisais une somme d'argent que je remettais à Robert. Dès que le montant fut atteint, je pus acheter une « Game Boy Advance SP » ainsi qu'un téléphone Samsung à clapet, écran couleur. À cette époque, ils faisaient partie des gadgets à la pointe de la technologie. Les gens me respectaient énormément à cause de cela, jusqu'au jour où, en soirée, mon petit frère me réclama la Game Boy que je lui prêtais volontiers. En jouant, il finit par s'endormir et la console fut subtilisée. J'étais hors de moi, surtout quand je pensais qu'il m'avait fallu huit mois d'épargne pour l'acheter. Je ne pouvais pas laisser couler. Un soir, en rentrant de l'école, je dis ceci dans le couloir des dortoirs : « *celui qui a volé ma Game Boy va mourir la semaine prochaine* ». J'étais vraiment décidé à me venger. C'est ainsi que je filai en douce hors de l'internat et, avec un ami, on se rendit dans un quartier appelé New Bell à la recherche d'un marabout. Nous nous renseignâmes et on nous indiqua la maison d'une dame. Nous arrivâmes chez elle et cette dernière n'était pas là. Nous l'attendîmes pendant pratiquement deux heures sans succès. Fatigués et surtout déçus, nous rentrâmes à l'internat.

Le lendemain, nous retournâmes dans le même quartier et on nous indiqua la maison d'un autre marabout. A notre vue, il s'emporta bruyamment: « *dégagez, des idiots comme ça ! À votre âge vous venez déjà chez les marabouts ?* ». Je n'y croyais pas, mais j'étais prêt à tout pour que la personne qui avait volé ma console de jeu puisse subir les conséquences de son acte. Je finis pourtant par abandonner cette idée de vengeance en relativisant l'aspect matériel de cette console de jeu. Jusqu'au jour où, une élève de 3^e vint en classe avec la même console. Un interne qui était dans sa classe reconnut des marques distinctives de ma console et me contacta. C'est ainsi que je réussis à récupérer ma console, à ma plus grande satisfaction.

Sur le plan affectif, il faut savoir que j'avais un quotient émotionnel tellement faible que j'arrivais à peine à causer avec une fille, pourtant j'en avais l'envie. Malgré tout, je fréquentai une fille en classe de 3^e que je ne réussis pas à garder, parce que j'étais totalement incapable de le faire. Je ne savais parler que d'école et de rien d'autre, et finalement elle se mit avec un autre. Cette déception m'affecta énormément. C'est pour cette raison que, juste après, j'essayais de jouer les gars dangereux pour que les filles ne m'assimilent pas juste à ce gars « man for school ». En classe de seconde, je me fis courtiser par une fille, avec laquelle j'entrepris une relation sentimentale. Mais quelques semaines plus tard on se séparait parce que je n'y comprenais absolument rien. Je me mis à nouveau avec une fille en classe de Première. Nous restâmes ensemble jusqu'en Terminale. Cette dernière était dans ma classe, ce qui me posa d'ailleurs d'énormes problèmes, notamment, une fois avec le professeur d'anglais.

Je n'aimais pas les langues et plus globalement les matières littéraires. Le jour où je n'arrivais pas à trouver le sommeil, il me suffisait juste de prendre mon livre d'anglais, mon cahier de langue ou de littérature pour dormir presque

instantanément ; c'est dire à quel point je n'aimais pas ces disciplines. Un jour, en classe de Première, pendant le cours d'anglais, j'étais en train de faire mes exercices de mathématiques, car le cours ne m'intéressait pas. Le professeur m'interpela à un moment et me demanda de lire un paragraphe dans le livre, livre que je n'avais pas. Je lui avouai que je n'avais pas le livre, et il me demanda de venir me mettre à genoux, devant, ce que je ne concevais pas. Je ne me voyais pas en train de me mettre à genoux devant ma copine qui était assise au deuxième banc. Je boudai sa décision et quelques minutes après, je me levai et au lieu de me mettre à genoux, je sortis de la classe et m'en alla. Ceci créa un véritable scandale. Après cette scène, l'enseignant m'excluait de chacun de ses cours et, pendant le cours, il pestait contre les élèves qui sortaient avec des filles en classe et devenaient désobéissants, tout en s'adressant à moi sans me nommer. Ce qui me laissait indifférent !

Une scène similaire se produisit lorsqu'elle et moi étions en classe de Terminale. L'année de Terminale était spéciale. J'étais dans le même box que pratiquement tous les élèves de ma classe qui étaient internes, car il n'y avait qu'une seule terminale C : Cédric DJAKOU, Yves MFOUMA, Lionel FONE et moi. Nous étions tous très complices. Après le baccalauréat, Cédric et moi avons gardé une relation assez intime, même après son départ pour l'Allemagne, ce qui explique sa collaboration dans pratiquement tous mes projets. Sur le plan extrascolaire, les activités à l'internat étaient très denses, car le lycée disposait d'un grand stade de football, d'un gymnase et d'une piscine. Après la mort d'un élève dans cette piscine au cours du deuxième trimestre en classe de 3^e, elle fut vidée et définitivement fermée au public. Il y avait néanmoins suffisamment d'espace pour jouer, notamment dans le stade de football, basketball, etc. C'est ainsi que mes anciens réflexes de footballeur commencèrent à s'activer et je commençai à jouer avec mes camarades chaque fois que l'occasion se

présentait. Mais un soir alors que je rentrais de l'école, je fis un saut très haut en atterrissant sur mon pied gauche, je ressentis un craquement important au niveau de mon genou. Je ressentais la douleur, mais devant mes amis, je faisais semblant de ne rien ressentir. Quelques heures plus tard, aux environs de 18h, mon genou avait considérablement enflé, et en plus d'une forte sensation de chaleur, me faisait atrocement mal. On me conduisit alors chez la femme du maitre d'internat qui m'annonça qu'elle m'administrerait un massage avec le feu, ce que je ne compris pas et qui surtout m'inquiéta. Elle alluma un grand feu, apposa presque ses mains sur les flammes pendant quelques secondes et me massa le genou. Elle répéta cette opération plusieurs fois pendant pratiquement trente minutes, avant de m'enjoindre un repos bien mérité. La douleur s'était amoindrie mais j'avais toujours très mal. Peu de temps après, la douleur diminua encore et progressivement je ne la ressentais plus. Mais cet incident déforma mon genou et depuis ce jour, ma démarche a totalement changé car, pour que la douleur ne soit plus accrue, j'avais adopté une position vicieuse en marchant. À cause de cet évènement, je décidai d'arrêter définitivement le football.

En classe de Terminale, j'étais déjà un doyen de l'internat, c'est-à-dire, parmi les plus anciens. Au lycée, la seule terminale était totalement isolée des autres bâtiments. De ce fait, lorsque vous vous dirigiez vers ce bâtiment, tout le monde savait que vous faisiez partie de l'élite intellectuelle du lycée, et cette situation me plaisait bien. En Terminale, il y avait bien évidemment des redoublants et, des personnes venant de plusieurs autres lycées et collèges, alors la concurrence était plus rude et les mathématiques présentaient un intérêt plus crucial que jamais. Pour me démarquer, j'arrivai à planter le décor d'une manière plutôt expéditive.

À la première séquence de mathématiques, trois personnes seulement avaient eu une moyenne supérieure à 10/20 : deux redoublants qui avaient respectivement eu 10/20 et 12/20 et moi qui avait 17,5/20. Du coup, tout le monde commençait à me respecter. Je maintins ce respect en conservant presque toujours la première note en mathématiques.

Par contre, je ne fus jamais premier de la classe durant tout mon parcours au secondaire. Le meilleur rang que j'eus occupé durant tout mon parcours secondaire était en classe de seconde lorsque je fus classé deuxième. Je m'intéressais juste aux mathématiques, du coup je marginalisais un peu les autres matières. Lorsque j'étais en Terminale, j'étais donc aussi de ceux qui donnaient les conseils aux nouveaux et parmi eux, il y avait un qu'on surnommait « Jay sky ». Il était inscrit en classe de Première D et c'était un rappeur. Pour moi, les rappeurs étaient des fous ! Je ne comprenais pas comment quelqu'un pouvait dire qu'il faisait du rap. Eux par contre organisaient tout le temps dans leur box des compétitions de rap avec d'autres rappeurs. Pour moi, c'était vraiment incroyable ce qu'ils faisaient. Un soir où je n'étais pas allé à l'étude de 20h, je restai au dortoir tout comme Jay Sky qui lui aussi n'y était pas allé. Il vint donc dans mon dortoir et me dit : « *gars, Claudel c'est comment ? Tu n'es pas go boch¹³ ? C'est nouveau ça, c'est vrai que tu es déjà un génie, mais ça me wanda¹⁴ quand même !* » Je lui expliquai que je n'avais pas trop envie d'étudier ce soir-là. Nous engageâmes la conversation au cours de laquelle il m'instruisit sur son parcours, les difficultés qu'il avait rencontrées tout au long de sa vie, réussissant même à m'émouvoir. Il m'expliqua que pour chacune de ses difficultés il avait rédigé une chanson et, pour chacune d'entre elle, il m'en révélerait la teneur des paroles. Le tout en « rappant » doucement pour que je puisse bien comprendre.

¹³ « Étudier » en argot camerounais

¹⁴ « m'étonne, me surprend » en argot camerounais

Il me parla même d'une de ses copines qu'il avait pu reconquérir à l'aide d'une chanson de ses compositions, en prenant garde à bien me faire écouter les paroles. Il m'expliqua le sens des phrases, des mesures, des « *punchlines* » et je me rendis compte de l'incroyable richesse de ce genre musical. Je découvris à quel point c'était profond et que finalement, c'est moi qui n'y comprenais pas grand-chose. Je commençai à m'intéresser à ce qu'il faisait, aux artistes qu'il aimait ; Chaque fois qu'il composait une nouvelle chanson, il venait me demander mon avis. J'écoutais et je m'y plaisais de plus en plus au point de finir par préférer ce genre musical au coupé décalé. Je me retrouvais dans cette musique qui défendait des causes, qui prenait position, et surtout qui dénonçait.

Je terminai avec brio mon cycle secondaire au LYCLAMO. J'obtins mon BEPC, mon probatoire C et mon baccalauréat C avec 19,5/20 en mathématiques. Je postulai au concours « Campus France » où je fus retenu afin d'aller continuer mes études en « Mathématiques et Informatique » à Clermont-Ferrand, en France. À ma plus grande surprise, mes parents refusèrent que j'y aille, estimant qu'il n'était pas propice que j'aille directement à l'étranger vu mon jeune âge et surtout juste après le bac. Pour eux, je devais continuer au Cameroun. C'est ainsi que je m'inscrivis au niveau 1 en mathématiques à l'université de NGOA-EKELLE. Pendant mes premiers jours dans cette université, je fus confronté au monde universitaire avec tous ses travers : les effectifs pléthoriques, les conditions déplorables d'enseignement, le manque de visibilité sur le futur et je commençai sincèrement à m'inquiéter sur mon avenir. Alors, mes parents qui nourrissaient toujours leur rêve de voir un de leur fils médecin me proposèrent de tenter les concours d'entrée en faculté de médecine. Ils me remirent de l'argent pour m'inscrire aux cours préparatoires à ces concours.

Je commençais à voir mon rêve de devenir pilote s'évanouir. Moi qui passais mon temps à toujours me moquer de ceux qui ne faisaient pas la série C au secondaire en les qualifiant de répétiteurs, je devais commencer à me préparer pour une école de médecine. Je n'avais pas trop le choix de toutes les manières. J'étais à la charge de mes parents et si je n'obéissais pas, il était certain que je m'exposais aux conséquences fâcheuses de ce choix. Je m'inscrivis donc dans cette démarche qu'ils avaient encore dressée pour moi. En le faisant, j'étais ignorant du fait qu'une terrible nouvelle allait bouleverser toute la suite de mon existence.

Chapitre V

La faculté de médecine

Cette année-là, ma grande sœur Yvette qui vivait depuis longtemps aux États-Unis d'Amérique et qui était ma deuxième mère lorsque j'étais tout petit, arriva au Cameroun. Elle, comme toute la famille, était très contente de ma réussite au baccalauréat et c'était la fête à la maison. Moi qui étais considéré comme un enfant presque à la dérive sur le plan éducatif, je renaissais tout simplement de mes cendres. Ils se posaient maintenant une question de mon devenir : « quelle filière me conviendrait le mieux après l'école ? »

J'étais déjà inscrit à NGOA-EKELLE et j'y allais de temps en temps faire des cours, mais la réflexion était permanente à la maison pour essayer de me trouver une voie. C'est ainsi que mes parents, qui nourrissaient toujours le rêve de voir un de leur fils médecin, commencèrent à me proposer cette idée-là qui ne m'enchanta pas beaucoup. Me lancer dans une école de médecine était un peu comme une sorte d'humiliation. Au fil des jours, cette idée ne fit que germer et tout le monde commençait à me dire que l'idéal aurait été vraiment que je fis les concours pour entrer en faculté de médecine. Ce que je persistais à refuser, étant plus enclin à évoluer dans une discipline technologique.

C'est ainsi que je décidai de présenter le concours d'entrée à l'école nationale supérieure polytechnique ainsi que celui de l'école des travaux publics, concours auxquels j'échouai. Mes parents me mirent donc face à cette impasse et m'indiquèrent qu'il fallait que je commence des cours de préparation au

concours du CUSS (aujourd'hui FMSB). On me demanda donc de me renseigner à ce propos, ce que je fis, et je leur annonçai que ces cours coûtaient 50 000 FCFA/mois. Ils me remirent donc l'argent pour m'inscrire. Chaque matin, lorsque je sortais de la maison, je n'allais pas au cours bien évidemment. J'avais utilisé l'argent à d'autres fins, et je me rendais au lycée de Tsinga, histoire d'étudier afin d'avoir bonne conscience. Juste après, je me rendais au domicile de mon ami Cédric, dans le même quartier, ou alors dans une salle de jeux vidéo, question de perdre un peu de temps avant de rentrer. Lorsque je rentrais et qu'on me demandait comment se passent les cours, j'expliquais que tout allait à merveille. Vint alors le jour du concours du CUSS. J'allai composer sans grande conviction et le résultat était bien sûr implacable : j'échouai ! Mes parents décidèrent de passer au plan B, parce qu'il fallait courir contre la montre. Il ne fallait pas que l'année 2007 se terminât sans que je ne fusse dans une école professionnelle. Ils se renseignèrent chez une amie à ma sœur qui vivait à Madagascar, et elle leur parla d'une faculté de médecine là-bas en leur transmettant les informations y afférentes. On débuta la confection des dossiers, mais une fois de plus, les délais nous tenant à la gorge, ce fut un échec une fois de plus.

C'est alors que, mon père reçut une information selon laquelle il existait aussi une faculté de Médecine à l'Ouest-Cameroun. Nouvellement créée mais déjà opérationnelle, il s'agissait de l'Institut Supérieur des Sciences de la Santé de l'Université des Montagnes, dans l'Ouest du Cameroun plus précisément dans le département du NDE. La date du concours pour intégrer cette institution étant très proche, mon père me demanda donc de commencer à préparer ce concours-là car, en réalité il tenait absolument à ce que je continue mes études au Cameroun. De ce fait, avoir une autre faculté de médecine toujours au Cameroun était une aubaine pour ce dernier.

C'est ainsi qu'un vendredi, la veille du concours, je me rendis à Bangangté, ville dans laquelle je n'étais jamais allé. J'ai un oncle qui y vit depuis des années. On me donna ses coordonnées parce que c'est chez lui que je devais résider lorsque je serais arrivé, pour le concours qui devait avoir lieu le lendemain matin. J'arrivai dans la ville aux environs de 17h30. La première chose qui me frappa, c'était le froid glacial qui m'accueillit et surtout la terre rouge, les motos et l'absence de taxis. J'empruntai une moto à destination du domicile de mon oncle. Une fois sur place, je l'appelai et il vint à ma rencontre. Il me fit installer dans une chambre et toute sa famille m'accueillit très chaleureusement. Toute la nuit, je révisai avec les quelques petits documents que j'avais pris avec moi, mais sans une réelle motivation. Très tôt le matin je me levai, autour de 6 heures. Je devais me laver pour aller au campus, mais il fallait affronter un obstacle et non des moindres : se laver avec une eau glacée dans un climat glacial. Une équation assez compliquée. Je versai quelques gouttes d'eau sur mon corps, avant d'enfin prendre mon courage à deux mains et verser la bassine d'eau sur moi. J'eus l'impression à ce moment-là que mon cœur allait cesser de battre, tellement l'eau était glacée. Je finis rapidement de me laver, m'habillai et pris un petit-déjeuner. Après quoi, je me mis en quête d'une moto afin de me rendre au campus, celui de « Mfetum ».

Une fois sur place, je découvris une université de la forme d'un petit lycée. Même le lycée classique et moderne d'Ebolowa où j'avais terminé mon secondaire, était bien plus grand et plus imposant, pour ne pas dire plus impressionnant. Je commençai même dès cet instant à me questionner sur l'effectivité d'une formation de médecin dans un cadre pareil. Nous étions près de 700 étudiants à postuler, et après que j'eus regardé mon numéro de salle au babillard, je me dirigeai vers ma salle. À ma grande surprise, j'y rencontrai ma copine avec laquelle j'étais en classes de Première et Terminale et que j'avais

perdu de vue juste après. Elle aussi se présentait au concours. Nous échangeâmes chaleureusement et quelques temps après, aux environs de 8h, tous les candidats furent invités à rejoindre leur salle de classe pour le début des épreuves. Il y en avait trois, une épreuve de physique, une épreuve de chimie et une épreuve de biologie. Je compose simplement, sans grand plus ou motivation, et à la fin de la journée, je remets mes feuilles. Après le concours, je rentrais à Yaoundé le lendemain. Deux jours plus tard, nous fumes informés que les résultats venaient de sortir. Je consultai alors les résultats en ligne sur le site internet de l'Université et me rendis compte que je n'avais pas réussi. Malgré tout, j'étais tout de même sur liste d'attente. Je passai donc la nouvelle à mon père. Il me demanda de le suivre afin qu'on aille au bureau de relai de l'université à Yaoundé, parce qu'il souhaitait savoir ce qu'on faisait des élèves sur cette liste. Dès qu'on y arriva, il présenta la situation et le responsable de ce bureau l'informa qu'il aurait fallu payer la première tranche au plus tôt pour que j'eusse pu intégrer l'école et commencer les cours dès la semaine d'après.

Je n'en revenais pas !

Mais, j'avais encore un dernier espoir. En effet, les frais de scolarité dans cette université s'élevaient à 1 000 000 FCFA (un million de FCFA) chaque année, dont la première tranche et l'assurance représentaient près de 600 000 FCFA. Et à cette époque-là, mon père qui avait déjà pris sa retraite, était financièrement essoufflé. Alors, d'une part, je savais qu'il ne pourrait pas payer. Lorsque je dis donc à mon père que la scolarité coûtait trop cher, il me dit : *« on va se battre pour payer, qu'importe la manière, tu dois devenir médecin »*.

Il rentra me laisser à la maison et ressortit immédiatement après. Je discutai avec ma mère qui me fit comprendre que, si c'était vrai que la situation économique est assez morose à la maison, ils allaient faire tout leur possible afin

que j'intégrasse dans cette école. Ce même jour aux environs de 20h, le klaxon de la voiture de mon père annonça son retour. Je montai lui ouvrir le portail, et il se gara dans la cour. Après être sorti de sa voiture, il s'approcha de moi et me dit : « *tu vas à Bangangté demain. Voici la facture, j'ai effectué le paiement à la banque tout à l'heure* ». J'avais l'impression de mourir de l'intérieur, je me disais que tout était terminé. Ce que je redoutais tant prenait désormais forme. Me voilà qui allait faire médecine. Il demanda à ma sœur Michèle de préparer le nécessaire pour m'accompagner le lendemain à Bangangté. Il avait déjà acheté l'indispensable et il me dit que le reste viendrait progressivement. Mon oncle qui vivait dans cette ville avait déjà trouvé un bailleur qui m'avait réservé une chambre. La nuit fût longue, je ne pus pratiquement pas dormir. Je voyais mes rêves s'évanouir peu à peu et étant totalement impuissant, je ne pouvais que subir les choses.

Le matin, au réveil, ma sœur me demanda de commencer à m'apprêter. Dès que cela fut fait, mon père nous déposa à Mokolo où se trouvait l'agence de voyage CHARTER, l'une des seules à y rallier la ville de Bangangté à cette époque-là. Nous achetâmes nos tickets, entrâmes dans des bus de type Coaster, serrés comme des sardines. Cinq heures plus tard, nous arrivâmes à Bangangté. Nous nous présentâmes donc chez la bailleresse qui avait déjà réservé une chambre pour moi, et qui nous l'a fit rapidement fait visiter. C'était une petite chambre, avec une minuscule douche interne dans un bâtiment en route, sans portail et avec quatre autres chambres de ce type. Ma grande sœur m'aida à déposer mes premiers effets : une chaise, une table, un lit et le matériel indispensable pour un début : format, stylo, etc. J'avais déjà un voisin, Boris, qui était dans la chambre voisine et par coïncidence, ce voisin avait fait l'internat du LYCLAMO lui aussi, et à la même époque que moi. Il était en classe de Terminale lorsque j'étais en classe de 3^e. J'étais tout de même content de voir quelqu'un que je

connaissais, même très superficiellement, mais c'était déjà un repère. C'est donc lui qui m'expliqua comment ça se passait à Bangangté. Il me parla des cours, de la ville, de l'environnement, de la bailleresse, des stratégies à adopter pour survivre bref, comme le maître d'internat l'avait fait lorsque je venais d'arriver.

Ma chambre était vide comme le Sahara : pas de télévision, pas d'ordinateur, pas de moyens de distraction, juste un lit, une table, une chaise et un réchaud à gaz. Au début, je passais donc la plus grande partie de mon temps chez Boris pour me divertir car il avait un ordinateur. J'avais quand même une PlayStation portable que j'avais achetée lorsque j'avais eu le bac. C'était mon seul moyen de distraction.

Premier jour de classe, j'arrivai au Campus, le même dans lequel j'avais fait le concours. Ce jour-là, nous devions avoir un cours d'anatomie. Le professeur, Pr KRAFT, était Français, comme plusieurs autres enseignants. En entrant en classe, je remarquai que nous étions plus d'une centaine, chacun venant d'horizons divers, chacun avec son histoire. J'étais totalement perdu, je me demandais bien ce que je foutais là, au milieu de ces élèves dont les yeux brillaient, et parmi lesquels ceux qui avaient toujours eu pour rêve de faire médecine manifestaient avec un enthousiasme certain pour ce premier cours. Moi par contre, j'étais dans les nuages. Le professeur entra en classe, et le cours se révéla tout simplement unique, incroyable de mon point de vue. Des choses à noter, à retenir, une foultitude de schémas à dessiner, maîtriser, pour ne pas dire réciter et reproduire textuellement. Moi qui étais habitué à la compréhension, aux chiffres, aux statistiques, aux algorithmes, je commençai à lire à outrance et surtout à retenir puis restituer. Le professeur nous faisait comprendre qu'il fallait être capable de maîtriser au moins cinq cent fiches de

dessins du corps humains par cœur chaque mois. Pour moi, c'était tout simplement la fin des temps. Comment allais-je y arriver, moi qui n'aimais pas lire ? Au secondaire, je n'avais jamais réussi à lire une œuvre littéraire au programme jusqu'à la fin, encore moins un livre de science. Je passais mon temps à faire des exercices, des démonstrations, etc. Comment allais-je m'en sortir dans un univers où il fallait lire à outrance et absorber des livres à longueur de journées ? Pour moi c'était tout simplement insoutenable !

Mais, quand je pensais aux efforts consentis par mes parents pour m'inscrire dans cette école, je compris très vite qu'il ne fallait pas qu'au-delà de leur peine et de leurs sacrifices, j'eusse pris encore le risque d'échouer, ce qui aurait été tout simplement fatal pour eux. Ils avaient eu leur trophée, ils avaient enfin leur fils qui était en faculté de médecine, la promesse d'un futur docteur au bout de sept ans. Je voyais cette lueur briller dans leurs yeux, même lorsqu'ils en parlaient à quelqu'un, et bien évidemment, je ne voulais pas les décevoir. Lorsque mes amis du secondaire apprirent que je faisais médecine, tous m'appelaient systématiquement pour se moquer de moi et me demander quel miracle se fut produit pour que le « mathématicien » se retrouvât en médecine. Je prenais tout cela sportivement sur le plan intellectuel, mais, chaque soir, lorsque je rentrais à la maison, j'essayais d'apprendre à étudier ce type de leçons, car c'était tout nouveau pour moi. Je ne voulais pas être le meilleur (comme c'était le cas au secondaire), ça ne m'intéressait pas, ça ne me passionnait pas. Tout ce que je voulais c'était d'éviter que mes parents soient déçus. Je décidai donc de me mettre en mode minimal. En médecine cela s'appelle le métabolisme de base. Je décidai de faire le minimum vital juste pour passer mes classes, et non pour être parmi les meilleurs. J'étais très assidu aux cours, essayant d'étudier du mieux que je pouvais. Je pris conseil chez mon voisin qui était mon aîné académique de trois ans. Il y avait une notion qu'on appelait

le *fax*¹⁵. En effet, les étudiants s'étaient rendu compte qu'il y avait plusieurs enseignants qui, à chaque contrôle continu (CC), donnait les mêmes épreuves (la plupart des fois des QCM) que les années précédentes. Donc, plusieurs étudiants, au lieu d'étudier convenablement, se contentaient juste de traiter toutes les anciennes épreuves et comme les mêmes questions revenaient fréquemment, ils avaient donc des bonnes notes. Moi-aussi je suis bien évidemment entré dans cette mouvance, c'est-à-dire qu'en dehors de mes cours que je lisais, je *faxais* les anciennes épreuves. Des fois ça fonctionnait, et d'autres fois pas ! En première année, il y a deux matières qui m'ont marqué, les mathématiques et l'informatique. En effet, nous avions deux unités de valeur dessus, et chaque fois que nous avions l'un de ces cours, j'étais comme en plein orgasme, tellement cela me plaisait. C'était ce qui me passionnait réellement. Alors, lorsqu'il s'agissait de ces matières, j'avais pratiquement toujours la meilleure note.

Sur le plan de la vie au quotidien, c'était un autre challenge. Les cours démarraient à 7h30 pour se terminer à 18h, parfois 19h et plusieurs fois, nous avons terminés à 21h. Certains dimanches même, il y avait des enseignants qui dispensaient les cours. Le système en fait était assez particulier. La plupart de nos professeurs venaient de l'étranger ou d'autres villes du Cameroun. Alors, lorsqu'un d'entre eux était disponible et venait, on programmait sa discipline durant toute une semaine, c'est-à-dire, de lundi à samedi par exemple, entre 7h30 et 18h, vous aviez cours avec un seul professeur et une seule discipline, ceci pour lui permettre de finir ses modules et de vous évaluer avant de rentrer. Tout cela était vraiment pénible, car lorsque nous étions dans une politique de fax et QCM, il devenait plus facile de tout oublier de cette discipline juste après l'évaluation. Après les cours, il fallait bien trouver quelque chose à manger. Ne

¹⁵ Une sorte de « copier-coller »

sachant pas cuisiner, je me ravitaillais à l'endroit le plus chaud et le plus populaire de Bangangté : le carrefour « beaucoup de bars ». En effet, c'est un endroit au centre de la ville qui réunit pratiquement tous les commerces importants, y compris beaucoup de débits de boissons et toute la musique anarchique et bruyante qui va avec. Il faut tout de même noter que Bangangté est une petite ville très propre, qui a même remporté le titre de ville la plus propre du Cameroun plusieurs fois. Ses routes sont bitumées, même dans certains quartiers qu'on pouvait appeler avant « des villages ».

Au niveau du carrefour « beaucoup de bars », il y avait donc des « mamans » qui vendaient de la nourriture et le repas phare était le « koki ¹⁶ » avec des plantains mûrs et coûtait 200 à 250 FCFA. Le plantain laissait parfois place à la patate ou au manioc. Sur sept jours de la semaine, je consommais le « koki » pratiquement cinq jours. C'était très pratique lorsque je rentrais de l'école de prendre une boule et manger une fois à la maison. Ce que je faisais dans ma chambre était tout au plus des omelettes, des fritures de temps en temps ou encore je chauffais de l'eau juste pour prendre une tasse de café. Je n'aimais pas trop les sorties contrairement aux autres étudiants, alors j'étais presque toujours chez moi, ou chez mon voisin Boris pour utiliser un peu son ordinateur (outil que j'adorais) ou en classe tout simplement.

En première année, je réussis à valider toutes mes unités de valeur, sauf l'anatomie. Je revins donc au rattrapage pour cette discipline que je réussis tant bien que mal à valider. En deuxième année, je réussis à valider toutes mes unités d'enseignement sans aller au rattrapage ainsi qu'en troisième année, ce dont j'étais d'ailleurs très fier. Les études médicales, basées aussi sur le système

¹⁶ Gâteau de haricots blancs

Licence Master Doctorat (LMD), ont cependant une particularité : les trois premières années sont des années d'apprentissage des sciences fondamentales comme l'anatomie, la physiologie, l'histologie, etc. Et les quatre dernières années sont des années de sciences cliniques, c'est-à-dire que, vous passez la majeure partie de votre temps d'enseignement dans une formation hospitalière, ceci pour mettre en application les sciences fondamentales, prendre connaissance avec la pathologie et adopter les attitudes du futur médecin que vous serez en maîtrisant l'environnement. Mes trois premières années de médecine se déroulèrent plutôt calmement sans de gros soucis.

Sur le plan relationnel, j'étais extrêmement introverti, j'arrivais à peine à causer avec une fille. Néanmoins, j'avais certaines camarades avec lesquelles je m'entendais plutôt bien, y compris l'une de mes voisines, Gwladys. Je fis la connaissance d'une camarade de classe au second semestre. Nous commençâmes à être un peu plus proches puisque nous avons plusieurs points communs. Mais j'étais tellement timide et maladroit que finalement, en deuxième année, nous nous éloignâmes peu à peu. Ce qui eut également un impact sur mes études, car je me disais qu'il faudrait que je devienne un gars « dur » puisque j'étais visiblement trop « mou » pour les filles. Cela me poussa à me radicaliser peu à peu afin d'adopter cette posture-là que les filles semblaient mieux apprécier. En 3^e année médecine, je me mis en couple avec une autre fille. Cette fois, c'était beaucoup plus sérieux, on s'entendait comme deux amis, on partageait énormément de choses ensemble, des moments de joies et d'euphories, des moments de peine et de déception, et plus encore. Cette histoire a duré jusqu'en sixième année médecine, année où une situation tragique nous sépara dans un contexte pénible et bouleversant, que j'expliquerais dans un prochain chapitre.

Durant le premier semestre, je passais donc la majeure partie de mon temps chez mon voisin Boris, mais je commençais tout de même à être à l'étroit. Je voulais avoir mon propre ordinateur afin de pouvoir mieux m'épanouir, surtout qu'il était pratiquement impossible de s'en sortir sans ordinateur, presque tous les supports de cours étaient numériques. Lorsque je suis arrivé à Yaoundé au mois de décembre, j'avais un ami dénommé Cédric qui vendait un ordinateur aux caractéristiques médiocres, lorsqu'on regarde aujourd'hui à posteriori : C'était un laptop assez robuste avec 32 mégas de RAM avec 8 gigas de mémoire interne. Mais pour moi, c'était une révolution, le début de mon indépendance. Il me vendit la machine à 40 000 FCFA, et au second semestre, j'étais devenu une tout autre personne. Je ne sortais carrément plus de ma chambre. C'est à peine si je mettais même encore les pieds chez mon voisin tout au long de la semaine. Lorsque je n'étais pas à l'école, j'étais dans ma chambre, sur mon ordinateur. Puisque je n'étais pas dans une logique d'être parmi les meilleurs étudiants, encore moins le major, j'étudiais très peu juste pour avoir 12/20, la moyenne requise pour passer le niveau, et tout le reste de mon temps, je m'adonnais à des activités extrascolaires.

C'est ainsi qu'avec mon nouvel ordinateur, je pouvais me frotter à d'autres savoirs. Malgré sa performance médiocre, je me battais quand même à apprendre et lire plusieurs documents qui parlaient des choses qui n'avaient rien à voir avec la médecine, mais qui me passionnaient énormément. Je commençai à lire des livres d'économie, de marketing, d'entrepreneuriat, de développement personnel, sur la religion, les mathématiques, l'informatique notamment la programmation. Progressivement, je réussis à développer un petit programme de « chat » que j'avais installé dans les ordinateurs de tous mes voisins de cité qui permettaient à chacun de causer avec son voisin par son ordinateur. Ce qui permettait d'éviter les « sms », ou même de donner une alerte à tout le monde

s'il y avait un danger, surtout qu'il n'y avait pas de portail dans notre cité et des bandits étaient déjà venus plusieurs fois cambrioler. J'avais un niveau tellement poussé en informatique que, chaque fois qu'une de mes connaissances, camarades ou même un voisin avait une difficulté avec son ordinateur, il venait me voir afin que je l'aide à réparer et j'y arrivais toujours. C'est ainsi que ma réputation de spécialiste en maintenance d'ordinateurs se propagea de plus en plus au campus. Je recevais même parfois des inconnus qui venaient chez moi et me disaient qu'on leur avait recommandé mes soins pour réparer leur ordinateur. J'aimais bien tout cela et surtout, je me sentais utile en faisant ces choses que j'appréciais.

Côté amitié, je n'étais pas particulièrement sociable, je me limitais à causer avec mes camarades de classe à l'école. Mais une fois à la maison, j'étais dans ma chambre, ou tout au plus avec mes voisins. J'avais néanmoins un camarade que je voyais régulièrement qui s'appelait William, c'est d'ailleurs l'un des seuls à qui je rendais souvent visite. Une fois, une chose étrange nous est arrivée ! C'était un vendredi soir, j'étais dans ma chambre, je venais de rentrer des classes. Les coupures d'électricité étaient quasi-courantes à Bangangté et c'était compliqué de pouvoir s'occuper, surtout lorsqu'on n'avait pas envie d'étudier. Je décidai donc d'écrire un nouveau morceau puisque je rappais beaucoup à cette époque. Ma chambre était un véritable studio de production où des chanteurs, des rappeurs et même des chorales de l'université venaient pour enregistrer leurs morceaux. Je maîtrisais comment produire des instruments, effectuer des prises de voix, des mixages et *mastering* des chansons. Je réalisais aussi des couvertures d'album, car je m'y connaissais aussi en infographie et j'écrivais même des textes pour certains. Les périodes d'ennui, lorsqu'il n'y avait pas de courant électrique, étaient pour moi de formidables moments d'inspiration et de création. Deux heures de temps après, je reçus la

visite de deux camarades de classe. Nous commençâmes à papoter, tout en voyant la nuit tomber et quelques temps après, l'énergie électrique fut rétablie. Je branchai des instruments sur mes baffles, et mes amis et moi commençâmes à « rapper » sur cet instrumental live, histoire de passer le temps de manière amusante. En vérité, j'adorais le rap !

Ensuite, nous regardâmes un film et peu après je m'endormis. Mes amis quant à eux étaient toujours là en train de discuter. Aux environs de 23h, l'un d'eux me réveilla brusquement. Lorsque je me levai, il me dit qu'on venait d'envoyer un message pour signaler que des bandits étaient en train de braquer chez l'un de nos camarades de classe. En effet, durant cette période à Bangangté, les braquages et même les viols chez les étudiant(e)s étaient très fréquents et il se posait un problème de réactivité des forces de l'ordre qui venaient toujours des heures après, lorsque l'irréparable s'était déjà produit. Nous avons donc décidé de nous mettre en groupe d'étudiants par classe via les réseaux sociaux ou par téléphone. Lorsqu'un ami était en détresse, il informait directement les autres afin que ces derniers viennent à sa rescousse. C'était donc le cas ce jour-là. Mes deux camarades me prévinrent de l'urgence de secourir notre ami. J'étais un peu hésitant à l'idée d'y aller mais, lorsque j'imaginais que cela pouvait également m'arriver, je me dis : « allons-y ! »

Chaussé de ma botte Timberland et revêtu de mon gros blouson en fourrure, je refermai la porte de ma chambre et mes deux amis et moi nous nous mettions en route pour le domicile de notre ami qui était en train de se faire cambrioler. Chemin faisant, chacun de nous ramassait un matériel qui aurait pu être utile en cas de face à face avec les bandits. Nous nous servîmes donc dans la fabrique de parpaings qui était près de ma cité universitaire. Je décidai de ramasser un parpaing, l'un d'eux ramassa une barre de fer et l'autre un morceau de bois. Etant donné que la cité de notre camarade n'était pas très éloignée,

nous décidâmes d'y aller à pied en guerriers solitaires... Lorsque nous arrivâmes au carrefour « beaucoup de bars », un endroit très populaire à Bangangté, nous aperçûmes un car de police. Nous nous dirigeâmes rapidement vers ce car, histoire de leur faire comprendre qu'un de nos amis était victime d'un braquage. Nous leur demandâmes s'ils pouvaient nous y accompagner. Un commissaire de police très connu, le commissaire Som Mbende venait d'être affecté dans cette ville, pour éradiquer ce phénomène qui hantait les étudiants, et il était présent dans ce car. Il nous apostropha sur-le-champ:

« Vous dites qu'on est en train de braquer chez l'un de vos camarades, c'est bien ça ?

L'un de mes amis répondit :

– Oui, mon commissaire !

Il prit son arme entre ses mains et ajouta :

– Je vais éradiquer ce phénomène de banditisme dans cette ville, montez dans le car et on y va !».

Nous voilà dans le car avec les policiers et le commissaire, qui était saoul comme une abeille et puait l'alcool, pour le domicile de mon camarade. Dès que nous arrivâmes, nous fûmes tout d'abord surpris par le calme de cimetière qui régnait dans la cité en question et surtout par le fait que nous étions les seuls à y être, aucun autre camarade n'était venu à la rescousse ! Le commissaire nous demanda :

« c'est bien ici ?

Nous lui répondîmes :

– oui, mon commissaire ».

Il sortit avec deux éléments, ainsi que nous, armés de nos bois, parpaing et barre de fer. Le commissaire sonna à la cité, arme à la main et personne ne répondit. Il sonne une deuxième fois, une troisième fois, puis se mit à secouer énergiquement le portail tandis qu'un autre s'apprêtait à escalader. Et là, une fille de la cité sortit de sa chambre et demanda : « *C'est qui ?* ». Le commissaire de répondre :

« *Je suis le commissaire Som Mbende, c'est bien ici qu'il y aurait braquage ?*

La fille rétorqua :

– *Non mon commissaire !*

Et là, nous fûmes tous surpris !

Il lui demanda encore :

– *Donc il n'y a pas eu de braquage ici ?*

Et la fille renchérit :

– *Non, il y a rien ici mon commissaire.*

Deux autres étudiants et notre camarade de classe de cette cité sortirent de leur chambre et affirmèrent tous qu'effectivement il n'y avait pas eu de braquage chez eux, qu'il s'agissait sûrement d'une fausse alerte !

Nous étions stupéfaits !!!

Le commissaire se tourna donc vers nous et nous dit :

– *Donc c'est vous qui lancez des fausses alertes dans la ville, en plus vous avez les gourdins en main, c'est vous qui agressez donc les gens n'est-ce pas !* ».

Nous lui répondîmes :

- *Non mon commissaire, nous avons été alertés par nos camarades tout à l'heure qu'un braquage était en cours ici et nous sommes sortis pour aider !*

Il demanda à notre camarade de la cité :

- *c'est toi qui a lancé l'alerte qu'il y a avait agression chez toi ?*

Il répondit par la négative !

Nous étions totalement abasourdis ! Le numéro qui avait lancé l'alerte dans le groupe s'avérait injoignable et c'était plutôt un autre camarade qui était à l'origine de l'alerte, car ayant reçu lui-même une fausse alerte. Le commissaire décida donc de nous embarquer pour le commissariat, histoire de voir plus clair sur cette affaire en disant :

- *Entrez dans le car mes amis, vous êtes louches ».*

Dès que nous arrivâmes au commissariat, il nous demanda de déposer nos téléphones et de nous déchausser, ce que nous fîmes timidement. Ensuite, il nous dit : « *comme c'est vous qui créez le désordre dans la ville, je vais vous mettre en cellule* ». Nos supplications s'avérèrent vaines. On voulut passer des coups de fils pour alerter nos parents, rien n'y faisait ! Il envoya ses éléments nous conduire en cellule. J'étais totalement dépassé. Moi qui étais tranquillement couché chez moi, je devais poursuivre le reste de ma nuit en cellule ! Ils ouvrirent la cellule, nous y jetèrent puis refermèrent la porte. Je n'en revenais pas !!!

Elle était petite, sombre, avec une toute petite fenêtre à l'extrémité. Il s'y dégageait une forte odeur de cigarette et même de drogue. L'odeur était exécrable !!! Lorsque j'entrai, je bousculai par inadvertance un détenu qui fit vite de me remettre à l'ordre et menaçait même de me gifler. D'autres nous

demandaient des frais de cellule, j'étais déboussolé !!! J'ai passé toute cette nuit en cellule (avec mes deux camarades et celui chez qui le braquage avait été annoncé) debout, sur une seule place, sans bouger d'un seul millimètre parce qu'il n'était même pas possible de voir la personne juste à côté de moi, tellement c'était sombre et surtout pour ne pas me créer d'autres ennuis avec un autre détenu. Au petit matin, le commissaire nous fit sortir. Nous récupérâmes nos affaires et nous rentrâmes dans nos domiciles respectifs. Plus tard, nous voulûmes porter plainte, mais on nous conseilla de laisser tomber.

Cette première nuit en cellule me permis de comprendre que vous pouvez avoir raison dans une affaire, mais tout de même être pointé comme étant le coupable. Vous pouvez vouloir ou faire du bien et au final être taxé de malhonnête, qu'il faut savoir assumer et prendre ses responsabilités, quand les choses se passent mal. Qu'il faut savoir apprécier les plaisirs de la vie, sa situation, toujours tout faire pour l'améliorer. Elle m'a également permis de ne jamais oublier de penser à ceux-là qui n'ont pas la possibilité d'avoir autant d'opportunités que vous parce qu'aujourd'hui, vous êtes en liberté, vous buvez, vous dansez, vous *collez les petites*¹⁷, demain, vous pourriez être là où personne ne se souviendra plus de vous, de vos belles vestes, de votre parfum, de vos fringues toujours à la mode, de votre maquillage ou encore de votre jolie voiture. Mais plutôt des actions que vous aurez posées, de l'impact que vous aurez su créer chez ces personnes-là et qui les pousseront à toujours vous soutenir même dans les pires moments.

Je suis très content d'avoir passé cette nuit en cellule de prison, ce fut un énorme enseignement que je n'aurai jamais eu, même en lisant 200 livres ! Ce passage en cellule me marqua tellement qu'il me fallait désormais capitaliser

¹⁷ De l'opus du chanteur camerounais Francko, *Coller la petite*

toute les opportunités que j'avais, comme la chance de me retrouver dans cette école, mais ce n'était pas sans difficultés. L'une des principales était le paiement de mes frais de scolarité.

C'était tout un film !

Chaque fois qu'il fallait payer une tranche, mon père faisait pratiquement une réunion de famille, il s'endettait dans les tontines et faisait toutes sortes de sacrifices afin que je puisse continuer. C'était extrêmement pénible financièrement, mais il tenait le coup. Mon petit frère avait pu obtenir une bourse d'études aux États-Unis, la plupart de mes frères et sœurs étaient déjà autonomes, donc, il pouvait se concentrer uniquement sur moi malgré la retraite. Mes frères contribuaient aussi en me soutenant. Pendant mes trois premières années de médecine, mon frère Gabriel me faisait constamment des mandats de la France, mes grandes sœurs Rosine, Yvette, Michèle et tous les autres d'ailleurs me dépannaient également. Chacun, lorsqu'il pouvait, essayait de me soutenir financièrement afin d'alléger la charge de mes parents. Je n'oublierais jamais ce jour où, nous devions composer un lundi matin à partir de 7h. Nous avons été notifié à l'école qu'aucun étudiant ne participeraient à cette session normale d'évaluation s'il n'avait pas terminé de payer ses frais de scolarité. Nous étions le samedi, soit deux jours avant, aux environs de 14h et je n'avais toujours rien payé. Le paiement se faisait à la banque qui fermait à 13h. Je stressais, je déprimais même déjà. J'appelais mon père et il ne décrochait pas son téléphone. Apparemment, c'est mon grand frère Sylvain qui devait payer cette dernière tranche et il ne l'avait pas fait. Je commençai à pleurer, en me disant que c'était terminé, puisque la composition commençait le lundi à 7h et qu'il n'était probablement pas possible de payer le jour même avant le début des examens, même s'il y avait l'argent. Je n'étudiais même plus puisque de toute les façons je savais que cela ne servait à rien. C'est ainsi qu'à 23h, Sylvain

m'annonça qu'il venait d'emprunter un car pour Bangangté. A 5h, le lendemain, mon téléphone sonna. C'était mon frère qui m'appelait. Lorsque je décrochai, il me dit qu'il était à l'agence. Je sortis pour aller le prendre, il pleuvait ce matin-là. J'arrivai à l'agence et je le trouvai pratiquement sous la pluie. Il me dit : « *petit frère, ça n'a pas été facile, je n'ai pu avoir l'argent qu'à 22h. Je sais que ça te pose préjudice mais j'ai vraiment fait le miracle pour être là, j'espère que ça pourra aller et qu'ils pourront te laisser composer en leur présentant l'argent puisqu'on ne peut pas aller à la banque avant le début. Tu sais que toute la famille compte sur toi, et on ne peut pas t'abandonner* ». Il me remit l'argent, et repris aussitôt le bus pour repartir. Je pris l'argent, préparai le nécessaire pour la composition et me rendis au campus. Dès que j'arrivai au campus, le responsable financier entra en classe et fit l'appel. Bien évidemment il m'appela et précisa que je n'avais pas soldé ma pension et que par conséquent je ne pouvais pas prendre part aux épreuves. En sortant, je l'accostai et je lui dis qu'en fait j'avais l'argent mais que je n'avais pas pu me rendre à la banque. Il me dit de le suivre dans son bureau. Dès que nous arrivâmes, il me demanda de sortir l'argent, ce que je fis. Il compta et c'était le montant exact. Il me délivra un reçu et me demanda de rejoindre la salle d'examen. C'est ainsi que je pus composer. Je ne remerciais jamais assez mon grand frère pour ce geste qui m'a permis de sauver une année académique que j'aurais repris sinon.

La même scène m'arriva lors de la préparation de ma soutenance, il manquait 100 000 FCFA pour solder mes frais de scolarité et mes parents n'avaient pas pu trouver cette somme à temps. J'avais donc été interdit des soutenances de mi-parcours de thèse qui étaient indispensables pour la suite. C'est ainsi que, lorsqu'on me fit sortir de la salle, mon voisin Fernand me contacta pour me demander quel était le problème. Lorsque je lui expliquai, il me fit un prêt. C'est ainsi que je courus à la banque payer puisqu'il n'était que

15h30 et que la banque fermait à 17h. Lorsque je payai et que je revins avec le reçu, on me permit finalement de passer et plus tard, je pus lui rembourser cette dette. Tout ceci vous montre dans quel univers psychologique je me trouvais tout au long de mes études. Habité non seulement par un manque de passion notoire, mais aussi et surtout un stress permanent et multiforme (condition de vie au quotidien, école, etc.). Beaucoup de personnes se diront « *mais comment quelqu'un qui fréquente dans une école aussi coûteuse peut-il se plaindre ?* ». Ils ne comprennent juste pas encore que le bonheur n'est pas une conséquence, mais un état d'être. Le bonheur ne s'évalue pas aux réalisations, mais à la profondeur de son être. Il peut y avoir un fossé gigantesque entre le paraître et le réel, entre le matériel et l'état d'être.

Une autre activité que j'affectionnais particulièrement comme je le disais déjà plus haut c'était la musique. Je passais mon temps à écouter de la musique, parfois il m'arrivait de chanter, mais à ce moment, j'étais loin d'imaginer que peu à peu, mon intelligence musicale allait se développer au point de m'entraîner dans une carrière musicale...

Chapitre VI

Le RAP

Il y a la musique d'une part, et le RAP d'autre part.

J'aime toujours séparer les deux, parce que pour moi, le rap n'est pas de la musique, c'est un appel et surtout une idéologie. J'entre en contact avec le RAP lorsque je suis en classe de Terminale avec mon ami Jay Sky. Avant cette époque, pour moi, ceux qui « rappaient » étaient des fous. Je ne comprenais pas comment il était possible d'écouter des gens parler aussi vite, sans qu'on ne comprenne ce qu'ils disent et surtout sur des rythmes aussi rapides. Mais, grâce à lui et cette soirée où je n'étais pas allé en salle d'étude, j'ai pu comprendre réellement ce qu'était le RAP. Une musique qui permet de s'exprimer, d'extérioriser son malaise, de dénoncer, de prendre position, de relater les tares de la société, d'amener à une prise de conscience et surtout de toucher l'inconscient collectif d'une société parfois en manque de repères. Pour y arriver, il faut savoir manier les mots, les plaçant dans des contextes qui poussent à la réflexion, pousser la personne qui écoute à ne pas directement percuter ou saisir le message. C'est cela la beauté de la langue, le principe d'une *punchline*.

Ce jour-là, j'ai compris qu'en réalité un rappeur est un poète des temps modernes qui, à travers ses textes, utilise des mots qui sont le reflet de la société. Ceci sans l'objectif de vouloir nécessairement plaire mais, de pousser les gens à penser et agir différemment, en les choquant au besoin, pour que le message soit saisi d'une manière plus rapide et efficace. Depuis ce jour, j'ai été tellement

marqué par cet ami, au point où tout ce qu'il écoutait m'intéressait. Je me disais que, s'il écoute un artiste, c'est qu'il a certainement jugé au préalable que cet artiste-là véhicule l'idéologie principale du rap. C'est ainsi que je lui demandais quels étaient les artistes qu'il appréciait et à chaque fois qu'il me citait un artiste, j'essayais de le suivre moi-aussi. Son artiste préféré était le rappeur français Sinik, c'est ainsi que je me mis également à écouter ses chansons. À l'époque, sur internet, c'était assez facile de télécharger les chansons d'un artiste sur des sites de « *peer to peer* ». Je téléchargeai donc toutes les chansons de Sinik que je mis dans ma PlayStation portable et, que j'écoutais à longueur de journée. Lorsque j'arrivai à Bangangté, tout naturellement, je continuai à écouter cet artiste. Dans mon ordinateur, sur les 250 chansons que j'avais, plus de 80% étaient de lui. En l'écoutant, je comprenais pourquoi Jay Sky l'aimait tant. Les messages qu'il véhiculait au travers de ses chansons étaient tellement profonds. J'étais donc toujours renfermé dans ma chambre, je ne sortais presque jamais. En dehors de l'école, c'était ma chambre, je n'avais donc pas de vie sociale. À force d'écouter les chansons de Sinik, je me suis demandé un jour si je ne pourrais pas également essayer de rapper sur l'une de ses chansons. C'est ainsi que je téléchargeai les lyrics (les paroles) de ses chansons sur internet et lorsque je me mis à écouter l'une d'elle, j'essayai aussi de rapper. Je commençai à y prendre goût peu à peu. Parfois, lorsque je finissais les cours, j'étais pressé de rentrer pour aller rapper.

Un jour, je décidai de prendre un de ses textes et de l'adapter à ma propre situation, ma vie à Bangangté, mon parcours, mes joies et mes peines. J'ai donc modifié l'un de ses textes et téléchargé l'instrumental de la chanson en question. Ensuite, j'ai commencé à rapper dessus avec le texte modifié. J'étais plutôt satisfait du résultat. Tout ceci dans une totale intimité. Bien évidemment,

personne ne devait savoir ce que je faisais. Puis me vint l'envie de vouloir enregistrer ma voix afin de pouvoir l'écouter comme une chanson. Je ne savais pas comment faire. Je fis des recherches sur internet et je tombai sur un logiciel qui s'appelait « jet audio ». Je téléchargeai le logiciel que j'installai dans mon ordinateur. Il y était incorporé une fonction microphone et il me fallait juste mettre l'instrumental par-dessus, activer le microphone et commencer à rapper. Ensuite, je pouvais écouter ma voix via le même logiciel. Au départ, le rendu était vraiment très médiocre. Lorsque je lisais des tutoriels, on me disait qu'il faudrait que j'utilise un micro. C'est ainsi que j'achetai un microphone à 3 500 FCFA et je commençai à l'utiliser. Le résultat était nettement meilleur. J'y pris donc goût et pratiquement tous les deux-trois jours, je prenais une autre chanson de Sinik. Je modifiais les paroles pour les adapter à ma vie, et je rappais sur un instrumental que j'avais téléchargé sur internet. Je regardai le morceau final dans mon ordinateur que j'écoutais fréquemment ou directement sur ma PlayStation portable. Jusqu'à cet instant, je ne dis à personne que je le faisais, c'était mon petit secret.

Rapper en réalité comme je le faisais était une thérapie magnifique pour mes maux. Enfin je pouvais parler de tout ce qui me tracassait à quelqu'un : à moi-même. Lorsque je rappais, j'avais le sentiment de m'adressais à quelqu'un, on pouvait ressentir de la violence dans mes propos, la rigueur, les émotions qui provenaient du plus profond de mes tripes et j'abordais toujours des thèmes qui avaient traits à mes études, mes relations amoureuses, ma famille, etc. Je transposais tout ce qui m'énervait en chanson.

Lorsque je faisais 3^e année médecine, mon père, ma mère et mon petit frère gagnèrent la loterie américaine, et vinrent m'informer qu'ils se rendaient donc tous aux USA. Je rappelle que ma première grande sœur Yvette y était déjà,

ma deuxième grande sœur Rosine et mon grand frère Gabriel en France. Sylvain et Augustin vivants déjà seuls. Du coup, c'était la maison familiale de Nkomkana qui se vidait avec leur voyage. Je me disais toujours que j'aurais pu partir avec eux et qu'ils avaient juste décidé que je resterais au Cameroun à cause de cette histoire de médecine. Ils s'en allèrent donc tous aux USA, Michèle qui est ma grande sœur directe se maria (mariage au cours duquel j'étais caméraman, une autre passion). Mes parents mirent la maison familiale en location et m'installèrent dans une petite chambre à Yaoundé dans laquelle je restai pendant les congés inter-semestriels. C'était encore un autre choc pour moi. Moi qui, comme tous les autres jeunes de mon âge, rêvait d'aller à l'étranger. Je voyais une deuxième occasion dont on me privait. C'est ainsi que pour la première fois, je décidai non pas de prendre une chanson de Sinik pour la modifier, mais d'écrire une chanson propre à moi, avec mes propres mots du début à la fin pour dénoncer cela. Le rap était ma thérapie, mon journal intime, puisque je ne pouvais parler à personne. J'enregistrai donc cette chanson de la même manière que les autres, et elle me toucha énormément. C'était la première fois que j'arrivais à écrire une chanson qui m'était propre, sans m'inspirer d'une autre.

En deuxième année médecine, un nouveau camarade arriva dans notre promotion, et, selon les dires de plusieurs personnes, c'était un bon rappeur. Il ne s'en cachait d'ailleurs pas. Moi, je commençais peu à peu à faire écouter mes chansons à d'autres personnes. Lorsque ma mère rentra des USA, elle me rapporta un autre ordinateur un peu plus performant. C'est ainsi que j'amplifiai ma pratique du rap. J'enregistrai dix chansons dans ma chambre et je décidai de faire de cela un album que j'appelai « Mes archives ». C'était une manière d'extérioriser les sentiments enfouis en moi et de partager ma peine avec le

monde extérieur. Je me mis également à l'infographie. C'est ainsi que je recommençai à apprendre un logiciel que j'utilisais déjà en classe de première, Adobe Photoshop, afin de monter la pochette de mon album, ce que j'arrivai finalement à réaliser. J'achetai des CD, imprimai des étiquettes, et gravai les chansons dans les disques que je partageai ensuite gratuitement à tous mes voisins ainsi qu'à toutes mes connaissances à Bangangté. Bien évidemment, plusieurs se moquaient de moi, ils se demandaient bien ce que je faisais en faculté de médecine. Mais moi, ça ne me gênait pas, car, j'étais passionné par le rap et je me fichais un peu de ce que les gens pouvaient penser.

C'est ainsi que, peu à peu, mes chansons s'ouvrirent aux étudiants et, au campus, certains apprécièrent tout naturellement. C'est dans cette mouvance que, ce nouveau camarade rappeur me contacta un jour et me dit qu'il souhaitait qu'on enregistre une chanson ensemble. Une idée qui m'enchantait ! Il me dit qu'il avait le matériel chez lui pour le faire. Nous nous donnâmes donc rendez-vous chez lui pour l'enregistrement. Il invita également une fille de notre classe qui rappait, elle aussi. Après les cours, une fois chez lui, je fus assez impressionné par les logiciels qu'il utilisait et qui m'étaient totalement étrangers, son matériel et surtout ses créations instrumentales originales, ce que je ne savais pas faire. J'étais toujours obligé de télécharger les productions d'autres personnes sur internet. Ce qui m'impressionna encore plus, c'est que chez lui, avec ses logiciels, il avait la possibilité d'enregistrer les chansons de façon progressive et partie après partie. C'est-à-dire qu'il pouvait décider d'enregistrer au préalable le refrain, ensuite le premier couplet, puis le second, pour venir à la fin ajouter les deuxième et troisième voix. Pour moi c'était un miracle, car avec « Jet Audio », j'étais obligé d'enregistrer le morceau du début à la fin sans erreur, sinon j'étais obligé de tout recommencer depuis le début. Je compris donc que j'étais face à un professionnel, ce qui m'enchantait encore plus. Il avait déjà écrit son couplet.

Il nous expliqua le principe de la chanson et nous demanda d'écrire nos couplets. J'écrivis le mien sur place en 30 minutes environ. Ensuite, nous enregistrâmes la chanson qu'il mixa et arrangea. Durant cette période, il y avait des étudiants qui avaient été kidnappés à Bangangté, ce qui discréditait un peu notre université. Le but de la chanson était de réaffirmer notre sentiment de fierté d'y être, même si parfois la réalité était toute autre. Cette chanson eut un réel succès dans la communauté estudiantine et c'est ainsi que plusieurs personnes me connurent sous cette casquette de rappeur grâce à ce morceau. Par ailleurs, j'estimai que ça ne valait plus la peine d'enregistrer mes chansons seul à la maison, surtout que je n'avais pas le bon matériel. Je demandai à ce camarade-là s'il était possible que je vinsse enregistrer certains morceaux chez lui, ce qu'il accepta volontiers. J'avais deux autres amis et camarades avec lesquels je rappais fréquemment, Fernand, mon voisin qui rappait aussi très bien et surtout écrivait des textes très profonds, et Patrick qui, lui, avait une très belle voix, avec une certaine expérience dans la musique aussi.

Nous avions tous un évènement que nous appelions les « samedis freestyles » c'est-à-dire que chaque samedi, j'invitais chez moi des rappeurs et je mettais des instrumentaux sur lesquels on rappait et clashait¹⁸ parfois. C'était une manière pour nous de nous divertir. Il y a une chanson que j'aimais beaucoup et que j'avais enregistrée au préalable avec Fernand. Je voulais qu'on l'enregistre chez mon camarade en question. Il accepta et me demanda de passer le dimanche suivant pour le faire. La particularité de Bangangté, c'était que, chaque dimanche, il y avait coupure de courant toute la journée et parfois jusqu'à 18h. Je profitais désormais de ces coupures pour écrire de bons textes, parce qu'à chaque fois que je m'ennuyais, j'étais très inspiré.

¹⁸ Faisait des challenges

Le dimanche qui suivait, nous le contactâmes donc et il nous demanda de venir. Fernand et moi arrivâmes chez lui aux environs de 11h et je l'appelai pour lui dire que nous étions devant le portail. Il sortit de la maison et nous dit : *« wèhhh les gars, on vient de couper le courant, juste avant que vous n'arriviez là. Vous allez juste un peu attendre, je vais vous faire signe quand ça revient »*. Nous étions quand même tristes, puisque en quittant notre cité, il y avait le courant. Nous décidâmes tout de même d'attendre. Il resta peu de temps avec nous, ensuite rentra dans le portail de sa cité en nous demandant d'attendre à l'extérieur. Nous restâmes dehors, sous le soleil à ne rien faire pendant pratiquement trois heures de temps. Toujours rien ! C'est ainsi que nous décidâmes de l'appeler au téléphone. Lorsqu'il sortit, nous lui fîmes comprendre que nous allions rentrer et que nous reviendrions enregistrer certainement une autre fois. Il se montra sensible à notre peine, et nous assura que nous pourrions le faire sans plus aucun problème une prochaine fois. Nous rentrâmes donc à pied bien évidemment. Sur le chemin du retour, nous croisâmes un autre rappeur qui était en train de se rendre chez notre camarade en question. Lorsque je lui dis que nous sortions de là et que nous étions en train de rentrer, il nous fit comprendre qu'il avait enregistré une chanson là-bas dans le courant de la semaine et qu'il allait la récupérer. Il nous fit la doléance de l'accompagner récupérer son morceau et ensuite nous rentrerions tous ensemble. Lorsque nous arrivâmes cette fois, nous ne le prévînmes pas et nous nous dirigeâmes directement chez-lui. Grande fût notre surprise de constater que le monsieur était tranquillement couché avec sa copine, en train de regarder un film à la télé. Lorsqu'il nous vit, il sursauta en disant : *« hey les gars, dès que vous êtes partis, le courant est revenu. Mais comme je savais que vous étiez déjà loin, j'ai laissé tomber »*.

Pour moi, c'était une humiliation ultime, je me sentais ridicule de me retrouver dans une situation pareille, moi qui n'aime pas quémander. Je me demandais si ce n'était pas simple de nous dire que ce n'était pas possible cette fois-là, chose que nous aurions compris. Hélas, non ! Nous venions de passer trois heures de temps à poirotter sous le soleil, pour rien ! Cette scène me choqua et frustra tellement que, je décidai d'apprendre à réaliser tout ce qu'il faisait moi-même. Je me disais que ça ne devait pas être bien miraculeux de le faire, il me fallait juste les bons logiciels.

C'est ainsi que je me rendis chez mon ami Patrick. Je lui demandai s'il pouvait avoir des logiciels d'enregistrement, en lui racontant la scène qui nous était arrivée. Il se moqua bien de nous et m'informa qu'il avait un CD sur lequel il avait gravé ces logiciels. Il me remit le CD, que je me dépêchai de copier dans mon ordinateur. Je n'ai pas dormi cette nuit-là. J'ai installé tous ces logiciels dans mon ordinateur et j'ai commencé à apprendre leur fonctionnement. Chaque fois que j'allais au cyber, je téléchargeais des tutoriels pour comprendre comment les utiliser, car je ne voulais plus jamais être humilié. Pour cela, il fallait que j'apprenne à les manier tout seul. Avec beaucoup de rigueur, de patience et en y consacrant pratiquement cinq heures chaque jour pendant trois mois, j'ai enfin pu comprendre comment fonctionnait ces logiciels. C'est ainsi que j'arrivai à créer mon premier instrument tout seul, enregistrer ma première chanson de façon professionnelle avec un texte rédigé par moi-même, un instrumental créé par moi et surtout une chanson « *masteurisée* », arrangée et mixée par ma modeste personne. Le rendu était nettement meilleur que ce que je faisais avec « Jet Audio ».

Au final, j'étais content de cette frustration qu'il avait générée en moi car elle m'avait permis de devenir autonome tout simplement. Le virus du rap se

propageait peu à peu et pratiquement chaque semaine, j'écrivais et enregistrerais trois à quatre nouvelles chansons.

Ensuite, je décidai de m'inscrire à la chorale, parce qu'au-delà du rap, je voulais aussi apprendre à chanter pour pouvoir faire mes propres refrain et même tester d'autres styles musicaux comme le slow ou le R'n'B. Je réussis au bout de quatre mois à améliorer mon niveau de chant vu que je m'y connaissais en piano et en solfège du fait de mon appartenance à une chorale dans le pupitre ténor pendant plus de deux ans. Mon premier test en grandeur nature était lorsque j'étais en troisième année médecine. On organisait une fête de la classe. Pour cet évènement, j'écrivis une chanson spéciale, avec d'autres rappeurs de notre classe. Ce jour-là, je devais rapper en public pour la première fois, j'avais la frousse et j'eus la honte de ma vie. Pendant mes trois passages sur la scène, j'avais l'impression que le public se foutait carrément de nous. Lorsque j'étais seul, je donnais le meilleur de moi mais toute l'assistance n'y prêtait même pas attention, y compris mes amis, qui, d'ailleurs, se moquaient de moi. Il m'a fallu beaucoup de courage pour achever cette prestation, je descendais même dans le public pour essayer de les pousser à interagir, rien. Même l'assiette qui était sur le podium, et qui devait permettre à l'assistance de nous motiver financièrement, en y versant un peu d'argent, était vide à la fin. Je compris ce jour-là que j'eus mieux fait de continuer de rapper dans ma chambre. Mais j'ai quand même aimé cette expérience, elle m'a permis de prendre mon courage et de montrer au grand public ce que je faisais tout le temps dans ma chambre.

J'ai répété cette expérience plusieurs fois, notamment dans le cadre d'un mouvement qui avait été créé par mes camarades et auquel je participais. Ce mouvement avait pour nom « *la Golden family* ». C'était un concept qui

consistait à organiser une fois par an une grande fête à Bangangté ou dans une ville voisine. Une fois, nous avons carrément loué une villa à Bamena, petit village non loin de Bangangté, ainsi qu'un grand bus qui transportait les étudiants invités vers cette villa où nous faisions la fête toute la nuit. Le chauffeur nous ramenait le matin. Il faut dire que j'aimais bien ce genre d'activités à travers lesquelles nous faisions un peu de « *boucan* » comme les artistes du coupé décalé. Et lors de ces événements, je rappais toujours. C'est ainsi que, de la première année médecine jusqu'en sixième année, j'ai enregistré 107 morceaux, regroupé en cinq albums. Tous les styles de musiques, RAP, R'n'B, Slow et même certaines chansons de gospel, sans oublier des chansons que j'écrivais pour d'autres chanteurs, et pour certaines chorales. Ma chambre était devenue un studio dans lequel plusieurs rappeurs venaient faire enregistrer leurs morceaux, ce qui constituait aussi une source de revenus pour moi. Je décidai d'arrêter définitivement le rap en sixième année de médecine, car cela me prenait déjà énormément de temps, je me rapprochais de plus en plus de la fin de mes études et je ne voulais pas être un médecin médiocre. C'est ainsi qu'avant d'aller en stage à l'hôpital pour le compte de ma sixième année de médecine, j'enregistrai mon dernier morceau qui s'intitulait : « *ma dernière plume* ». Dès lors, je n'ai plus jamais enregistré de morceau malgré le fait d'avoir encore une trentaine de chansons en stand-by.

Le rap m'a permis de reprendre confiance en moi, d'avoir le courage de dire tout haut ce que je pensais tout bas et surtout tout seul dans ma chambre, de dénoncer ce que je trouvais anormal. Le rap m'a également aidé à comprendre les mécanismes et les canaux de l'écriture, tout en développant mon vocabulaire, ma culture et surtout ma créativité ceci en stimulant au quotidien mon intuition pour faire jaillir mon inspiration. Chaque fois que mes

camarades me disaient « *tu t'es vraiment perdu en médecine, tu es rappeur, informaticien ou médecin ?* » moi je leur répondais toujours : « *c'est lorsque nous allons finir cette formation que vous allez comprendre l'importance de la maîtrise de plusieurs disciplines à la fois* ».

Mais, si j'étais à Bangangté, c'était avant et surtout pour la médecine, et le parcours le plus important d'un étudiant en médecine se passe à l'hôpital. C'est ainsi qu'en quatrième année de médecine, j'allais faire mon premier stage dans un hôpital. Je me demandais bien à quoi cela ressemblerait, j'appréhendais cette nouvelle phase avec beaucoup de peur et d'inquiétude. J'avais raison de flipper, au vue de ce que j'y ai vécu.

Attention !

Préparez-vous à entrer dans l'univers médical d'un étudiant en médecine...

Chapitre VII

Mes stages hospitaliers

Lorsque je suis arrivé en quatrième année de médecine, avec pratiquement un parcours sans faute les trois années précédentes, j'étais un peu plus serein. Je maîtrisais déjà l'univers et l'environnement, ce n'était plus très nouveau pour moi. Cette année marquait le début des études cliniques. Mes aînés me disaient : « *la médecine commence effectivement en quatrième année. Ce que vous faisiez depuis le début là c'était juste l'amusement* ».

Tout cela me faisait flipper.

L'année scolaire était subdivisée en deux : quatre mois de leçons théoriques et quatre autres mois à l'hôpital. À partir de la quatrième année, on parlait maintenant plus de la pathologie, c'est-à-dire des maladies. Les enseignants nous préparaient déjà à ce qui nous attendrait une fois à l'hôpital. Il faut avouer que j'avais vraiment peur de cette étape, je me demandais si j'allais être à la hauteur.

Les quatre premiers mois passés, il fallait maintenant choisir les hôpitaux où se ferait le stage clinique. Le choix se faisait par ordre de performance, c'est-à-dire que, les étudiants qui avaient les premières notes commençaient par choisir et les autres étudiants choisissaient les hôpitaux restant. C'est ainsi que les meilleurs étudiants choisissaient les meilleurs hôpitaux des villes de Yaoundé et Douala. Les hôpitaux des villages étaient laissés pour nous « *les gars du fond de la classe* » qui n'étions pas parmi les meilleurs. C'est ainsi qu'à mon tour, il ne

restait que quelques hôpitaux, la plupart dans la région de l'Ouest. Je choisis donc l'hôpital régional de Bafoussam. L'administration nous briefa sur le matériel à acheter pour le stage, le principe d'évaluation et les répartitions. En effet, il y avait quatre grands services par lesquels nous devions passer à l'hôpital : la médecine interne, la chirurgie, la gynécologie-obstétrique et la pédiatrie. Chaque étudiant devait faire un mois dans chacun de ces services et, à la fin, le chef de service devait nous évaluer via des fiches conçues par l'université. Elles devaient évaluer nos connaissances théoriques et pratiques, notre assiduité au stage et la réalisation d'un certain nombre de gestes techniques.

Il fallait donc que je trouve l'endroit où j'allais résider dans la ville de Bafoussam pendant mon stage. Pour réduire les coûts, afin que je ne me retrouve pas en train de louer une maison, mon père discuta de la situation avec sa petite sœur « Mami A », celle chez qui je passais souvent les vacances étant plus jeune, afin qu'elle m'héberge durant ces quatre mois. Elle accepta volontiers.

Mars 2011 : j'arrive à Bafoussam, chef-lieu de la région de l'ouest-Cameroun, à la fois ville et village du peuple du même nom dont l'hôpital régional est la structure médicale publique avec le plus grand plateau technique de la région. Si j'ai choisi cet hôpital pour y faire mon stage parmi les propositions restantes, c'était surtout du fait de la diversité des maladies qu'on y retrouve, mais aussi et surtout parce qu'il est plus facile d'y apprendre, puisqu'il n'y a pas beaucoup de stagiaires. Une fois dans la ville, je me dirige chez ma tante qui avait préparé une petite chambre pour moi. Elle vivait à l'entrée de la ville. Je m'installe et je prépare mon matériel pour le stage qui devait débiter le lendemain. Très tôt, 6h, je me lève, je prends ma douche, je prends mon déjeuner et je me rends à l'hôpital. Lorsque j'arrive à l'hôpital régional de

Bafoussam qui était situé au cœur d'un marché, je rencontre d'autres camarades qui étaient déjà sur place. Plusieurs autres étudiants de notre école, parmi lesquels des aînés de cinquième, sixième et certains de septième année, devaient faire leur stage dans le même hôpital, pour pouvoir mener leurs travaux de recherche. À l'hôpital, il y avait des codes qu'on utilisait : *sénior* pour désigner les étudiants d'un niveau supérieur et *minor* pour désigner des étudiants d'un niveau inférieur. Comme je faisais quatrième année, j'étais donc parmi les minors puisque le niveau le plus bas à l'hôpital était la quatrième année de médecine. Il faut préciser que la médecine est verticale, c'est-à-dire que nous les minors avons l'obligation de respecter les séniors qui pouvait même nous punir s'ils l'estimaient nécessaire. Les punitions pouvaient être des gardes ou d'autres tâches. Après avoir obtenu les autorisations définitives du directeur de l'hôpital, il fallait donc effectuer des répartitions, c'est-à-dire diviser les étudiants par services : chirurgie, médecine interne, gynécologie et pédiatrie. Dans chaque service, il y avait des minors qui devaient se faire encadrer par les séniors. C'est ainsi que je me retrouve dans un groupe avec trois autres camarades et deux séniors. Le service par lequel je débute c'est la chirurgie. Un de nos enseignants faisait également partie de ce service, le Dr FOKAM, traumatologue. Il était accompagné de deux autres chirurgiens : le Dr PASSANG, chef de service et chirurgien viscéral et Dr PANNING, chirurgien viscéral.

Le principe était simple : le service de chirurgie était dans un bâtiment à étage. Chacun de nous avait un certain nombre de lits, c'est-à-dire que, lorsqu'un nouveau patient arrivait et était installé sur votre lit, c'est vous qui deviez-vous en occuper jusqu'à sa sortie de l'hôpital. S'il devait se rendre au bloc opératoire vous deviez aussi vous y rendre avec le chirurgien. Vous deviez être capable de maîtriser son cas même étant dans le sommeil. Chaque étudiant devait faire au moins deux gardes par semaine aux urgences. Chaque matin, lorsque nous

arrivions à l'hôpital, chacun devait voir ses malades, faire un rapport de suivi (follow-up) s'il s'agissait d'un ancien malade ou alors une observation médicale complète s'il s'agissait d'un nouveau malade. Ce rapport devait être contrôlé par l'étudiant sénior et l'étudiant minor devait présenter chacun de ses patients au chirurgien pendant la ronde. La ronde se déroulait en général à 9h, il fallait donc venir suffisamment tôt pour voir tous ses malades avant la ronde, sinon cela pouvait faire l'objet d'une sanction. Pendant la ronde, le chirurgien pouvait vous poser toutes sortes de questions concernant le cas de votre patient, et il était assez fréquent de recevoir des insultes ou de subir des humiliations, devant son patient lorsqu'on n'était pas capable de répondre aux questions. Après la ronde, chaque étudiant devait suivre les consignes qui avaient été données pendant cette dernière concernant ses patients, se rendre au bloc opératoire si nécessaire ou alors suivre le chirurgien en consultation pour apprendre le métier.

Nos journées de travail n'avaient pas d'heure de fin. Si votre patient était dans un état instable, vous n'aviez pas le droit de rentrer. Mais lorsque tout allait bien, vous pouviez rentrer, aux environs de 16h. Pour les jours de garde, à 18h il fallait se rendre au service des urgences, dans lequel vous travailliez avec une équipe différente d'étudiants de votre niveau et du niveau supérieur, ainsi qu'un médecin de garde. La garde se déroulait de 18h à 6h du lendemain. Au cours de celle-ci, vous faisiez face à tous types de cas (paludisme, hypertension artérielle, accidenté, etc.). À 6h, vous deviez faire un rapport de garde, et directement vous rendre dans votre service afin de préparer la ronde qui devait commencer à 9h. Quand vous étiez de garde, vous pouviez facilement passer deux jours à l'hôpital. C'est-à-dire, vous arriviez à 7h le lundi, vous travailliez jusqu'à 16h, puis vous aviez deux heures pour vous reposer ou manger. À 18h, vous vous rendiez directement à la garde jusqu'à 6h du matin le mardi. Ensuite vous alliez

directement dans votre service (chirurgie au début pour mon cas), vous prépariez la ronde, et vous vous occupiez des malades toute la journée jusqu'à 16h. Donc, vous veniez lundi à 7h et vous rentriez mardi à 16h. Et si votre patient n'était toujours pas stable, vous deviez rester.

C'était vraiment pénible, surtout pour moi qui n'étais pas passionné par tout ça, mais je m'efforçais à faire semblant. Nos aînés dans mon premier service nous traitaient tout de même avec beaucoup de respect, mais j'étais loin de m'imaginer que tout n'allait pas se terminer aussi gentiment. Après le service de chirurgie, mon prochain service était celui de médecine interne qui était assez vaste car il comprenait la cardiologie, la neurologie, l'infectiologie, et d'autres disciplines encore. Mes trois camarades se rendirent au service de médecine interne généraliste, tandis que moi je fus orienté tout seul vers le service de cardiologie qui était séparé des deux autres et dirigé par le docteur PANNING, épouse du chirurgien. Au départ, j'étais dubitatif d'être dans ce service tout seul, surtout que je devais gérer pratiquement douze lits tout seul chacun matin, et mon service comprenait aussi les patients qui étaient en isolation. Notamment tous les patients qui souffraient de tuberculose. Cela m'effrayait même au début, car j'avais peur d'être contaminé. Mais, je finis par adorer ce service, parce qu'il me permit de vraiment aimer la cardiologie. Pendant un mois, je ne faisais que cette discipline médicale et un peu d'infectiologie, plus précisément concernant la tuberculose. C'est dans ce service que j'appris très tôt comment réaliser un électrocardiogramme (ECG), un examen qui permet d'analyser l'activité électrique du cœur (objet du projet du célèbre ingénieur camerounais Arthur ZANG), et même aussi à l'interpréter.

Pour une fois, je pouvais me vanter auprès de mes camarades d'avoir des connaissances dans une discipline qu'ils ne maîtrisaient pas vraiment. Moi qui n'était passionné par rien de tout cela à l'hôpital et qui travaillait avec beaucoup

de désinvolture, je venais de trouver une discipline que j'arrivais tout de même à aimer. C'est d'ailleurs dans mon service que, le chef de mon village à cette époque. Sa Majesté Maurice TEMDEMNOU FONDJO, était hospitalisé et a malheureusement rendu l'âme quelques jours plus tard. Chaque semaine à l'hôpital, tous les étudiants se rassemblaient pour organiser ce qu'on appelait des staffs. En effet, chaque minor d'un service, choisi à l'avance devait présenter le cas d'un patient, et tout l'auditoire devait débattre sur ce cas. Il y avait également une présentation théorique d'un cas fréquent à l'hôpital. C'était donc un évènement assez important en formation médicale continue, car à l'hôpital nous ne faisions plus les cours. Cela permettait donc à tout un chacun de pouvoir se rafraîchir la mémoire sur un certain nombre de choses.

Avec ma tante à la maison, l'ambiance était plutôt bonne. Nous étions juste deux à la maison, parfois trois avec une autre fille de la famille. Lorsque je rentrais du stage, je mangeais, je faisais mes devoirs, je me couchais et je me levais le matin pour y retourner. En dehors de l'hôpital, je n'avais pas une autre activité sociale en particulier. Certains weekends, lorsque je n'étais pas de garde, il m'arrivait d'enregistrer de nouvelles chansons afin de décrire ce que je vivais à l'hôpital. Après le service de cardiologie, je devais aller au service de pédiatrie. Dans ce service, il y avait un médecin redoutable dont tous les étudiants avaient peur. Chaque fois qu'un étudiant me parlait de lui, il m'expliquait toujours qu'il était très désagréable, insultait tout le monde, même les autres médecins. Il s'agissait du Dr NGAHA, qui était d'ailleurs l'un de nos enseignants de pédiatrie. Même s'il est vrai qu'il était très compétent, rien qu'à l'idée de me retrouver dans ce service, j'avais peur. Je n'étais pas un étudiant brillant, donc je redoutais la manière avec laquelle il devait me prendre.

Dès que nous arrivâmes dans ce service, nous fîmes de nouvelles répartitions et cette fois, je ne fus plus seul mais avec d'autres camarades de

classe et de nouveaux séniors. L'une de ces séniors m'énervait particulièrement parce qu'elle passait son temps à me mépriser. Même s'il est vrai qu'elle avait parfois raison, vu que j'étais vraiment évasif en stage. Parfois je ne faisais rien de ce qu'on me demandait. De temps à autres, je manquais même les gardes. Du coup, elle me disait toujours : « *toi, tu es même venu chercher quoi en médecine ? Je vais te trahir au docteur NGAHA et on va te chasser du stage* ». Une fois, je lui avais répondu : « *je m'en fous, tu peux faire ce que tu veux !* ». J'en avais aussi un peu marre. Pourtant, moi-même, tous les jours, je me questionnais sur ma présence dans cette école, et voir quelqu'un me mépriser autant, à tort ou à raison, m'exaspérait.

Premier jour en pédiatrie : nous allons rencontrer le fameux docteur NGAHA, qui nous explique la répartition du service et comment nous devons nous comporter. Les étudiants le surnommaient « docteur Dieu » puisqu'il était vraiment compétent et avait des notions pratiquement en toutes les disciplines. C'est ainsi que je me rappelle de tout un cours qu'il nous avait dispensé en classe et dont le titre en lui-même est assez utopique : comment perdre son temps. Dans ce cours, il nous expliquait qu'un bon médecin doit être associable. C'était selon lui la condition indispensable pour être performant et excellent. Il nous expliquait qu'il y a des activités que nous aimons mener qui sont pourtant totalement inutiles et nous font perdre un temps fou. Parmi ces activités, il citait :

- **Aller à un deuil** : il ne comprenait pas comment des gens peuvent avoir le luxe d'aller à un deuil au lieu d'étudier : vous allez réveiller le cadavre ?
« *Un médecin ne soigne pas la mort !* ».

Cette phrase avait intrigué tout le monde. C'est là que nous nous sommes souvenus d'un manuel indispensable que tout étudiant en pédiatrie devait utiliser, notamment en néonatalogie. Ce document avait été rédigé par l'un des plus grands pédiatres du Cameroun, le Pr TIENTCHEU, le père d'un de mes camarades de première année. Ce professeur avait été l'enseignant du Dr NGAHA, ce dernier l'appréciait d'ailleurs énormément. Mais grande fût la surprise de tout le monde lorsque nous avons constaté l'absence du Docteur Dieu le jour des obsèques du Pr TIENTCHEU.

- **Aller aux anniversaires** : il estimait aussi que c'était une stupidité.
- **Rendre visite à des amis** : il ne comprenait pas comment un étudiant en médecine pouvait se payer le luxe d'aller rendre visite à des amis, avec tout ce qu'il y a à apprendre.
- **Dormir** : Il expliquait qu'à son âge, il a tout au plus quatre heures de sommeil par jour, et ne comprenait pas comment un étudiant peut dormir au point de ronfler, alors qu'il doit lire au moins cent livres par an.

Le mal était si profond qu'il faisait apparemment accoucher sa femme à la maison, estimant que les médecins à l'hôpital sont des incompetents. Vous vous faites une image du personnage ?

Cet homme me tétanisait à chaque fois que je suivais son nom à distance ou même lorsque je le voyais. En général, lorsque quelqu'un se comporte ainsi, nous avons envie de dire qu'il se prend la tête et que c'est du n'importe quoi. Mais lorsqu'en retour il est extrêmement performant, vous commencez à vous demander s'il ne faut pas vraiment appliquer ce qu'il dit pour le devenir aussi. Il nous présenta le service de pédiatrie qui était subdivisé en deux services principaux : Néonatalogie pour les enfants âgés de la naissance à vingt-huit jours

et pédiatrie générale pour les enfants plus âgés. Il y avait également, un service annexe de vaccination.

Le Pr NGAHA était spécialisé en néonatalogie, mais était tout de même le chef de tout le service de pédiatrie. Chacun de nous devait donc passer deux semaines en néonatalogie et deux semaines en pédiatrie générale. Chaque ronde était un spectacle incroyable, les insultes étaient systématiques chez lui. Même les médecins généralistes qui étaient du même service que lui n'étaient pas épargnés, il les insultait copieusement. C'était vraiment hilarant. Je me rappelle toujours ce jour où, durant la ronde, nous arrivons chez l'un de mes patients. Il me demande de présenter l'observation médicale de l'enfant. Pendant que je présente, l'enfant est juste à côté avec sa mère, dans une grande salle avec tous les autres malades et, bien évidemment, l'équipe médicale. En présentant, j'ai donné une information sur l'enfant qui n'était pas correcte et directement il m'arrête et dit : *« vous suivez même ce que ce comédien raconte, un criminel comme ça ! »*. Ensuite, il dit à la maman de l'enfant : *« si je n'étais pas là, ce criminel aurait tué votre enfant, vous sortez même d'où ? Des incompetents comme ça ! »*.

Je ne peux pas décrire ce que j'ai ressenti ce jour-là. C'est inexplicable. Je pleurais de l'intérieur, tellement l'humiliation était profonde. La mère de l'enfant me voyait comme un incompetent et même quand je revenais pour examiner son enfant, c'est à la limite si elle ne me refoulait pas. Toutes les autres mamans ne voulaient même plus que je consulte leurs enfants. Je me sentais vraiment ridicule. Ce qui était surtout étrange c'est que ce docteur prenait un malin plaisir à nous humilier de la sorte. Cette scène m'a marqué à jamais et jusqu'à présent, il reste l'un des médecins qui m'a le plus impressionné et qui reste malgré tout un modèle. J'avais compris que son but n'était pas de nous ridiculiser, mais de nous faire comprendre que la médecine n'est pas un métier pour les aventuriers.

Il s'agit de vies humaines, alors il faut être rigoureux, précis, exigeant et surtout méticuleux afin d'être un médecin qui apporte la vie et non qui provoque la mort, comme il aimait souvent le dire : *« vous êtes des criminels, la seule différence c'est que vous avez un permis de tuer, vos blouses ! »*

Un autre soir, une autre scène terrible m'arriva. En effet, lors d'une garde le samedi, j'étais arrivé assez tôt et j'étais avec le médecin. Mes camarades de garde n'étaient pas encore là. Le médecin me prévint qu'il se déplaçait et que, s'il y avait un cas je le gère et l'en informe, pour qu'il revienne à l'hôpital. Trente minutes après son départ, une dame arriva plongée dans le coma. Les infirmières vinrent m'appeler en courant : *« docteur, docteur, une patiente vient d'arriver dans le coma »*. Je sortis et regardai la patiente couchée sur la civière. Moi-même j'avais peur, car je ne savais pas quoi faire dans ce type de cas. J'appelai le médecin et il était injoignable. J'étais dans l'impasse. Je demandai aux infirmières de l'installer en salle. On prit ses paramètres et je demandai qu'on fasse les premiers gestes basiques à l'instar de la pose d'une voie veineuse. Je fis l'ordonnance des premiers médicaments indispensables et me dirigeai rapidement dans le bureau. J'ouvris le livre pour rapidement lire quoi faire. Heureusement, le médecin arriva quelques minutes plus tard et nous pûmes gérer la situation. Mais j'eus la peur de ma vie, se retrouver devant un cas grave sans savoir quoi faire, pourtant la famille du patient a mis tous ses espoirs en vous, sans savoir que vous ne faites que quatrième année de médecine.

Je terminai mon mois de stage en pédiatrie de façon vraiment tumultueuse. Il ne se passait pas un seul jour sans que je ne me fasse copieusement insulter. Mais, je sortis tout de même de là en ayant appris beaucoup de choses. Ensuite, je devais faire mon dernier service, celui de

gynécologie-obstétrique. La vie était beaucoup plus facile dans ce service, avec deux formidables gynécologues : le Dr NGONO et le Dr NDOUMBE. Le travail consistait juste à suivre les femmes qui étaient hospitalisées, à assister les gynécologues pendant les consultations, à effectuer des accouchements et à participer à des césariennes. C'est ainsi qu'après quatre semaines plutôt calmes dans ce service, le stage arriva à son terme. J'arrivai à valider mes quatre services et nous rentrâmes tous à l'université avec nos fiches afin de les déposer à l'administration. J'avais beaucoup aimé cette première expérience à l'hôpital, j'avais beaucoup appris, et j'avais hâte d'y retourner de nouveau.

Avant d'aller en stage, nous avons fait les évaluations théoriques, et deux semaines après le stage à l'hôpital, les résultats tombèrent. C'était la catastrophe ! J'avais douze matières au rattrapage suite à mes mauvaises notes. Je suis entré dans une grosse phase de dépression. Car en général, les personnes avec ce genre de notes reprenaient automatiquement la classe. J'avais néanmoins une dernière chance : le rattrapage. Mais je me demandais bien comment j'allais faire pour m'en sortir. Surtout que beaucoup de personnes se moquaient de moi en disant : *« tu croyais que tu es en bon voyage ici. Au lieu d'étudier, tu passes le temps à rapper »*. Je pleurais pratiquement chaque soir en me demandant, ce que je faisais dans cette école que je détestais en réalité. Pendant ces moments de déprime, ma copine m'aidait énormément sur le plan psychologique. On s'était rencontré trois ans plus tôt, lors d'une fête de notre cité qui se déroulait dans ma chambre. Si j'ai réussi à me sortir de cette déprime, elle y est pour beaucoup.

Je pus enfin me ressaisir, j'étudiais de plus en plus et au rattrapage, je pus valider onze matières sur les douze. En principe, il n'était pas possible de passer en cinquième année avec une matière au rattrapage, mais puisque nous étions nombreux dans cette situation, l'école décida de nous laisser passer en classe

supérieure. Je venais enfin de traverser une nouvelle étape, et je me retrouvais en cinquième année médecine. Ce niveau était structuré comme le quatrième niveau, c'est-à-dire quatre mois de cours théoriques et quatre mois à l'hôpital. Après les quatre mois de cours théoriques et la composition, je décidai de repartir à Bafoussam pour mon stage. Je retournai vivre chez ma tante. Cette fois-ci, il y avait quelque chose de nouveau. Je n'étais plus un minor mais parmi les séniors puisqu'il y avait des cadets en stage qui faisaient quatrième année. À l'hôpital, il y avait quelque chose de particulier, pour ne pas dire de malsain. Les cadets aimaient bien évaluer les aînés afin de déterminer ceux qui étaient compétents et ceux qui ne l'étaient pas. Du coup, lorsque vous n'étiez pas compétent, les minors se moquaient de vous et ne vous recommandaient jamais. Étant sénior, j'avais peur de me retrouver dans la liste noire. C'est ainsi que je commençais à travailler bien plus qu'avant, je me battais pour bien encadrer mes cadets comme mes aînés l'avaient fait avec moi l'année précédente. C'était d'ailleurs un devoir.

Le stage dans l'ensemble était quasi-similaire à celui de quatrième année dans son déroulement, et je gagnais de plus en plus en expérience. Il y a tout de même une scène qui m'a marqué tout au long de ma vie et qui s'est produite pendant ce stage de cinquième année. Nous sommes le 16 juillet 2012, je suis en stage hospitalier à l'hôpital régional de Bafoussam. J'étais de garde avec deux camarades et le médecin. Nous, étudiants en médecine, étions chargés de consulter les patients, de faire un rapport au médecin qui devait le corriger et proposer la conduite à tenir (CAT). Ce soir-là, je reçois une patiente, Babette, jeune fille de 17 ans, qui arrive avec sa mère. Il était 19h. Elle se sentait très fatiguée mais, arrivait tout de même à marcher. Les infirmières commencent par prendre ses paramètres puis l'emmènent en salle de consultation et je prends la relève. Après la consultation, je pose un diagnostic d'hystérie. En effet, l'hystérie

est une névrose, c'est-à-dire, un trouble mental qui s'exprime par un dysfonctionnement du système nerveux avec des troubles du comportement dont le sujet est douloureusement conscient, mais sur lequel il n'a aucune prise. L'hystérie est caractérisée par la conversion corporelle (passage vers le corps) d'un conflit psychique ou encore par le langage corporel qui permet au malade d'exprimer ses sentiments inconscients. C'est un trouble sans origine organique, caractérisé par une hyper-expressivité des émotions, des troubles sexuels, et une angoisse extériorisée dans le discours. Après avoir posé le diagnostic, je présente le cas au médecin de garde qui procède à la consultation et confirme mon diagnostic. Elle met sur pied la prise en charge qui était principalement constituée d'une perfusion et d'observation. Je devais donc surveiller Babette toutes les heures. Je l'installe en salle d'hospitalisation où se trouvaient quatre autres patients. Aux environs de 20h, je vais la regarder en salle et je me rends compte que tout va pour le mieux. Ses paramètres sont stables et sa mère est auprès d'elle pour nous signaler d'éventuels soucis. 20h 30 : sa mère arrive brusquement dans la salle de garde en criant :

« Docteur, venez vite, ma fille ne va pas bien ! ».

Nous nous précipitons en salle d'hospitalisation et Babette était en train de convulser. Nous décidons d'agir immédiatement en effectuant des manœuvres spécifiques pour ce type de cas, ainsi qu'une injection et nous alertons rapidement le médecin de garde. Le temps que le médecin arrive, Babette fait un arrêt cardiaque ! Nous procédons IMMÉDIATEMENT à la réanimation cardio-pulmonaire dans le but de rétablir l'activité cardiaque et l'oxygénation des organes. Tout ceci manuellement en effectuant tour à tour : la libération des voies aériennes supérieures, la ventilation artificielle et le massage cardiaque puisque nous ne disposons pas de défibrillateur, ni d'oxygène aux urgences de cet hôpital de référence. Curieux tout de même !

Dès que le médecin arrive, elle prend directement le relais. Babette ne réagit plus ! Nous étions tous terrifiés, tristes, tout ce spectacle devant tous les autres patients qui regardaient la scène. Nous n'avons pas pu retenir nos chaudes larmes qui coulaient à profusion. Quelques minutes plus tard, son père arrive à l'hôpital, entre dans la salle et se met à pleurer, lui aussi à chaudes larmes devant le corps inerte de sa fille. C'était vraiment une scène horrible, insoutenable ! Quelques minutes après, on nous annonce l'arrivée d'un nouveau patient, lui dans le coma. Il fallait donc aller rapidement s'occuper de ce nouveau cas puisque nous n'étions pas nombreux dans l'équipe de garde. Nous installons le nouveau patient dans la même salle que Babette (puisque'il n'y en avait pas une autre disponible de toutes les façons) qui était encore couchée sur son lit, son père juste à côté et moi qui essayais de le consoler. Et là, un phénomène ÉTRANGE se produit. Son père me tapote et me dit : « *Regarde ma fille docta !* » Lorsque je me retourne pour regarder, je vois Babette en train de lever fébrilement sa main droite. J'ai directement pris peur en me disant : « *Comment est-ce possible ? Ça fait plus de vingt-cinq minutes que son cœur a arrêté de battre* ». Je regarde encore attentivement et elle lève encore plus haut son bras, puis son deuxième bras. Ensuite elle lève brusquement son pied gauche ! Son père cesse directement de pleurer en se disant que sa fille revient à la vie et moi je cours rapidement appeler le médecin pour lui demander de venir regarder ce phénomène INCROYABLE. Elle arrive ainsi que tout le corps médical et Babette bougeait tous les membres de son corps ! Elle vérifie ses organes, aucune réaction ! Son cœur ne bat pas, elle ne respire pas, mais elle bouge ! Le médecin reprend une fois de plus avec la réanimation cardio-pulmonaire (bouche-à-bouche, massage cardiaque...). RIEN ! Elle ne fait que bouger. Les patients qui étaient couchés dans la même salle se mettent à fuir (pour ceux qui pouvaient se lever) et là, je me suis vraiment dit qu'il était temps que je prenne mes jambes

à mon coup, mais je ne pouvais pas. Qu'est ce qui se passait ? Je n'avais jamais vu un phénomène pareil.

Quelques minutes après, elle cesse à nouveau de bouger, et elle n'a plus jamais bougé. Ce soir-là, tout le monde était terrifié et nous ne comprenions rien. Le lendemain, en menant des enquêtes plus approfondies, nous avons découvert qu'en réalité elle s'était fait avorter, mais elle avait caché cette information à ses parents. Elle avait certainement été victime d'une hémorragie interne qui, peu à peu, l'avait vidée de son sang jusqu'à l'arrêt cardiaque. Ses parents refusant qu'on réalise une autopsie, nous n'avons pas pu confirmer cette hypothèse de façon définitive. J'ai été témoin de scènes de mouvements après un décès deux fois, durant ce stage de cinquième année. La deuxième fois, c'était toujours aux urgences et il s'agissait d'un homme de 52 ans. En effet, ce phénomène s'appelle le signe de Lazare ou réflexe de Lazare (venant de Lazare de la Bible, comme une sorte de résurrection). C'est un mouvement réflexe parfois observé chez les patients en état de mort cérébrale, qui consiste le plus souvent en une flexion des avant-bras (sur les bras), les mains pouvant ainsi atteindre le sternum, le cou ou le menton. Ces mouvements post-mortem naissent de la moelle épinière, et non du cerveau ou du tronc cérébral, et la physiopathologie de ces mouvements est encore mal comprise. Il importe que les familles et le personnel soignant connaissent l'existence possible de ces mouvements qui, bien qu'impressionnants, ne sauraient remettre en cause le diagnostic de mort cérébrale !

C'est ça l'univers médical : chaque jour, on découvre des choses qu'on ne saurait expliquer, qui peuvent décourager, vous pousser à abandonner, mais aussi à vouloir en savoir davantage.

En pédiatrie, le docteur NGAHA était toujours là, et je le connaissais un peu plus. Je n'étais plus aussi susceptible à ce qu'il me disait et je me battais tous les jours pour qu'il m'apprécie, même si naturellement, il n'appréciait jamais personne. Plusieurs camarades de promotion avaient pris un appartement dans lequel ils vivaient tous. Lorsque j'avais un peu de temps en dehors de l'hôpital, j'y passais du temps. On y organisait régulièrement nos journées freestyle, nous avions d'ailleurs enregistré plusieurs autres morceaux là-bas. Mon stage se termina plutôt bien, et mes cadets académiques, selon ma perception, avaient pu garder une bonne image de moi, ce qui me plaisait énormément. Je commençais de plus en plus à prendre confiance en moi et surtout à aimer cet univers. Celui du don de soi pour sauver des vies, parce que de nature j'aime donner, aider, et je me retrouvais de plus en plus dans mon élément. Après chaque stage, il y avait une étape, qui était l'une des plus redoutées par les étudiants : l'examen clinique. En effet, après le stage et après la validation des matières théoriques, il y avait une période où nous devions tous nous rendre dans un hôpital, au préalable choisi par l'université. En général il s'agissait des hôpitaux des villes de l'Ouest (Bangwa, Bafoussam, Bandjoun, etc.).

Une fois à l'hôpital, on nous fit choisir des patients au hasard, et en une heure, il fallait consulter et examiner son patient. Et juste après, chacun devait passer devant un jury composé de deux à trois médecins de spécialités différentes qui jugeaient le travail de l'étudiant et lui attribuaient une note. Si la note obtenue par l'étudiant s'avérait inférieure à 60% (soit 12/20), l'étudiant reprenait cet examen au rattrapage. C'était l'examen le plus stressant, et à son approche, il était pratiquement impossible de surprendre encore un étudiant flâner dans les rues. Tout le monde était concentré dessus, surtout qu'en plus le patient était choisi au hasard, donc personne ne pouvait savoir au préalable le cas auquel il serait confronté. C'est ce qui rendait encore sa préparation plus

stressante, surtout lorsque vous aviez des personnes comme le Dr NGAHA dans votre jury.

En quatrième année, pour cet examen, j'avais eu un cas de chirurgie à l'hôpital de Bangwa, et c'était assez simple. Je m'en sortis avec 70/100. En cinquième année, j'avais plutôt eu un cas de gynécologie à l'hôpital régional de Bafoussam. Là encore, je pus m'en sortir avec 65/100. Après ma réussite à cet examen clinique, je pus également valider toutes mes matières théoriques y compris celles que j'avais au rattrapage (la neurologie). C'est ainsi que je passai en sixième année. Plus je me rapprochais de la fin, et plus je stressais.

La sixième année quant à elle était assez particulière. Nous devions faire des stages dans deux hôpitaux : un hôpital périphérique et un hôpital dit central. C'est ainsi que, pour mon premier stage, je choisis l'hôpital de district de Deido à Douala comme hôpital périphérique. L'hôpital de Deido est un hôpital de district, situé au cœur de la ville de Douala et, qui dispose d'un service de gynécologie-obstétrique, médecine interne, pédiatrie, chirurgie, un service des urgences, un bloc opératoire, un service de consultation externe, un service de vaccination, un restaurant, un laboratoire et un service d'imagerie médicale. Il est plutôt petit, mais très fréquenté. Je décidai donc de débiter au service de chirurgie. Dans cet hôpital, nous étions avec des étudiants de l'Université des Montagnes, ceux de la faculté de médecine de Douala (FMSP) et parfois ceux de la faculté de médecine de Buea.

Nous avions en chirurgie un merveilleux médecin, le Dr BITANG, actuel directeur du Centre des Urgences et Réanimation de Yaoundé (CURY) et un aîné de la faculté qui était déjà médecin généraliste, le Dr FOLA. Il nous impressionnait tous par ses connaissances et représentait donc un modèle pour

moi. Je n'avais jamais vécu à Douala et pour la première fois, je devais y séjourner pendant quatre mois. Ma grande sœur Michèle qui est mariée dans cette ville décida de m'héberger pour cette période. Elle vivait au quartier Ndokoti. Chaque matin, je devais accomplir mes tâches à la maison, notamment essuyer le sol, me préparer, rapidement trouver une moto pour l'hôpital afin de voir tous mes malades avant la ronde. C'était assez difficile puisque j'arrivais presque chaque fois en retard et je me faisais toujours réprimander pour cela. Mais, je me battais tout de même pour m'en sortir. Prenant conscience du fait que, au bout d'un an j'allais devenir médecin, je décidai d'arrêter toutes mes activités annexes pour me consacrer uniquement à la médecine. C'est ainsi qu'avant d'aller en stage, j'enregistrai mon dernier morceau intitulé : « *ma dernière plume* », en guise d'adieu au RAP. Je me mis donc à fond dans mes études, qui me passionnaient de plus en plus.

La ville de Douala me tourmentait beaucoup à cause du niveau de vie très élevé. Mon père m'envoyait 10 000 FCFA chaque mois, mais cela ne suffisait pas vraiment à couvrir tous mes besoins. Ma grande sœur et mon beau-frère m'aidaient également, mais c'était toujours très compliqué. Pendant cette période, ma copine qui avait perdu sa mère entre temps, me soutenait énormément, même financièrement, afin que je puisse tenir. Je ne compte pas les jours où je rentrais carrément de l'hôpital à pieds. Mais, je savais que tout cela devait finir par porter ses fruits un jour. Je terminai mon stage à l'hôpital de district de Deido en laissant plutôt une bonne impression. J'ai beaucoup appris dans cet hôpital et pour la deuxième phase de mon stage, je me rendis à l'hôpital central de Yaoundé. Une fois à Yaoundé, je décidai de séjourner dans le domicile de mon premier grand frère Sylvain, qui était plus approprié.

À l'hôpital central de Yaoundé, nous étions beaucoup plus en stage avec les étudiants de notre faculté, mais aussi avec ceux de la faculté de médecine et

des sciences biomédicales de Yaoundé (FMSB). Il y avait toujours un air de compétition entre nos différentes facultés, parce que chacun voulait toujours montrer que sa formation était meilleure que celles des autres, mais tout ceci dans une ambiance saine. Je débutai mon stage au service d'endocrinologie de l'hôpital central de Yaoundé avec le formidable Pr SOBGWI, professeur en endocrinologie. C'est un service qui s'occupait de tous les patients qui souffraient des maladies liées aux glandes, mais beaucoup plus du diabète. C'est un service où j'ai énormément appris. Ensuite, j'allai au service de chirurgie viscérale dirigé par le Pr MASSO, avec la collaboration du formidable Dr Georges BWELLE, responsable d'ASCOVIME, une association humanitaire camerounaise qui se rend tout au long de l'année dans des villages enclavés pour effectuer des campagnes de santé et d'éducation. Après ce service, j'allai au service de gynécologie-obstétrique, le service qui m'a le plus marqué dans ce qu'il convient d'appeler la maternité principale. Un service avec un important flux de patients, avec le fameux Pr NANA, le Pr MBU ou encore le Pr LEKE. C'est dans ce service qu'on me donna des gardes supplémentaires, pratiquement chaque semaine. J'y étais carrément devenu un gardien de nuit, néanmoins, j'appris énormément. Je n'effectuai pas de passage au service de pédiatrie dans cet hôpital, car en principe il devait se dérouler à la fondation Chantal Biya. Mais nous, étudiants de l'Université Des Montagnes, n'avions pas le droit d'y faire notre stage. Il faut noter que nous étions très marginalisés dans ces hôpitaux centraux, mais cela ne posait aucun problème, au contraire, cela nous poussait à travailler toujours un peu plus. Ainsi, au terme de mon stage, une fois de plus, je réussis à faire bonne impression auprès de mes cadets et même de mes aînés, et j'en sortis avec un florilège de nouvelles connaissances.

Après ces deux stages, il était donc question de rentrer à Bangangté pour les évaluations. Il y en avait deux. L'université des montagnes était en partenariat

avec la faculté de médecine de Toulouse. Cette dernière devait nous envoyer une épreuve théorique de validation de notre cycle d'étude médicale sous forme de 300 QCM, et la deuxième phase clinique devait se faire à l'hôpital, toujours avec des professeurs provenant de Toulouse. Le jour de la première composition théorique, je m'en sortis plutôt bien. Vint alors le jour de la composition de l'épreuve clinique. La mienne devait se tenir à l'hôpital de Mbô Bandjoun. J'arrivai à l'hôpital, toujours stressé comme les précédentes fois. Le cas que je tirai au sort était celui d'un patient qui était sorti du bloc opératoire deux jours plus tôt. Je fis son observation convenablement. Je ne savais pas encore qui devait être dans mon jury. Je fis quand même bien mon observation et en attendant mon tour, je me préparai afin de bien répondre aux questions. Dès qu'on m'appela, j'entrai dans la salle et tout à coup, c'est comme si mon cœur venait de cesser de battre. Qui vis-je devant moi ? Le Dr NGAHA ! Je ne comprenais pas ce qu'il faisait dans cet hôpital, puisqu'en général il demeurait à Bafoussam. J'étais désemparé même avant de commencer. Je pris quand même mon courage à deux mains et présentai mon observation. Juste après, les deux autres médecins parmi lesquels le Pr Lazare KAPTUE, président de notre université qui était aussi dans le jury, me posèrent des questions. Je me battis pour répondre et au tour du Dr NGAHA, on aurait dit qu'il posait uniquement des questions que je ne maîtrisais pas. Au final, je fis une mauvaise prestation entre stress, panique et manque de confiance.

Le jour de la proclamation des résultats, je ne l'oublierais jamais. En effet, une semaine plus tard, la nouvelle tomba : Les notes venaient d'être affichées au babillard. Je n'eus pas le courage d'y aller et demandai à mes amis de me tenir informé. Quelques minutes plus tard, un ami m'informa que j'avais réussi à l'écrit, mais que j'avais raté la clinique. C'est comme si le monde s'écroulait sur ma tête après cette nouvelle. Je ne comprenais rien, moi qui commençait à aimer

la médecine et qui avait fait de mon mieux, je venais d'échouer l'une des disciplines les plus importantes. J'étais vraiment en choc, et je n'avais encore annoncé la nouvelle à personne.

À cette période, j'étais en froid avec ma copine. Nous avions déjà passé quelques jours sans nous parler et elle était à Douala. Quelques heures après avoir appris que j'avais échoué, elle m'écrivit et me dit qu'elle ne voulait plus continuer la relation et souhaitait rompre. Je ne pus même pas répondre, c'était comme un complot carrément. Les jours qui suivaient, j'ai passé les moments les plus horribles de ma vie. Je ne sortais plus de ma chambre, je ne mangeais plus. Je sortais uniquement tard la nuit pour éviter de croiser le regard des gens. Mes parents essayaient de me remonter le moral en me disant qu'il y avait encore le rattrapage mais moi je déprimais profondément. La plupart de mes amis avaient réussi. Chacun publiait sur son profil Facebook sa joie d'être enfin doctorant en médecine, et chaque fois que je me connectais sur internet, ma douleur s'accroissait. Peu après, j'ai même arrêté de me connecter sur internet puisque sur tous les réseaux sociaux, mes camarades parlaient déjà de leur thèse et moi j'étais à la frontière de l'échec. C'était insoutenable.

Pendant un mois, j'ai décidé de me battre pour ne pas laisser passer cette dernière chance, ce rattrapage. Je devais absolument réussir. J'étudiais tous les jours entre 6h et 18h pratiquement sans pause, je me lavais, j'attendais la nuit tomber pour aller chercher un truc à manger. Je me reposais un peu et aussitôt je reprenais les études. Je ne voulais même pas seulement réussir, je voulais être parmi les meilleurs cette fois, donc, j'étudiais comme un fou ! Le jour de l'évaluation à l'hôpital pour le compte du rattrapage, je vibraais comme un diapason. Je maîtrisais tellement mon sujet et mon patient que même le jury m'a félicité avant que je ne sorte. Lorsque les résultats sont sortis, j'avais eu 85/100, j'étais hyper content. J'avais enfin réussi et j'étais désormais un doctorant en

médecine. Moi aussi. Il ne me manquait plus que cette dernière année pour pouvoir soutenir et enfin devenir médecin.

Après avoir traversé tout ceci, je croyais que cette dernière année devait être paisible et un fleuve tranquille, mais hélas !

Chapitre VIII

Ma soutenance

Je suis enfin en septième année de médecine, c'est terminé !

Plus d'évaluation, juste des formalités. En général, lorsqu'on atteint la septième année de médecine, on vous considère déjà comme un médecin. Vous avez déjà eu tout le savoir théorique et clinique, il ne vous reste plus que votre travail de mémoire et il est très rare qu'on recale un étudiant à ce niveau. Il me fallait trouver un sujet de thèse. Puisque j'étais très passionné par la technologie et l'informatique, j'avais trouvé un sujet qui devait allier médecine et technologie. En effet, pendant ma période casanière de préparation de mon rattrapage, je lisais mes cours de médecine, des livres mais aussi beaucoup d'autres documents à longueur de journée, y compris des contenus vidéo. Chaque fois que je menais une activité, j'essayais toujours d'en tirer une leçon, et lorsque cela ne m'apportait rien sur le plan intellectuel de mon point de vue, j'arrêtais de le faire. J'arrêtai de regarder les films et séries, pour devenir accro aux documentaires et interviews. C'est ainsi que je m'abonnai donc à YouTube chaque fois que j'allai au cyber. Lorsqu'un ami venait me rendre visite avec son ordinateur, je me précipitais pour regarder si à l'intérieur il n'y avait pas des documentaires ou alors une émission éducative. Et dès que je trouvais quelque chose d'intéressant, je m'en gavais toute la nuit.

En effectuant mes recherches, je tombai sur des intellectuels comme le Pr TCHUINDJAN POUEMI, Dr Jean-Paul POUGALA, Idriss ABERKHANE, Oussama AMMAR, etc. et ces derniers m'inspirèrent vraiment. Ils me poussèrent à approfondir des notions approximatives que j'avais sur des sujets comme la religion, l'entrepreneuriat, le panafricanisme, le patriotisme économique, l'économie, le franc CFA, et tellement d'autres disciplines parfois présentées comme « occultes » mais pourtant relevant tout simplement de la philosophie. Je commençai à remettre en question pratiquement tout ce que je faisais. Ils me poussaient à réfléchir à l'envers comme je le dis souvent. Il y avait une série télévisée que j'aimais énormément : 24h chrono. C'est la seule série qui réussissait à captiver mon attention. À l'internat, je fuguais constamment juste pour aller regarder le prochain épisode qui passait à la télévision. Quand j'étais en Première, dès qu'une nouvelle saison sortait, je donnais 1 000 FCFA à un camarade de classe qui m'apportait le nouvel épisode gravé sur un CD et j'allais chez un autre camarade de classe après les cours pour le regarder sur un lecteur de DVD. Pour dire à quel point cette série me passionnait. Au départ, je regardais juste cette série ou encore une autre comme Prison Break juste pour me divertir, mais avec mon regard neuf et différent qui provenait de la sédimentation de mes nouvelles lectures, je commençais à voir ces séries différemment. Il m'a par exemple fallu du temps pour comprendre qu'il y avait beaucoup de manipulations dans ces séries, mais qui dépassent carrément notre conscience.

En effet, après la Deuxième Guerre mondiale, les Américains ont créé un programme de prêts accordés aux différents États de l'Europe pour aider à la reconstruction des villes et des installations bombardées. C'est cela qu'ils ont appelé « Le plan Marshall », officiellement connu sous le nom de programme de rétablissement européen, en anglais European Recovery Program : ERP.

Ces prêts étaient assortis de la condition d'importer pour un montant équivalent d'équipements et de produits américains. En quatre ans, les États-Unis versent à l'Europe 16,5 milliards de dollars (l'équivalent de 173 milliards de dollars en 2018). Mais, l'un des points subtils de cette aide, qui en réalité n'en était pas une, c'était l'aspect subliminal qui relève purement de l'intelligence économique. En effet, en dehors de l'obligation pour les Européens d'importer des équipements et produits américains, le plan Marshall comprenait un aspect culturel et plus précisément médiatique. L'Europe devait s'ouvrir au cinéma Américain, c'était l'une des conditions sine qua non. En effet, le but subliminal était de pousser les Européens à intégrer sur le plan subconscient la domination des Américains sur tous les plans, mais ceci via le film. C'est la raison pour laquelle par exemple, dans ces films, le héros est toujours un Américain qui vient sauver le monde des méchants et les terroristes qui sont toujours, comme par hasard, soit des Russes (guerre froide oblige), soit Chinois (guerre économique) ou alors musulmans (guerre religieuse). C'est bien évidemment fait à dessein pour pousser l'inconscient collectif du téléspectateur à penser que les Américains sont les plus forts du monde (militairement et économiquement), et que c'est leur culture et même leur style alimentaire que nous devons adopter avec des marques comme Mc Donald. Nous devons aussi adopter leurs marques, raison pour laquelle dans ces séries par exemple, lorsque quelqu'un est très intelligent, il utilise toujours un ordinateur Apple ou alors il a tout simplement un iPhone. Au départ, je ne comprenais pas tout cela, et peu à peu, je commençais à comprendre qu'en réalité, devant l'écran et ces *télenovelas*¹⁹ que nous aimions bien regarder, une guerre se jouait en réalité sans que nous en eussions conscience. C'est ce qu'on appelle l'intelligence économique. J'avais donc un regard plus averti sur tout ce que je faisais.

¹⁹ Soap opéra hispanique

Pour mon sujet de thèse, je voulais donc frapper fort, réaliser une étude d'un autre genre, ceci pour changer un peu de la routine qu'on a pour habitude de voir. Pour cela, génération tête baissée oblige, je voulais m'intéresser aux téléphones portables et leur impact sur notre santé, notamment sur les tumeurs du cerveau ou encore de l'oreille interne. En effet, lorsque nous voulons acheter un téléphone, le plus souvent, le choix réside principalement dans l'esthétique, la beauté, la puissance, la taille de l'écran, et la couleur. Pourtant, depuis une dizaine d'années, les radiofréquences émises par les téléphones portables sont soumises à différentes études ou recherches pour mettre en lumière l'éventuelle nocivité de ces ondes. Mesuré en Watts par kilogramme (W/kg), le fameux DAS (débit d'absorption spécifique) indique la quantité d'énergie absorbée par l'organisme. La législation Européenne a fixé un plafond de 2 W/kg tandis qu'outre-Atlantique, le rayonnement maximal autorisé est de 1,6 W/kg. J'étais certain qu'au Cameroun, peu de personnes vérifient le DAS lors de l'achat d'un téléphone portable, pourtant cette information est FONDAMENTALE ! Si l'OMS se veut rassurante et qu'un décret datant de 2003 impose aux constructeurs d'indiquer le DAS sur leurs produits, selon le principe de précaution, mieux vaut choisir un téléphone portable présentant le plus faible DAS possible et suivre ces quelques recommandations. J'avais par exemple à travers mes recherches décelé douze bons réflexes recensés et à adopter pour limiter notre exposition au rayonnement nocif des téléphones mobiles. Ceux-ci pouvant entraîner des troubles de l'audition, de la vue, des fausses couches chez les femmes enceintes et surtout des cancers :

- 1. Les adolescents de moins de 15 ans ne devraient pas avoir accès à un mobile :**

Cette règle élémentaire n'est pourtant pas ou peu respectée par les parents. L'adolescent est particulièrement vulnérable aux rayonnements électromagnétiques.

2. Éviter tout contact d'un téléphone portable avec le ventre d'une femme enceinte :

Là encore, il s'agit d'un conseil élémentaire relevant du bon sens, les cellules de l'embryon étant très sensibles aux rayonnements émis par le mobile.

3. Éviter d'approcher le téléphone portable à moins de 20 cm d'un implant cardiaque ou autres implants métalliques.

4. Lors de l'achat d'un nouveau portable, préférez un modèle dont la valeur de DAS est la plus faible possible, de préférence inférieure à 0,7 W/kg.

5. Éviter de porter votre mobile à hauteur ou contre le cœur, l'aisselle, la hanche ou les parties génitales ou un ordinateur qui chauffe sur ses cuisses.

J'avais retrouvé plusieurs études qui notaient des cas d'infertilité chez les hommes due aux ondes électromagnétiques des téléphones portables.

6. Préférer l'utilisation d'un kit piéton filaire pour éloigner l'appareil de votre cerveau et de votre oreille.

Il est préférable d'utiliser une oreillette filaire plutôt qu'une oreillette sans fil qui dégage des ondes.

7. Limiter le nombre et la durée des appels :

Au maximum six appels par jour qui n'excéderont pas trois minutes chacun.

L'idéal est de respecter un temps moyen d'une heure et trente minutes entre chaque appel.

8. Téléphoner dans les conditions de réception maximum !

Si vous passez un appel alors que vous captez mal le réseau, le DAS émis par le téléphone portable peut être multiplié par deux voire quatre !

9. Évitez de téléphoner en vous déplaçant car cela augmente le DAS, puisque le téléphone recherche une nouvelle antenne relai à chaque fois que vous changez de position afin que le réseau soit plus optimal, ce qui **multiplie le DAS.**

10. Ne pas téléphoner en voiture ou dans toute autre construction métallique et SURTOUT PAS AU VOLANT !

« Quand vous regardez votre téléphone, qui regarde la route ? » L'effet de « cage de Faraday » emprisonne et répercute les ondes émises par le portable.

11. Pour éviter une exposition passive au rayonnement, éloignez-vous du public lorsque vous passez un appel.

12. Ne jamais garder un téléphone allumé ou en charge à moins de 50 cm de votre tête durant la nuit.

C'est au vu de toutes ces recherches que je voulais mener une étude rétrospective au Cameroun, afin de déterminer s'il n'y avait pas une relation statistiquement significative entre une mauvaise utilisation du smartphone (sans respecter les consignes précédentes) chez les patients souffrant de ce type de maladie. Malheureusement, je ne trouvais aucun professeur ni en neurologie, ni en neurochirurgie voulant diriger ce travail. J'ai donc dû abandonner. Je me tournai alors vers un autre sujet qui m'intéressait. En effet, les femmes qui atteignent déjà la ménopause souffrent de plusieurs problèmes notamment sur le plan cardiovasculaire mais aussi sur le plan physique comme l'ostéoporose ou encore les bouffées de chaleur. Pour palier cela, on utilise souvent un traitement qui s'appelle THS (traitement hormonal substitutif de la ménopause). Je voulais

donc mener une étude pour évaluer son efficacité chez les femmes ménopausées au Cameroun. Là encore, tous les professeurs en endocrinologie que je rencontrai ne souhaitaient pas mener cette étude. Certains m'expliquèrent qu'ils n'utilisaient pas ce traitement, d'autres que ce n'était pas pertinent. J'étais dans l'impasse, au final je ne savais plus quel sujet choisir. Je contactai la responsable qui s'occupait des étudiants en thèse, le Pr Jeanne NGONGANG afin de lui faire comprendre que je n'avais pas de sujet de thèse. Elle me suggéra de faire une thèse en rhumatologie, une spécialité médicale qui s'intéresse au diagnostic et au traitement des maladies de l'appareil locomoteur, c'est-à-dire : des maladies des os, des articulations, des muscles, des tendons et des ligaments. Je lui répondis que je n'y voyais aucun inconvénient. Elle me demanda d'aller rencontrer un médecin à l'hôpital général de Douala qui me proposerait un sujet de thèse dans cette discipline, il s'agissait du docteur DOUALLA Marie Solange, aujourd'hui professeur.

Cependant, je voulais moi-même trouver un sujet de thèse dans cette discipline afin de le lui proposer et de savoir si elle pouvait accepter que je le fasse. Il était très important pour moi de trouver le sujet moi-même puisque je me disais que je serais plus motivé dans ce cas, et que peut-être l'effet contraire se produirait si le sujet m'était imposé. Je menai donc des recherches en rhumatologie avant d'aller la rencontrer et je me rendis compte de quelque chose d'assez évident : pratiquement tous les patients qui présentent des problèmes rhumatologiques se voient prescrire un type de médicament à plus de 80% : les anti-inflammatoires ! Et moi-même, lorsque j'étais étudiant, je prescrivais beaucoup ces médicaments. Lorsque je poursuivis avec mes études, je me rendis compte qu'il existait des normes internationales qui recommandaient comment prescrire ces médicaments, et je réalisai que j'étais totalement ignorant de ces informations vitales. Je me dis que si je ne maîtrisais

pas cela, certainement les autres médecins généralistes devaient être dans la même situation. Je décidai donc de mener une étude CAP (Connaissance et Attitude Pratique) chez les médecins généralistes pour évaluer s'ils prescrivaient bien ces médicaments selon les protocoles. Lorsque j'arrivai à Douala, je rencontrai le Dr DOUALLA et je lui parlai du sujet sur lequel je souhaitais travailler. Elle le trouva pertinent et décida de m'accompagner dans sa réalisation.

Cependant, puisqu'elle était à ce moment docteur en médecine, il fallait un professeur en médecine pour être le directeur de ma thèse. Elle devait juste être co-directrice. Mais j'étais quand même déjà très content d'avoir trouvé un enseignant qui souhaitait m'accompagner dans un sujet que j'avais choisi moi-même. Il fallait donc que je cherche un professeur en rhumatologie pour diriger ma thèse. Après quelques recherches, je fus informé qu'il y en avait une à l'hôpital central de Yaoundé, le Pr NGANDEU. J'allai la rencontrer et, elle aussi, me dit que le sujet était pertinent et me recommanda d'aller rencontrer un autre médecin qui pourrait également contribuer à ce travail de recherche. Cette dernière était spécialiste en santé publique et surtout sur ce type d'étude, le Dr Marie Josée ESSI aujourd'hui professeur. Je me rendis à la faculté de médecine et de science biomédicale de Yaoundé (FMSB ex CUSS) afin de la rencontrer mais je n'arrivai pas à la trouver. J'arrivai tout de même à trouver son numéro et son adresse email. Je la contactai mais malheureusement elle me fit comprendre qu'elle ne pouvait pas me suivre, car elle avait déjà trop d'étudiants à encadrer. Je ne savais donc quoi faire. Je retournai voir à nouveau le Pr NGANDEU pour lui faire part de la nouvelle et trouver une solution. Mais, je n'arrivai pas à la rencontrer. On me fit comprendre qu'elle s'était déplacée. J'essayai de la contacter par téléphone et même par mail sans aucune réponse. J'étais bloqué parce que les délais pour déposer le premier protocole de thèse à la faculté

commençaient à se rapprocher, et je devais recueillir la signature d'un directeur et d'un co-directeur de thèse. Je contactai le Dr DOUALLA pour lui demander si elle pouvait me recommander un directeur et, elle me proposa le délégué médical de l'hôpital général de Douala, le Pr Henry Namme LUMA, gastro-entérologue (spécialité de la médecine qui étudie les organes du tube digestif, leur fonctionnement et leurs pathologies). Je le rencontrai et il accepta de m'encadrer. C'est ainsi que je réussis à avoir mon sujet de thèse et les deux encadreurs requis.

Je rédigeai mon protocole de thèse, mes encadreurs corrigèrent et validèrent. Je le soutins avec succès à l'université et celui-ci fut retenu. Je démarrai donc le recrutement des médecins pour l'étude que je menais dans les hôpitaux de Yaoundé, Douala et Bafoussam (les hôpitaux de district, centraux et régionaux), pour un total de 150 médecins. Pendant ma thèse, je passais 50% de mon temps au cyber, notamment à CyberLink, car, la connexion internet y était particulièrement rapide. C'est ainsi que je téléchargeais des documents pour mieux faire mes travaux de recherches. Toutefois, vu que je n'étais plus obligé d'aller à l'hôpital tous les jours, j'utilisais ce temps-là pour mes recherches sur les disciplines non médicales. Je téléchargeais donc des documents sur la religion, l'économie, le marketing, la programmation, l'entrepreneuriat, le développement personnel, les techniques pour lire rapidement, sans oublier les vidéos qui allaient dans ce sens. Mes parents étaient rentrés des USA et vivaient dans notre deuxième maison au quartier Etoudi à Yaoundé. J'habitais donc avec eux, nous n'étions que trois dans la maison. Je passais tout mon temps dans ma petite chambre à ingurgiter les documents que j'avais téléchargés tout au long de la journée. Je ne sortais presque pas de ma chambre, hormis pour manger, ce qui énervait beaucoup mes parents qui voulaient toujours que je passe plus de temps avec eux.

Après avoir terminé le recrutement des médecins pour mon étude, vint alors le moment où je devais analyser les résultats afin de conclure mon travail. Pour le faire, il me fallait confier mes données à un statisticien qui devait effectuer ce travail pour moi. Lorsque je me renseignai auprès de mes camarades pour savoir comment ils avaient réalisés leurs études, tous me dirent avoir payé 50 000 FCFA, parfois 80 000 FCFA au statisticien. Ce que moi je trouvais exorbitant. Le virus de la rébellion intellectuelle m'avait déjà touché via les études et les lectures que je faisais. Pour moi, tout était facile et il fallait juste s'y intéresser pour pouvoir le faire. Je pris le contact d'un statisticien, je lui présentai mon travail pour qu'il l'analysât, il me dit que cela me coûterait 80 000 FCFA. Je rencontrai un autre et il me dit 120 000 FCFA, je ne n'y comprenais rien. Je me disais : *« je vais payer 120 000 FCFA juste pour que quelqu'un me fasse des tableaux ? »*, pour moi c'était inconcevable. Je voulais me lancer dans des recherches sur ce domaine, mais j'avais au moins besoin d'un soutien moral. Je contactai mon voisin de chambre Boris à l'université. Il avait aussi la particularité d'être intellectuellement têtu. C'était le prototype lui-aussi de l'étudiant qui faisait médecine mais était brillant dans plusieurs autres disciplines. Fréquemment, il programmait des jeux vidéo par exemple. Je décidai donc de le contacter afin de savoir comment il avait réalisé les statistiques de sa thèse. Et je me disais : *« si lui, qui est têtu intellectuellement comme moi, a payé un statisticien pour le faire, alors moi-aussi je vais payer. »* Dès que je l'appelai et lui posai la question, sa réponse était vraiment étincelante comme la braise que j'avais dans mon cerveau. Il me dit ceci au téléphone : *« tu wandas n'est-ce pas ? J'ai fait mes statistiques moi-même »*. J'avais donc la confirmation que je n'étais pas seul. Je lui demandai les logiciels qu'il avait utilisés pour le faire et il m'en cita deux : EPI INFO et SPSS. C'est ainsi que je me tournai vers mes parents et leur demandai une somme de 120 000 FCFA pour les statistiques de ma thèse,

somme qu'ils me remirent deux jours après. Bien évidemment, je ne remis pas cet argent à l'informaticien. Je me rendis à Cyberlink, celui qui était proche de mon quartier Etoudi, dans lequel j'étais certainement le meilleur client, vu que j'y étais presque tous les jours. Je téléchargeai tous ces logiciels. Puisqu'il fallait des licences pour utiliser certains d'entre eux, j'arrivai très simplement, grâce à certains tutoriels, à les pirater pour les utiliser gratuitement. Ensuite, je téléchargeai des livres sur les statistiques, plus précisément sur les analyses bio-statistique (discipline que j'étudiai en première année) et surtout des livres sur les études CAP, afin de savoir comment effectuer ces analyses. Dernière étape : YouTube. Je téléchargeai toutes les vidéos de tutoriels montrant comment utiliser ces logiciels de statistiques ainsi que les documents correspondants. C'est ainsi que pendant deux semaines non-stop, je consummai sans modération ces documents afin de pouvoir effectuer mes statistiques. Et juste après, je réussis enfin à faire mes statistiques, TOUT SEUL ! J'étais extrêmement content, mais j'avais encore vraiment peur. Mes encadreur allaient-ils valider le travail que je venais d'effectuer tout seul, sans un expert ?

Je leur soumis donc mon premier travail par mail, et je fus très surpris que les remarques qu'ils me soumièrent étaient assez minimes, comme pour dire que mes statistiques étaient plutôt correctes. J'étais impressionné. Je n'en revenais pas du fait qu'en deux semaines, tout seul, j'avais réussi à réaliser des statistiques d'une thèse de médecine et que des professeurs en médecine validaient ce travail. Pour moi c'était un signal très fort. Mais, le suspense n'était pas terminé. Il fallait bien que je soutienne à la faculté afin de voir si mon travail allait être accepté. Il y avait une seconde rencontre à l'école, la soutenance de mi-parcours. Il s'agissait de venir présenter notre travail à l'école devant nos enseignants afin qu'ils se fussent assuré que notre thèse évoluait bien et qu'elle serait recevable pour la soutenance finale. Je passai avec brio cette nouvelle

phase, et là je commençai vraiment à me dire que quelque chose d'étrange se passait. « *Donc mon travail est bien fait ? Pourtant je l'ai fait seul sans expertise en statistiques ?* » Je décidai d'essayer d'étendre mon champ pour m'assurer que mes compétences étaient avérées. Un camarade me demanda si je connaissais un statisticien et je lui répondis oui, et qu'il avait même des prix compétitifs, 30 000 FCFA au lieu de 50 000 FCFA et plus chez les autres. Il me demanda de le mettre en contact avec lui et je lui répondis qu'il travaillait à distance et traitais juste par mail. Je fis vite de créer une adresse email et je la lui donnai. Je lui précisai qu'il lui suffisait juste d'envoyer le travail par mail, avec une avance de 10 000 FCFA, et à la fin du travail, il solderait le paiement. Dès qu'il envoya le travail avec l'argent chez moi, l'intermédiaire, je téléchargeai son travail et je fis ses statistiques moi-même. Je terminai le travail quatre jours plus tard et je le lui envoyai. Il était plutôt satisfait du travail et acheva le paiement. Je venais de gagner 30 000 FCFA, puisque c'était déjà tellement simple pour moi, même si j'avais cramé mon cerveau pour apprendre à le faire. Une deuxième expérience : j'avais une amie qui soutenait son mémoire en logistique et transport et elle me demanda si je connaissais un statisticien. Je lui répondis que je pouvais le faire. Elle m'envoya le travail avec le cahier des charges. Je réalisai ses statistiques et un mois plus tard, elle soutint et obtint une très bonne note. À ce moment, je compris que je venais de tomber sur une opportunité d'affaires, surtout lorsque j'essayais d'évaluer le nombre d'étudiants qui soutenaient des mémoires et des thèses chaque année et avaient besoin de statistiques. Le principe devait être simple, créer une plateforme en ligne. Les étudiants enverraient leur thèse et paieraient une avance via des moyens de paiement électronique, en cash chez un partenaire, ou même encore par transfert. Nous analyserions leurs thèses et nous réaliserions leurs statistiques. Une fois le travail terminé, ils solderaient le paiement. On leur renverrait alors le travail par mail et

la boucle serait bouclée. En plus, dans le pack, on pouvait même aussi aider l'étudiant à réaliser ses diapositives ou même le coacher sur la prise de parole en public afin qu'il soutienne avec assurance. Car, il ne faut pas oublier qu'après la peur de mourir et la peur de l'échec, la peur la plus importante au monde est celle de prendre la parole en public, la glossophobie.

Voilà donc comment je pouvais gagner de l'argent assez simplement avec une compétence que j'avais glanée en deux semaines. Juste avec un peu de détermination et quelques gigas de connexion internet. Cependant, il fallait que je continue ma thèse. Je mis donc ce projet au placard en attendant.

À ce moment, une révolution se produisit au Cameroun, la 3G ! Chez beaucoup de personnes cela ne signifiait pas grand-chose, mais pour moi c'était une évolution majeure. En effet, je passais plus de 50% de mon temps au cyber « Cyberlink » déjà parce que la connexion internet était trop lente, parfois très chère, et avec la 3G, je pouvais désormais faire tout cela en restant chez moi, le tout avec mon téléphone. Pour moi c'était une avancée majeure. Bien que cela coûtait cher au départ, pour moi c'était un grand plus. C'est vrai que cela me rendit encore plus casanier puisque, je ne sortais même plus du tout. J'étais reclus dans ma chambre et je passais mon temps à lire, télécharger des documents sur internet ou alors à regarder des documentaires. Vint alors le moment de ma soutenance proprement dite. Quelques jours avant, c'était l'effervescence à la maison. Mon père essayait d'inviter le maximum de ses amis à venir assister à ce moment de consécration. Mes parents ont eu neuf enfants dont une qui est décédée en très bas âge. Ils ont eu un parcours plutôt appréciable, mais, parfois, leurs enfants n'étaient pas le reflet de ce qu'ils souhaitaient. Surtout que j'ai des frères qui ont fait de la prison, ce qui laisse des

séquelles psychologiques assez profondes à un parent. Je me rappellerais toujours de ce jour où j'ai failli être enfermé à la prison centrale de Kondengui. En effet, l'un de mes frères y séjournait et ma mère m'avait remis de la nourriture à son effet. Lorsque j'arrivai ce jour, aux environs de 14h, un samedi, un nouveau principe avait été instauré à l'entrée qui consistait à prendre une carte jaune qui devait permettre d'identifier les visiteurs à leur sortie de la prison. Je n'avais pas cette information et je réussis à entrer juste en laissant ma carte d'identité, mais sans cette carte jaune.

Lorsque je traversai le premier portail, je me retrouvai dans une très grande cour. J'avais le sac de nourriture en main. Les gardiens de prison me demandèrent de venir consigner mes objets électroniques. C'est ainsi que je déposai mon téléphone à leur niveau. Ensuite, je me dirigeai vers un portail et lorsque je le traversai, je me retrouvai en prison. Le décor était indescriptible. L'ambiance était plutôt bonne entre eux, une population majoritairement faite de jeunes qui étaient en train de jouer au football. D'autres se rapprochaient de moi afin que je leur remette de l'argent. D'autres réclamaient paiement contre la démarche d'aller contacter la personne que je venais chercher. Je donnai 200 FCFA à l'un d'entre eux avec un papier sur lequel était noté le nom du quartier, ainsi que le nom de mon frère. Entre temps, j'étais dans la cour et je regardais le match, en discutant avec certains d'entre eux. Quarante-cinq minutes après, le « messenger » n'était pas toujours revenu et je n'avais toujours pas vu mon frère. Les gardiens de prison nous demandèrent aussitôt de sortir puisque l'heure de visite était terminée. C'est à ce moment que je vis les autres présenter une carte jaune avant qu'on ne leur permette de sortir. Je commençai alors à paniquer puisque je n'avais pas cette carte. J'arrivai cependant à me faufiler puisque nous étions nombreux et je me retrouvai dans la grande cour, lorsqu'un gardien de prison claironna : « tous ceux qui n'ont pas les cartes jaunes,

mettez-vous à droite et les autres à gauche. Un prisonnier s'est évadé la semaine passée de cette façon, si vous vous amusez nous allons vous fusillez ! ». Tout inquiet, je me dirigeai vers un gardien de prison pour lui expliquer pourquoi je n'avais pas de carte et sans même vouloir m'écouter il me répondit : « *monsieur, si vous n'avez pas de carte, mettez-vous à droite. Ne me faites pas bavarder !* ». Je commençais sincèrement à stresser et je leur indiquai que je désirais passer un appel, ce qu'ils déclinèrent sèchement. Je parvins tout de même à me rapprocher d'un des leurs qui semblait plus pondéré et je lui expliquai la situation, en lui montrant le sac de nourriture que je tenais en main. Je lui précisai que je n'avais même pas pu rencontrer la personne que je venais chercher et que j'avais laissé mes pièces en consignes. Cependant, je ne savais pas qu'il fallait se munir de cette carte. Il comprit le problème, me demanda le nom de mon frère et son quartier d'incarcération. Je lui fournis toutes ces les informations. Après quoi, il prit le sac, me remis mon téléphone et ma carte, et m'invita à regagner l'extérieur de la prison. Je sortis ce jour-là en étant tellement apeuré que je me promis de ne plus jamais y mettre les pieds. J'étais loin d'imaginer que j'y reviendrais...

Dans la culture Bamiléké, un parent peut avoir toutes les richesses du monde, mais si ses enfants ne réussissent pas selon les canaux définis par la société, c'est un échec cuisant pour lui. Mes parents, au-delà de leur parcours plutôt exemplaire, avaient donc ce poignard dans le cœur, à cause de la situation de leurs enfants. J'étais le premier de notre famille à soutenir une thèse de doctorat. Raison pour laquelle, c'était vraiment un moment de consécration pour eux. C'était un moyen de faire comprendre aux autres membres de la famille que, leurs enfants à eux aussi, étaient en train de se démarquer. Donc, cet évènement, au-delà d'une soutenance, représentait tout un symbole et ils souhaitaient qu'il se passât de la meilleure des manières. La veille de ma

soutenance, toute ma famille arriva à Bangangté. Moi j'y étais déjà pour assister aux soutenances de mes camarades afin de mieux me préparer. La veille, je révisai, je répétais et j'essayai de maîtriser au maximum mon sujet surtout que, je venais d'apprendre une nouvelle renversante. Le Pr NGANDEU que j'avais contacté au départ, mais avec qui je perdis le contact plus tard, figurait dans mon jury. Je me demandais bien comment les choses allaient se passer avec elle. Autant de choses qui me faisaient vraiment angoisser. Mais, j'essayais de rester serein.

Sur le plan relationnel, j'étais seul et je n'avais pas de « souteneuse » comme les étudiants aiment souvent à qualifier nos copines qui nous accompagnent en ces jours importants. Mon ex copine avec qui j'avais passé pratiquement cinq ans n'était plus à mes côtés, mais avait beaucoup contribué à ce que je puisse arriver à ce niveau entre stress, déprime et envie de tout abandonner sur le parcours. Je retraçais mentalement mon parcours la veille afin de voir tout ce par quoi j'étais passé pour arriver à ce niveau. Mes parents et les autres membres de ma famille qui restaient chez mon oncle en attendant le grand jour préparaient à manger et s'occupaient de la logistique pour la fête du lendemain. Toutefois, cela ne m'intéressait pas beaucoup, j'étais dans ma chambre pour mieux me concentrer.

Enfin le jour-j arriva : le vingt-huit du mois de novembre 2014.

J'allais vivre la plus belle et surtout la plus grande histoire de ma vie, celle de devenir enfin médecin ! Je savais que j'allais aimer ce moment de consécration, mais j'avais tout de même peur et je me demandais si je serais à la hauteur de la lourde tâche qui m'attendait. Pendant sept ans, dans le froid de la

ville de Bangangté à l'Ouest du Cameroun, à l'Université des Montagnes (UdM), j'avais vu mon cerveau « enfler », tellement il fallait avaler des livres à longueur de journée. Je suis passé par des moments de déprime, de découragement, de douleur, de joie, de peine, d'euphorie, de famine, de tapioca qu'il fallait consommer à longueur de journée, parfois sans sucre, de cellule et même de RAP. Mais, j'avais la ferme conviction qu'un jour, cet acharnement finirait par porter ses fruits, j'en étais persuadé.

Oui, j'ai appris chaque jour à devenir médecin pour réaliser le rêve de mes parents qui étaient très fiers de moi. Pas le mien. Être médecin, ce n'est pas toujours facile. Chaque jour, on en apprend sur nous, on prend conscience du rôle fondamental qu'on joue dans la société, on se surprend et s'aperçoit aussi que le temps file encore plus et que sept ans sont déjà écoulés... Je me demandais si je serais capable d'assumer le nouveau titre que je porterai au terme de cette soutenance.

Cette nuit-là, j'ai très peu dormi et le jour levé, je devais me préparer pour y aller. Mon passage était prévu pour 10h. Je gardais toujours mes habitudes de sapeur : j'avais un joli costume gris, une belle paire de chaussure et une chemise blanche comme la neige. Les plis de mon pantalon pouvaient limer un couteau tellement il était bien repassé. Pour moi le fond et la forme devaient toujours aller ensemble. En entrant dans cette salle pour présenter mon sujet de thèse, qui était le résumé de mes sept années d'études médicales, devant mes parents, j'étais envahi par un STRESS et une PRESSION incroyables !!! Stress parce que je devais être jugé sur tout mon parcours en si peu de temps. Pression parce que j'avais réalisé les travaux de ma thèse tout seul et je ne savais pas si ces imminents professeurs en médecine allaient les valider, surtout que mon président de jury était un professeur français. Pression parce que j'avais ce professeur dans mon jury, professeur que j'avais mis de côté pour ce travail. Peur

car je craignais qu'elle se rappelât de moi et m'infligea un retour de bâton. J'étais serein, mais en réalité je pleurais à l'intérieur. Toutefois j'ai pu garder mon sang froid. Le président du jury m'invita à entrer dans la salle, ce que je fis tout timidement. Tous les regards et même les caméras étaient braqués sur moi. J'avais quinze minutes pour présenter mon travail en français plus le résumé en anglais. Je le fis avec brio.

Ensuite, vint la phase des questions-réponses. Mon président de jury, le Pr Boyan CHRISTOFOROV, spécialiste en médecine interne, passa la parole à mon directeur de thèse, le Pr LUMA qui commença par me défendre du mieux qu'il pouvait. Le premier membre du jury, le Dr HALLE, néphrologue à l'hôpital général de Douala prit la parole. Elle fit des remarques sur le fond et la forme du travail, plusieurs critiques et me posa quelques questions. Je me battis comme je pouvais pour y répondre. Vint maintenant le deuxième membre du jury, le Pr NGANDEU. Dès qu'elle prit la parole, elle me lança : *« c'est bien toi l'étudiant qui était venu me rencontrer pour ce travail. Je t'avais dit de rencontrer une spécialiste, mais tu ne l'avais pas fait et tu es parti. Bref... »* Dès qu'elle le dit, je compris que mon sort était scellé, puisqu'elle venait de se souvenir de moi. Elle commença directement avec des remarques, elle critiqua mon travail, en passant du fond à la forme, sans ménagement. Plus elle parlait et plus j'avais l'impression que je m'affaiblissais et que j'allais finir par m'écrouler. Malgré toute la pertinence de ses remarques, même l'assistance comprenait qu'elle en faisait un peu trop, histoire de me sanctionner pour n'avoir pas finalement fait ce travail avec elle. J'avais compris ma grossière erreur et j'assumais tout simplement les conséquences. Toutefois, je me battais au moins pour répondre aux questions du mieux que je le pouvais. Enfin, vint le tour du président de jury, le professeur français. Je réussis à répondre assez simplement aux questions qu'il me posa. Pour clôturer, le jury demanda à toute l'assistance de sortir pour

délibération. Avec beaucoup de sérénité, je venais finalement de braver cette étape et ceux qui m'ont toujours soutenu étaient là pour me soutenir...

Dix minutes plus tard, le jury demande à tout le monde d'entrer à nouveau pour la proclamation des résultats. Le président du jury annonça après quelques minutes de suspens et un silence de cimetière dans la salle, que ma thèse était recevable et qu'ils m'attribuaient une note de 70/100. Toute l'assistance m'applaudit, les gens criaient, les grands-mères venues du village se mettaient à hurler. Les membres du jury m'invitèrent à prendre des photos avec eux et me congratulèrent chacun à son tour : « *félicitations Docteur !* ».

J'avais le sentiment d'être finalement devenu quelqu'un, d'avoir grandi. Je me sentais comme sur un nuage, un mélange d'émotions entre satisfaction, peur, euphorie, tristesse, détermination, dépression, le tout à la fois. Les gens criaient dans l'assistance : « où est la *souteuneuse* », et d'un rire jaune j'essayais de le prendre sportivement comme si de rien n'était. Je sentais qu'il y avait quelque chose qui me manquait, cette personne-là qui m'avait soutenu sur tous les points pour que j'atteigne ce niveau mais qui n'était finalement plus là. Je compris que la vie était faite ainsi, et j'essayais juste de positiver, car j'étais tout de même très fier de moi. J'avais aussi le sentiment d'avoir en si peu de temps développé tellement de compétences. Réussir à faire un travail tout seul sans être un expert et décrocher un diplôme de docteur en médecine sur la base de ce travail-là ; mon égo se dilatait comme un ballon gonflable tout simplement.

Tout de suite après, nous passâmes à la séance photo avec la famille, les amis, les collègues, et toute l'assistance.

Ensuite, je reçus un coup de fil, d'un numéro inconnu. Lorsque je décrochai, une voix me dit : « *félicitations Claudel !* ». Je sus directement de qui il s'agissait, cette voix s'était sédimenté dans mon oreille interne et même

certainement dans une partie précise de mon cerveau pendant près de cinq ans pour que je puisse la reconnaître en quelques secondes. C'était mon ex-copine qui avait tant contribué à la réussite que je connaissais ce jour-là. Elle m'affirma être très fière de moi et qu'elle aurait vraiment aimé être auprès de moi à cet instant-là. Je la remerciai et après quelques minutes de discussions, nous nous séparâmes vocalement. Ensuite, nous mangeâmes. Le buffet était préparé chez mon oncle. Toute la famille était en fête, nous bûmes et dansâmes jusqu'au matin.

Lorsque je rentrai me coucher le soir, je ne pus dormir, je me suis posée mille et une questions :

- ✓ Qu'est-ce qui méritait qu'on me considère désormais comme un savant (puisque les médecins sont considérés ainsi) ?

Était-ce à cause de cette thèse que je venais de soutenir ou du fait des sept ans que j'avais passés à réciter des livres juste pour valider mes unités de valeur (UV) ?

- ✓ Quelle était la plus-value que je devais apporter à notre pays sur le plan sanitaire, sachant son état de décrépitude avancé ?

Puisque, c'est cela qu'on attend d'un INTELLECTUEL, qu'il apporte des solutions aux maux de la société.

- ✓ Est-ce que le fait d'aller à l'hôpital chaque matin, rentrer chaque soir, effectuer des gardes (si je trouvais d'ailleurs du travail) devait suffire à réduire le taux de chômage des médecins au Cameroun qui demeure élevé et sachant les conditions précaires dans lesquelles les médecins exercent leur métier ?

Je me posais aussi la question de savoir : Si je suis enfin devenu médecin, est-ce que c'est pour contribuer à la perpétuation de notre système de santé de plus en plus obsolète ou alors, réfléchir de façon permanente à la solution pertinente, concrète et pragmatique que je devais apporter à mon niveau afin de contribuer à son amélioration, au lieu de passer le temps à critiquer ?

À la suite de ces réflexions, j'ai décidé de me battre, bien au-delà de ma profession pour apporter des solutions, mes solutions, réaliser mes rêves et devenir cette personne qui apporte de la lumière, une lueur d'espoir pour toute une génération et non qui plonge dans la routine.

J'ai refusé d'accepter la paresse, de jeter le tort sur les autres, de blâmer le gouvernement, de blâmer les sorciers du village, de passer mon temps à dire que tout le monde me déteste, mais je me suis résolument déterminé à me battre pour réaliser mes rêves. Mais pour y arriver, j'ai retroussé mes manches, J'AI VENDU MON LIT pour contribuer au développement de « mon pays » l'Afrique et plus spécifiquement de mon « quartier » le Cameroun, sans attendre que Paul Biya m'en donne la permission.

Je décidai de revoir mes ambitions à la hausse. Je voulais entrer dans l'histoire de mon pays. Pour cela, j'ai observé et analysé l'histoire de ceux qui ont marqué l'histoire de leur pays, comment ont-ils fait pour devenir glorieux et marquer leur temps ? Je me rendis compte que pratiquement tous étaient des pluridisciplinaires, raisons pour laquelle on les qualifie de savants et presque tous aimaient remettre en question l'ordre établi. C'était presque tous des dissidents, des personnes à l'esprit critique très pointu ou plus simplement, des personnes qui avaient affûté leur cerveau avec la lime de l'une des disciplines les plus importantes : la philosophie. Je voulais entrer dans l'histoire de mon pays, mais mon esprit critique me poussait même à ne plus considérer le mot « pays »

comme les gens le conçoivent en général. Pour beaucoup, notre pays c'est le Cameroun. Ô que non ! Il est trop petit. J'avais compris qu'en 1884, lors de la conférence de Berlin, des personnes avaient saucissonné notre continent en parts : Cameroun, Gabon, Congo, etc. pour nous empêcher non seulement de collaborer entre nous, mais aussi d'avoir une vision plus grande. Le tout, borné par nos frontières. C'est ainsi que, pour entrer dans l'histoire et contribuer moi aussi au développement de « mon pays » l'Afrique, en commençant par « mon quartier » dans une optique de viser le monde, je décidai de me lancer dans la recherche, pas celle qui se contente de décrire l'existant, mais bien de le questionner et surtout de l'améliorer en posant des actions concrètes.

Ainsi, je décidai de commencer par l'univers médical afin de déconstruire certains dogmes en commençant par le plus populaire de l'univers médical, cette maladie qui fait perdre l'appétit à tout le monde. Lorsqu'on prononce ce nom, certaines personnes sont tétanisées. Ils ont déjà tellement appris de choses dessus, tandis que moi, je veux commencer à remettre en question tout ce qui a déjà été écrit et enseigné à ce sujet. C'est ainsi que je décide, en 2015, quelques mois après ma soutenance, de publier mon premier livre dont la résonance de sa portée se résume dans son titre : « **STOP ! Assez de mensonges sur le VIH-SIDA** », que j'aborderai dans le chapitre suivant.

Dès à présent, vous pouvez fermer ce livre si votre cerveau est fragile, parce que ce qui va suivre risque certainement de provoquer des crises à ceux qui sont émotionnellement instables. De toutes les manières, vous aurez déjà appris beaucoup de choses sur ce médecin qu'on qualifie généralement d'atypique.

Mais, si vous estimez et pensez sincèrement être apte à pouvoir résister aux secousses intellectuelles, lisez la suite...

Chapitre IX

Mon premier livre

Après mes études de médecine, je voulais me lancer dans la recherche, car j'estimais que c'était le seul moyen de pouvoir non seulement mieux comprendre mon environnement, mais aussi et surtout de pouvoir découvrir et même, pourquoi pas, créer. Je ne voulais pas être un simple répétiteur qui récite à la perfection la science des autres sans même au préalable pouvoir développer une consistance intellectuelle qui devait me permettre de mieux la concevoir. C'est ainsi que je commençai à mener mes premières recherches. Pour dénicher mon premier sujet, je m'intéressai au VIH-SIDA, considéré comme la maladie du siècle. Je voulais mieux comprendre tout ce que j'avais appris là-dessus, vu que, lorsque j'effectuais mes stages dans les hôpitaux en faculté de médecine, il y avait beaucoup de phénomènes qui m'étonnaient avec cette maladie.

Déjà, le premier phénomène était les « faux positifs », c'est-à-dire qu'assez fréquemment, il y avait des patients qui étaient déclarés séropositifs, mais qui quelques temps après, étaient déclarés séronégatifs dans un autre laboratoire. Un autre phénomène étrange était les couples dits « séro-discordants ». En effet, j'avais eu à consulter plusieurs couples au sein desquels, le mari était séropositif sans que sa femme ne le sache. Ils entretenaient toujours des rapports non protégés et deux, trois voire quatre années plus tard, la femme était toujours séronégative, situation qui étonnait le mari, tout comme moi, bien évidemment. Je n'y comprenais rien. On dira que la médecine a ses mystères,

mais j'avais un cerveau trop cartésien pour le gober ainsi. Je me disais qu'il y avait forcément une raison à tout cela.

C'est ainsi que je décidai de commencer à mener des recherches sur ce sujet. En commençant bien évidemment par l'approfondissement des notions que j'avais apprises à l'école. Ensuite, lorsque je faisais les statistiques de ma thèse de médecine, j'avais lu tout un livre sur l'analyse critique d'articles scientifiques, une discipline indispensable et fort importante qu'on n'enseigne presque pas en faculté de médecine, encore moins aux étudiants en thèse. En résumé, ce que j'avais compris dans ce document de plus de 200 pages c'était que, parmi les études qui étaient publiées chaque année, dans le domaine de la médecine et même dans tous les autres secteurs d'activité, il y en avait qui étaient truquées ! Vous vous poseriez certainement la question, pourquoi ? Là vient maintenant la question du financement.

Prenons un exemple : j'ouvre une usine de fabrication de chocolat, et je décide de l'appeler « Claudel Choco ». Dès que je finis de produire mes chocolats, vient alors le moment de les vendre. Je vais rencontrer un professeur en pédiatrie et je lui explique que je voudrais qu'il mène une étude pour essayer d'évaluer si le chocolat de mon usine est bon pour les enfants. Pour le faire, je lui donne 30 000 000 FCFA (trente millions de FCFA) et je finance tout le nécessaire dont il aura besoin pour mener l'étude. Selon vous, quelle sera la conclusion de l'étude ? Il est clair que cette étude ne peut pas aller à l'encontre de mes intérêts, même si les études montrent que mon chocolat n'est pas bon pour les enfants. Dans cette étude, on trouvera un moyen de dire qu'il est parfait pour les enfants avec certainement des mentions sur le fait que l'excès pourrait s'avérer nuisible, mais le message principal serait déjà passé. Donc, lorsqu'on analyse une étude scientifique, la première chose à évaluer ce sont les liens

d'intérêts entre les auteurs de l'article et les bénéficiaires du résultat de cette étude. C'est un élément extrêmement important.

Lorsque nous étions en faculté de médecine, la plupart des documents que nous lisions étaient des livres, et en général même des livres numériques. Les livres coûtaient tellement cher qu'il n'était pas possible d'en avoir plusieurs. Mais, le problème avec les livres c'est qu'ils sont en retard par rapport à l'évolution de la science, parfois de plus de cinq ans. En fait, lorsqu'on mène des études en 2018, c'est en 2020 ou parfois 2022 que ces recherches commencent à se retrouver dans des livres. Donc, lorsque vous lisez ce livre en 2020, vos connaissances sont déjà vieilles d'au moins deux ans, ce qui est énorme en science, puisque en un an, une étude peut totalement remettre en question voir rendre totalement désuète une précédente, qui se trouve encore dans le livre que vous avez lu et récité. Raison pour laquelle, un scientifique ne lit pas les livres, mais plutôt les articles scientifiques qui sont au jour des évolutions qui varient chaque année.

Exemple : avant 2017, le corps humain était reconnu comme ayant 78 organes. En janvier 2017, le Professeur Calvin Coffey de l'hôpital universitaire de Limerick, en Irlande appelle la communauté scientifique à promouvoir le mésentère, une sorte de membrane jaune d'apparence assez insignifiante, au rang d'organe à part entière.

Dans un article paru dans la revue The Lancet Gastroenterology and Hepatology, le chirurgien et ses collègues ont décrit des observations microscopiques précises de l'organe. Ils ont continué à rassembler des preuves ces dernières années pour montrer que le mésentère devait être classé comme un organe distinct, ce qui est désormais officialisé par la communauté scientifique.

Sauf que, cette information va paraître dans les livres à partir de fin 2017 voire 2018, et même 2019 pour certains. Un étudiant en médecine qui lit juste des livres antérieurs à la date de publication de l'article scientifique n'aura donc pas cette information pourtant fondamentale, qui modifie la prise en charge et la compréhension de beaucoup de maladies.

Je pourrais aussi prendre l'exemple des médicaments. Entre 1953 et 2013, 462 médicaments ont été retirés du marché dans le monde en raison des effets indésirables et mortels à plus de 25 %. Un pharmacien qui lit juste des livres (qui ne sont pas mis à jour assez fréquemment) ne sera pas informé de ces retraits et ainsi, il va continuer à les prescrire aux patients, pourtant il a déjà été démontré que ces médicaments sont dangereux et mortels. Des exemples pareils sont nombreux. Sauf que plusieurs articles scientifiques sont truqués. Comment faire pour déceler les publications qui sont véritablement pertinentes ? Il faut utiliser les techniques d'analyse critique d'articles scientifiques.

C'est ainsi que je commençai par rechercher les articles scientifiques concernant le VIH-SIDA. Je remontai les références mais, je me rendis compte que plusieurs n'étaient pas suffisamment cohérentes. Je m'intéressai aux travaux de feu Pr Victor Anomah NGU, décédé en 2011, et qui travaillait aussi sur cette thèse. Mais je n'arrivai pas à trouver les réponses à toutes mes questions à travers ses travaux. C'est ainsi que je poursuivis mes recherches. Je tombai donc sur un organisme, « Rethinking AIDS », un groupe de chercheurs qualifiés de « dissidents » car remettant en cause la thèse officielle concernant le VIH-SIDA. Je m'intéressai à leurs travaux en lisant près de trente livres publiés par chaque membre de l'organisme à travers le monde et dont les articles sont publiés dans les plus grandes revues internationales comme celles du Pr Karry Mullis, Prix Nobel de chimie en 1993 pour l'invention de la réaction en chaîne par polymérase (PCR). Il s'agit de l'une des techniques majeures utilisées pour

dépister le VIH dont, lui, l'inventeur, conteste de la compétence pour cette application, la jugeant non-scientifiquement correcte. Je m'intéressai également aux travaux du Pr Peter Duesberg, l'un des plus grands microbiologistes au monde et membre de la prestigieuse académie des sciences aux Etats Unis et qui avait publié le livre « *Inventing the AIDS Virus* », ou encore le Pr Étienne De Harven, ancien président de l'organisation Rethinking AIDS et auteur du livre « *Les 10 plus gros mensonges sur le VIH-SIDA* ». Je commandai tous ces livres sur un site de vente en ligne, Amazon, que j'étudiais profondément. C'est ainsi que je m'inspirai de ces pairs et m'inscrivis comme sympathisant au sein de cette société savante. Quelques mois plus tard, je publiai mon premier livre : « STOP ! Assez de mensonges sur le VIH-SIDA ». Il s'agissait d'un recueil présentant une vision holistique sur cette pandémie en présentant l'historique et surtout les études scientifiques qui remettaient en question la thèse officielle. Dans ce livre, vous découvrirez par exemple qu'il n'existe pas de test capable de détecter le virus VIH et que le SIDA n'est pas une maladie contagieuse. Ce livre est la première étape d'une vaste recherche que je décidai de lancer, raison pour laquelle ce n'est que le premier volume que je publie. Les autres volumes prendront bien évidemment en compte les études que nous sommes en train de mener au Cameroun avec certains collègues sur cette question surtout qu'en 2017, le ministre de la santé publique du Cameroun a signé deux textes importants : le premier texte stipule que les tests de VIH seront désormais systématiques dans toutes les formations hospitalières, qu'importe ce dont vous souffrez. Le deuxième texte stipule qu'en cas de test de VIH positif, vous êtes directement mis sous traitement sans plus besoin de faire les examens qu'on réalisait avant afin de, déterminer si vous êtes éligible au traitement, ce qu'on appelait le bilan pré-thérapeutique (charge virale, CD4, etc.).

Lorsque nous savons qu'un test de VIH peut être rendu positif par des conditions médicales comme le paludisme, la grippe, les vaccins comme celui de l'hépatite virale B ou même une transfusion sanguine et surtout qu'un stress permanent à lui tout seul peut entraîner le SIDA, sans VIH, comme vous le verrez dans le livre, vous comprenez que ce type de mesures peut inquiéter. Comme le disait Sénèque : « *Il est humain de se tromper, mais il est diabolique de persévérer dans l'erreur !* », et pour ne pas persévérer dans l'erreur, nous devons pratiquer de l'épistémologie. L'étude critique des sciences, destinée à déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée et non juste de réciter les sciences déjà disponibles et parfois biaisées.

Ensuite, après la publication de cet ouvrage, je décidai de me lancer dans un nouveau chantier. En effet, lorsque j'analysais le système de santé de notre pays en faculté de médecine, je décelai énormément de failles. Ayant une démarche de solutionneur, je me posai cette question: « *comment pourrais-je faire afin de contribuer à améliorer ce système ?* » C'est ainsi que je compris qu'au lieu de juste critiquer, il fallait aussi poser des actions concrètes et surtout palpables en mettant en application toutes les connaissances (médicales et autres) que j'avais accumulées tout au long de mes études. Tout cela passait par la mise sur pied d'un projet qui ne va certainement pas sauver l'humanité, mais contribuera au moins à faire bouger les lignes.

C'est ainsi qu'en janvier 2015, naît SOS Médecins Cameroun...

Chapitre X

SOS Médecins Cameroun

Lorsque je préparais ma thèse de médecine, il y avait une problématique qui nous hantait tous : qu'est-ce que nous ferions après la soutenance ? Beaucoup de personnes peuvent trouver cette question non fondée, mais pour ceux qui connaissent un peu les réalités, ils doivent comprendre ce sujet qui est encore tabou dans notre pays et dans le domaine médical : le chômage des médecins !

Cela peut paraître étrange, les gens se disent « *mais c'est impossible, comment des médecins peuvent être au chômage alors que le Cameroun manque de médecins sur le terrain ?* ». Pourtant, c'est tristement le cas et la raison est simple. En effet, il existe six facultés de médecine au Cameroun : quatre publiques (Yaoundé, Douala, Bamenda, Buea) et deux privées (UDM et l'institut supérieur de technologie médicale, ISTM). En décembre 2017, le Président de la République a signé un décret pour l'ouverture de la faculté de médecine de Dschang, ce qui fera passer le nombre à sept. Mais cette dernière n'est pas encore opérationnelle. Les étudiants issus des facultés publiques sont directement intégrés dans la fonction publique après leur formation. Mais, beaucoup sont affectés dans des régions reculées et n'y vont pas à cause des conditions de travail. Ils restent dans les villes de Yaoundé et Douala. C'est la raison pour laquelle au Cameroun, plus de 60% des médecins exercent dans ces deux villes, délaissant ainsi les zones reculées. Certains d'entre eux iront en spécialisation, d'autres à l'étranger, dans des cliniques ou des ONG. Par contre,

les étudiants des facultés privées, et tous les médecins camerounais formés à l'étranger rentrant chaque année au Cameroun pour y exercer, doivent faire le concours de la fonction publique. Ce concours prend en moyenne cinquante médecins par an. Après ce concours, tous ceux n'ayant pas réussi, et dont le chiffre peut atteindre et excéder 200, se retrouvent au chômage technique. Certains aussi parmi ces recalés iront travailler dans des cliniques ou, des ONG. D'autres iront en spécialisation ou quitteront le pays tout simplement et une grande partie travaillera dans des petits hôpitaux, centre de santé et parfois même de façon bénévole afin de ne pas perdre la main, vu qu'ils n'auront pas trouvé d'emploi. Je connais certains collègues médecins qui travaillent cinq jours par semaines en effectuant une garde, et qui touchent 50 000 FCFA à la fin du mois. Cela peut paraître ahurissant, mais je relate juste les faits tels qu'ils sont. Une situation qui entraîne donc d'énormes dérives, car, voulant boucler leurs fins de mois, certains se laissent entraîner dans ce qu'on appelle « *le narco* », c'est-à-dire le mercantilisme au près des patients.

C'est ainsi que la problématique de ce que nous devions faire après la soutenance se posait et nous préoccupait énormément. Surtout que nous voyions déjà certains de nos aînés dans ces situations difficiles, alors même qu'ils étaient déjà médecins. Certains, depuis plus de trois ans.

Un jour, en discutant avec mon camarade William, il me fit comprendre qu'on pourrait consulter à domicile pour pallier à cela et devenir nos propres patrons. Cette idée me parla beaucoup, surtout que je travaillais énormément sur tout ce qui avait trait à l'entrepreneuriat pendant mes études médicales. J'avais suffisamment de connaissances pour mettre sur pied un projet. De ce fait, je savais comment lancer un projet pareil. Régulièrement, lui et moi échangeons à ce sujet par mail pour essayer de voir comment ce serait possible, puisque chacun faisait sa thèse de son côté. Après la soutenance, chacun de nous essayait

d'abord de se frayer un chemin pour ne plus dépendre des parents, mais nous présentions tous le concours de la fonction publique, le Saint-Graal au Cameroun. Après avoir présenté ce concours, je commençai à travailler dans une clinique à Yaoundé non loin de chez moi, au quartier Etoudi. De temps en temps, j'effectuais des gardes dans d'autres hôpitaux. Mon camarade William faisait pareil dans la ville de Douala, avant de trouver un emploi plus intéressant dans la ville d'Edéa. La clinique dans laquelle je travaillais, était acceptable. Je n'y gagnais pas grand-chose, mais au moins cela me permettait de ne plus demander de l'argent à mes parents. Je rentrai donc en contact avec l'univers médical associé au monde professionnel. Je me rendis compte, parfois à mes dépens que le gain est beaucoup plus mis en avant par rapport au patient, et c'est une situation qui m'embêtait énormément. Il était clair que moi aussi je voulais gagner de l'argent pour survivre car je ne vivais même pas encore, mais parfois, certaines scènes dans des structures hospitalières me faisaient froid dans le dos.

Moi j'étais un médecin assez bizarre. Je n'aimais pas prescrire de médicaments et même parfois d'exams, ce qui gênait les patients qui eux, s'attendaient presque toujours à un médicament miracle. Moi, je leur donnais juste des conseils pour retrouver la santé, chose que les responsables des structures hospitalières dans lesquelles je travaillais n'appréciaient pas, étant donné que ce n'était pas vraiment rentable. Je ne me voyais pas travailler longtemps dans ces conditions, raison pour laquelle je travaillais toujours en parallèle sur le projet de consultation à domicile avec mon collègue William.

Peu de temps après, il s'y intéressait de moins en moins, certainement à cause de ses nouvelles occupations. Mais moi, je voyais en ce projet quelque chose qui pouvait me sortir de la situation dans laquelle je me trouvais. C'est

ainsi que chaque soir, je faisais des recherches sur les consultations à domicile de par le monde. Je tombai donc sur SOS Médecins France, une magnifique initiative fondée par le Dr Marcel LASCAR. J'essayai d'entrer en contact avec lui. A travers mes recherches sur internet, je réussis à trouver son adresse email. Je lui écrivis pour lui faire comprendre que je souhaitais mettre sur pied un projet similaire au Cameroun. Quelques jours plus tard, il me répondit. Pour rappel, le Dr Marcel LASCAR, médecin généraliste parisien, conçoit en 1966 le projet d'un service médical d'urgence au domicile des patients. En effet, un de ses patients était décédé un week-end car il n'avait pas pu trouver un médecin disponible à son chevet, alors que ce même docteur Lascar était parvenu à faire venir chez lui, au beau milieu de la nuit, un plombier pour colmater une fuite d'eau. C'est ainsi qu'il décida de conceptualiser un service privé disponible aux heures de nuit. L'association débuta donc officiellement ses activités le 20 juin 1966 sous le nom de « Groupement médical pour les visites à domicile », puis de « SOS Docteur nuit » avant de rapidement prendre le nom définitif de « SOS Médecins » et dont le but est de couvrir les plages horaires nocturnes (20 heures - 8 heures).

Dès juin 1966, plusieurs journaux (comme France Soir ou Le Monde) informèrent le grand public parisien de l'existence de ce nouveau service médical. L'arrivée du SAMU dès 1970 et du numéro d'appel d'urgence 15 en 1980 permit, en collaboration avec les services du secteur libéral, une couverture efficace de la permanence des soins. SOS Médecins, disposant de son propre plateau technique de régulation médicale, travaille ainsi en synergie avec le SAMU. Pour avoir quelques statistiques, en 2016, SOS Médecins comporte 65 associations réparties sur le territoire national et groupées autour d'une structure fédérative, SOS Médecins France, créée en 1982 par Jean-Baptiste Delmas. Plus de 1100 médecins travaillent dans les différentes unités locales ou

régionales. Ils sont en mesure de couvrir 70 % de la population française, de jour comme de nuit. Bénéficiant donc de la propriété intellectuelle du nom « SOS Médecins », le Dr Lascar m'expliqua que pour le mettre sur pied au Cameroun, il fallait respecter un certain cahier de charges : qualification des médecins, voiture blanche débanalisée, gyrophare, trousse d'urgence, traçabilité sur smartphone, et les structures de SOS Médecins doivent disposer d'un plateau technique multifonctions : standard téléphonique, applicatif informatique à métier spécifique, traçabilité, enregistrements d'appels ainsi que certains services complémentaires : cardiologie, doppler, urgences dentaires, vaccinations et conseils pour les voyages à l'étranger et des centres de consultations. Je trouvais cela tellement énorme, qu'il me serait probablement impossible de réunir toutes ces exigences. Il me suggéra alors d'entrer en contact avec le Dr MASSAMBA DIOP, président de SOS Médecins Sénégal, qui maîtrisait mieux le milieu de l'Afrique subsaharienne.

J'entrai donc en contact avec le Dr MASSAMBA DIOP ; nous échangeâmes par mail et parfois par téléphone. Une fois, il arriva même au Cameroun pour y effectuer une évacuation sanitaire, mais je ne pus le rencontrer par défaut de temps. Il me félicita pour mon audace de vouloir mettre un projet pareil au Cameroun, tout en m'indiquant que cela demandait beaucoup de moyens et qu'il ignorait comment j'allais m'y prendre. Cela me faisait surtout angoisser lorsque je me rendais compte que, SOS Médecins Sénégal, dont il est le président, dispose d'hélicoptères médicalisés, pourtant aucun hôpital dans tout le Cameroun n'en dispose.

Je ne me décourageai pourtant pas. Je mis le projet en attente et, quand je pouvais, j'avais peu à peu en essayant de réfléchir à la faisabilité au Cameroun avec des moyens modestes. Sur le plan relationnel, j'étais toujours un cœur à prendre. Mais, je n'avais toujours pas oublié ma précédente relation. Elle

tellement était connue des étudiants qu'il m'était difficile de faire comprendre à mes proches qu'en réalité, elle s'était achevée. C'était très difficile à assumer. Nous n'étions plus réellement en contact, mais via les réseaux sociaux, chacun continuait de voir l'actualité de l'autre au travers des publications. Un jour, elle publia une photo sur laquelle elle arborait un vêtement en tissu-pagne, accompagnée d'un monsieur. Je vis la photo, mais je ne compris pas directement. Je passai donc rapidement dessus. Quelques heures plus tard, un voisin de cité à Bangangté m'écrivit pour me dire : « Claudel, il y a ta « go²⁰ » qui se marie ici hein, tu es au courant? ». Et avec un sourire contraint, je lui répondis par l'affirmative et qu'en réalité nous n'étions plus ensemble. C'est à ce moment que je compris que c'était effectivement terminé, et j'avais encore plus mal parce qu'elle ne m'avait rien dit, encore qu'elle n'en avait pas le devoir de toutes les façons. Ce fut une grosse déchirure une fois de plus, surtout lorsque j'appris que son mari était un camerounais de la Diaspora. Je me sentais donc totalement impuissant, étudiant de mon état sans aucun sou, face à ceux que toutes les filles plébiscitent en général.

Ce fut une autre grande source de frustration pour moi. À ce moment-là, je compris qu'il fallait absolument que je puisse moi aussi trouver ma voie. De fait, je voulais sauver mon honneur froissé. A partir de ce jour-là, je dormais de moins en moins. Il m'arrivait de me réveiller tard dans la nuit en me disant : « *mon ami, tu ne vas pas laver ton honneur en dormant. Lève-toi et travaille !* » Et du coup, je me levais et je travaillais. J'avais une rage indescriptible. En plus de la frustration provenant de l'humiliation familiale, provenant d'une réussite sociale médiocre des membres de ma famille nucléaire, cette deuxième était le clou du spectacle. Il fallait donc que je devienne l'acteur de ce film d'horreur qui se jouait sous mes yeux. L'une des résolutions que j'avais prise était d'accomplir

²⁰ Petite amie

l'essentiel de mes réalisations dans un délai assez court, afin que tous ceux qui s'étaient moqués de moi et avaient fait de mes échecs une source de raillerie, soient encore vivants à mon heure de gloire. La deuxième résolution était que cela devait se produire au Cameroun, pas à l'étranger, puisque, c'est plus difficile, mais je savais très tôt que la victoire est plus belle lorsque le combat est plus rude. C'est l'une des raisons pour lesquelles je ne voulais pas voyager afin de continuer mes études à l'étranger, pourtant beaucoup d'opportunités m'étaient offertes dans ce sens Il fallait que j'y arrive au Cameroun et très vite. C'est ainsi que, j'ai commencé à mâcher le savoir et la science, je voulais tout savoir, tout apprendre, tout comprendre et tout tester. J'avais la motivation d'un lion viscéralement affamé devant une proie qui essayait de lui échapper...

Il était désormais un péché de dormir, dormir intellectuellement, ronfler psychologiquement. Vendre mon lit devenait donc une sorte d'autodéfense intellectuelle.

Face à tout cet environnement personnel sur le plan social et psychologique, le déclic total survint le jour de la proclamation des résultats de la fonction publique. Il faut dire que je comptais beaucoup dessus. Ce soir-là, j'étais de garde dans une clinique lorsque, dans le groupe « WhatsApp » de mes promotionnaires, quelqu'un annonça que les résultats venaient de sortir. Je commençai à trembler, puisque mon avenir se jouait là. Quelques minutes plus tard, l'un d'eux était au ministère, il photographia les résultats et publia dans le groupe. Il était 19h. Je me précipitai pour les télécharger puisque la garde était assez calme, il n'y avait pas beaucoup de patients. Grande fût ma surprise de constater que je n'étais même pas retenu à l'écrit, tandis que pratiquement tous mes camarades et proches avaient réussi. Je ressentis comme une déchirure dans le cœur. Mon avenir commençait à s'obscurcir de plus en plus. Je me demandais bien ce que je ferais par la suite. Mes parents voulaient que je fasse

mes dossiers pour aller continuer mes études à l'étranger. Ils ne passaient pas une nuit sans en parler, et à un moment, je commençai à en avoir assez. C'est ainsi que, ce même soir de garde, j'ai compris qu'à défaut de tenter le tout pour le tout, j'étais fichu.

Je décidai de prendre un risque énorme, ce qui me permit plus tard de comprendre Reid Hoffman qui disait qu'un entrepreneur est quelqu'un qui se jette du haut d'une falaise et qui construit son parachute en descendant. Je fermai ma salle de consultation en demandant aux infirmières de me contacter uniquement en cas d'urgence. Je venais de me rappeler d'un projet sur lequel je travaillais depuis un moment et qui pouvait être celui par lequel je pouvais renaître de mes cendres. Je me rendis sur le site internet Google Image et je téléchargai le logo de SOS Médecin France. Ayant assez de compétences en infographie acquises en autodidacte lorsque j'étais à la faculté médecine, j'employai un logiciel que j'utilisais fréquemment pour confectionner les pochettes de mes albums de RAP. Je substituai « France » sur le logo à « Cameroun ». Je créai le slogan, « votre santé, notre priorité » que j'ajoutai au logo. Ensuite, je me connectai sur Facebook, créai une page que je nommai « SOS Médecins Cameroun » et mis en photo de profil le logo que je venais de créer. Enfin, je téléchargai des images de médecins sur internet en y superposant mon nouveau logo que je publiai en ligne en informant le public que « SOS Médecins Cameroun » offrait des consultations à domicile.

C'est ainsi que chaque jour, je publiais des conseils sur le plan de la santé via cette page Facebook en indiquant toujours mes numéros à la fin. Pour que ces publications touchent le maximum de personnes, j'envoyai de l'argent à mon petit frère aux USA afin qu'il puisse promouvoir ces publications avec son compte

PayPal, vu que je n'avais pas de carte de crédit VISA. Avec le peu d'économies que j'avais, j'achetai un sac que je floquai de mon logo. Je confectionnai également une carte de visite professionnelle afin de la présenter à chaque fois que j'arriverais chez un patient. Je m'offris également une blouse floquée de mon logo. Sur la page, bien évidemment, je publiais assez fréquemment des extraits de mon livre « STOP ! Assez de mensonges sur le VIH-SIDA ». Ce qui bien évidemment créa un véritable tabac dans la communauté médicale au Cameroun qui critiquait amèrement, et même auprès des patients très satisfaits d'avoir une information nouvelle. Le positionnement de la page était clair : une équipe qui venait remettre de l'ordre dans un paysage médical miné par des scandales. C'était prétentieux, mais j'aimais.

Je présentai donc le projet à mes parents mais ces derniers semblaient plutôt dubitatifs, quand moi j'étais à fond dessus. Au début, je recevais en moyenne quarante coups de fils par jour, tellement les gens étaient intéressés par le service. J'allais consulter à domicile assez fréquemment, ce qui me permettait de gagner un peu d'argent car la consultation coûtait 10 000 FCFA en journée et 15 000 FCFA en soirée. Dans mon sac, j'avais quelques médicaments indispensables et je travaillais avec un groupe de taximen qui venaient me chercher et me ramenaient après chaque consultation. Lorsqu'on me contactait dans un quartier dangereux tard la nuit comme la Briqueterie, j'étais obligé de leur faire comprendre que tous nos médecins étaient actuellement en pleine intervention, car, le courage n'est pas de voir le feu et y plonger. C'est de la bêtise plutôt. Donc, je ne prenais aucun risque inutile. Dans ce genre de cas, j'orientais vers l'hôpital le plus proche, cela après avoir déjà indiqué les premiers gestes à pratiquer. Je le faisais aussi lorsqu'un cas n'était pas possible à prendre en charge à domicile.

Au fil du temps, il y avait beaucoup d'aléas. Des patients qui appelaient, et lorsque vous vous déplaçiez n'étaient plus joignables ou alors vous affirmaient que ça allait mieux. Mais, j'étais tout de même content d'avoir pu trouver une voie, aussi minime fut-elle. Car, elle me permettait toutefois d'exercer la médecine comme je la concevais. En effet, je voulais passer de la médiocrité à l'excellence car en réalité, rien ne va plus dans le système de santé au Cameroun. Depuis de nombreuses années, les Camerounais ont de plus en plus de difficultés à se faire soigner, et quand ils y arrivent, ce sont les dérives du système de santé qui prennent le relais pour déclencher un ras-le-bol généralisé.

✓ À QUI LA FAUTE ?

À notre système de santé bien sûr, qui a urgemment besoin d'un traitement incisif ! Mais, pour l'analyser en profondeur, il est important de présenter ses deux principales victimes :

1. LES VICTIMES VISIBLES : LES PATIENTS !

En première ligne de mire, comme victimes de notre système de santé, nous avons les patients ! Du fait de l'absence tant décriée d'une sécurité sociale, ces derniers sont obligés de payer de leur propre poches leurs soins sans aucun accompagnement (sauf pour certaines maladies) et, compte tenu de la situation sociale de plus en plus difficile, il devient parfois impossible de se faire soigner de façon convenable, respectable et digne, surtout, avec des revenus modestes. Cela entraîne le plus souvent des drames et des décès par faute ou défaut de soins. Pour ce premier groupe de victimes, la solution réside dans le fait même qu'il faudrait changer la philosophie rattachée à la gestion de notre système de santé, d'envisager un nouveau mode de financement des actes médicaux, centré sur les besoins du principal bénéficiaire. Il s'agirait de mettre sur pied une

politique qui permette d'agir AVANT LA MALADIE, au lieu de favoriser la médecine secondaire et tertiaire qui consistent à intervenir APRÈS LA MALADIE (rapportant plus d'argent). La plupart du temps, ces derniers types de médecine sont onéreux pour le patient qui, ne dispose souvent pas d'assez de ressources pour ses besoins élémentaires !

Il est important de savoir qu'il existe trois types de médecine : la médecine primaire, la médecine secondaire et la médecine tertiaire.

- **La médecine primaire** : elle consiste à intervenir AVANT la survenue de la maladie.

Exemple : S'il y a des fuites sur le plafond de votre maison et que l'eau coule à chaque fois qu'il pleut, la médecine primaire consiste à monter sur le plafond en saison sèche, et à obstruer ces fuites afin d'assurer son étanchéité pendant la saison des pluies. On adopte cette solution au lieu de se contenter de recueillir de l'eau dans un récipient lorsqu'il pleut. En médecine, cela se matérialise par la prévention, le conseil, et surtout la prospection, au lieu de rester à l'hôpital et d'attendre que des malades arrivent (démarche indispensable elle aussi).

- **La médecine secondaire** : elle consiste à intervenir APRÈS la survenue de la maladie

Exemple : Si vous souffrez d'un paludisme grave, vous irez vous faire soigner dans un hôpital où l'on vous demandera d'acheter un carnet, payer les frais de consultation. Vous serez certainement hospitalisé avec l'obligation de payer des frais d'hospitalisation et des médicaments, sans oublier l'épineux problème des files d'attente et des erreurs médicales. Vous comprenez aisément qu'avec ce type de médecine, le patient dépense beaucoup plus d'argent, surtout dans un pays où il n'existe pas de sécurité sociale. Cette absence de couverture sanitaire

universelle oblige le patient à payer de sa poche, dans un contexte de difficultés économiques pour les populations.

- **La médecine tertiaire** : elle consiste à intervenir pour pallier aux complications d'une maladie déjà installée.

Exemple : Si vous souffrez d'un cancer évoluant en métastases, la médecine tertiaire a pour but d'intervenir pour réduire et pallier aux complications (chimiothérapie, radiothérapie, etc.).

Ces trois types de médecine sont indispensables et complémentaires, sauf qu'au Cameroun, le système de santé est plus axé sur les médecines secondaire et tertiaire, parce qu'elles ont donc l'avantage de rapporter beaucoup plus d'argent au système, raison pour laquelle, ce sont elles qui sont plus mises en avant. Il est bien plus lucratif de soigner un patient qui souffre de paludisme grave plutôt que de mettre sur place des stratégies efficaces qui permettraient de prévenir cette maladie. Sauf que ce type de système est néfaste pour le patient qui a un niveau socio-économique très faible.

Un autre inconvénient de ce système de santé est le fait qu'il ne prend en compte que 20% de la population au maximum. Sans oublier les autres tares du système comme l'insuffisance et la vétusté du plateau technique, les conditions de travail médiocres, le chômage du personnel médical, etc. Ma pierre angulaire demeure avant tout la prévention, car j'estime que rester à l'hôpital et attendre juste que les patients y viennent avec cancer, diabète, hypertension artérielle, paludisme, etc., qu'on va prendre en charge par la suite, est certes très important et indispensable, mais dans un pays où il n'existe pas de sécurité sociale, cela n'est pas très bénéfique pour le patient. Il a d'abord besoin d'une médecine prospective qui anticipe sur ses maux afin qu'il reste en santé plus longtemps et à moindre coût !

2. LES VICTIMES DE L'OMBRE : LE CORPS MÉDICAL

Parmi les deux groupes de victimes, le corps médical représente les victimes les moins visibles mais pourtant, les plus indexées comme responsables d'un système qui les cannibalise eux-aussi ! Le cas du Dr NGO KANA (médecin décédé des suites de négligence et d'erreurs médicales) en est un exemple patent qui illustre la véracité des faits tels qu'évoqués !

Comme médecins, nous avons décidé de consacrer notre vie entière à venir en aide aux autres et pour cela, nous n'avons ni le droit de nous plaindre, ni celui d'évoquer les conditions dans lesquelles nous travaillons dans notre pays. Et pourtant, en voici quelques-unes dont on ne parle pas assez :

- ✓ Travailler 24 heures consécutives sans pause. Est-ce possible ? Légal ? Humain ?
- ✓ Travailler 25 jours d'affilés sans un seul de repos. Qui penserait ces deux combinaisons compatibles ? Travailler signifiant pour nous soigner, qui penserait cela raisonnable ?

Vous vous dites sûrement que c'est impossible, qu'il y a forcément une pause à un moment ou un autre de la journée pour être apte à soigner.

Vous pensez : "si c'est vrai, ils doivent être très bien payés".

Que NON !!!

Certains perçoivent environ 200 000 FCFA/mois de salaire (pour ceux de la fonction publique), tandis que d'autres sont affectés et reçoivent leur salaire

deux à trois ans après et sont donc obligés de rester accrochés aux basques de leurs parents pour survivre. Ceux qui évoluent en dehors de la fonction publique se retrouvent parfois avec moins de 100 000 FCFA / mois de salaire à quelques exceptions près ! Je connais plusieurs collègues qui perçoivent 50 000 FCFA/mois car, comme au marché avec les *bayam-sellam*²¹, lorsqu'un produit abonde sur le marché, son prix baisse. Et, comme 50 000 FCFA/mois (salaire que touchent plusieurs médecins camerounais dans ces conditions misérables) ne permettent même pas d'effectuer des recharges de crédit de communication dans son téléphone pour surfer sur WhatsApp, cela explique donc certaines dérives d'une branche galeuse de ce corps de métier, entre mercantilisme auprès des patients, opérations fictives, etc. Je préfère ne pas continuer...

Certains travaillent dans des conditions déplorables, sans matériel ni plateaux techniques adéquats, sans considération, sans reconnaissance, mais juste avec en tête, le plaisir d'avoir voulu faire ce métier par passion, sans attendre aucune reconnaissance en retour ! Ce sont ces ignorances, et ces doutes légitimes qui permettent de pérenniser ce système sadique qui veut qu'un médecin souffre à l'extrême. Nous allons subir toutes sortes de pressions, d'humiliations, de menaces, de déconsidérations. Ne pas se soumettre à ce régime signifierait avoir fait tout ce chemin pour rien. Ces travaux, qui pourraient être les plus beaux, deviennent alors les plus insoutenables car, réalisés sous la contrainte, avec privation de sommeil et stress perpétuel. Mais, cela n'empêche que, malgré toutes ces tares, le simple sourire d'un patient guéri, suffit à nous encourager davantage, et malgré tout, à nous pousser à persister.

TENIR, TEL EST LE MOT D'ORDRE !

Tenir ne signifie pas garder le cap, rester lucide, être en état de soigner.

²¹ Vendeurs à la sauvette,

Tenir le coup, c'est rester debout !

Tant que nos deux jambes nous portent, on nous estimera aptes à consulter, traiter ou opérer.

Tels des soldats infirmes, nous devons nous relever même lorsque notre corps nous lâche.

On nous considère comme une espèce animale à part, ne pouvant ni être malade, ni subir les conséquences physiques et psychologiques du traitement qui nous est infligé. Pour un patient qui subirait la moitié de nos sévices, nous effectuerions un signalement, lui prodiguerions des soins d'urgence, lui interdirions médicalement de travailler. Nous, médecins camerounais et médecin de demain, ne pouvons avoir accès aux mêmes solutions de soins que vous, car, le système dans lequel nous sommes coincés reste verrouillé !

Nous avons choisi de soigner. Pas de nous sacrifier !

La santé publique ne saurait justifier un tel coût humain, qui que nous soyons, quel que soit notre nombre, notre visibilité et notre future condition sociale. L'immensité de la tâche, qui serait celle de faire comprendre la gravité des conditions dans lesquelles nous vivons, rend à elle seule la chose impossible et le combat presque perdu d'avance.

PAR CONTRE, CETTE SITUATION PRÉCAIRE DES MÉDECINS ET DU CORPS MÉDICAL ET PARAMÉDICAL EN GÉNÉRAL NE SAURAIT EN AUCUN CAS JUSTIFIER LES DÉRIVES DE QUELQUES BREBIS GALEUSES QUI S'Y TROUVENT !!! Des personnes qui n'incarnent pas les valeurs déontologiques, éthiques et responsables se retrouvent dans chaque corps de métier et malheureusement, dans le corps médical aussi ! IL EST DONC IMPORTANT DE DÉNONCER AVEC FERMETÉ TOUT COMPORTEMENT QUI S'ÉCARTERAIT DE CE CODE QUE DEVRAIT

INCARNER LE MÉDECIN, QU'IMPORTE SA SITUATION SOCIALE CAR, PERSONNE N'A ÉTÉ CONTRAINT À PRATIQUER CE MÉTIER ! Il ne faudrait donc pas sombrer dans le délire de la généralisation et jeter le bébé avec l'eau du bain, ce qui pourrait décourager ces médecins (heureusement les plus nombreux) qui s'attellent chaque jour à donner le meilleur d'eux-mêmes pour le bien-être, et sans conditions, de leurs patients.

3. CONCLUSION

Nous sommes donc tous des victimes de notre système de santé qui emporte chaque jour nos enfants, nos parents, nos sœurs, nos frères, et peut-être vous demain ! Malgré ce décor désastreux, si votre enfant, votre mère ou encore votre conjoint vient à tomber malade aujourd'hui, vous serez bien obligé de vous rendre dans une structure hospitalière et vous risquez (dans certains cas) d'être victime de ces dysfonctionnements. Preuve suffisante que les critiques et les commentaires ne résoudront absolument rien !

CAR LORSQU'IL FAUT AGIR, PARLER DEVIENT TRAHIR !

C'est contre et avec ce système de santé à bout de souffle que nous devons nous battre (patients et personnel médical), que nous devons donner de la voix, et faire pression sur nos dirigeants. Nous sollicitons donc chacun d'entre vous. On peut se contenter de commenter et, critiquer, mais, la plus grande façon d'illustrer notre mécontentement c'est de répondre aux défis d'aujourd'hui. Nous ne pouvons plus nous taire. Nous n'acceptons plus cela, à un moment, il est temps de dire stop ! Ne pas se battre, c'est ne rien faire. Aucun commentaire sur internet ne peut sauver une vie ! C'est ainsi que par cette initiative, j'ai décidé

d'arrêter de parler et de commencer à agir afin de contribuer à l'amélioration de notre devenir, de celui de nos enfants et plus tard de notre pays. Mais, j'ai aussi vite fait de comprendre qu'un médecin qui ne maîtrise pas l'intelligence financière devient immédiatement un bourreau pour son patient, car, il va essayer (dans certains cas) d'utiliser ce dernier pour combler ses fins de mois et au final, ce sera encore le patient (déjà dans le désarroi) qui sera la victime.

Lorsque j'ai terminé mes études de médecine, j'ai directement compris qu'il était impossible de changer réellement les choses sans poser une action concrète. J'ai également très vite compris que je ne pouvais pas continuer ce projet tout seul. Il me fallait m'associer à des personnes qui comprennent ces enjeux et qui pourraient mettre leur talent à bon escient afin que nous puissions y arriver tous ensemble. Dans un premier temps, un dimanche à notre domicile au quartier Etoudi situé à Yaoundé, j'invitai un certain nombre de collègues de ma promotion à l'Université des Montagnes à participer à une réunion. Pendant la réunion, je leur présentai le projet que je gérais tout seul depuis bientôt quatre mois en précisant que je devenais de plus en plus débordé, tellement le besoin était grand. Au cours de cette réunion, je leur présentai la vision du projet, et ils adhèrent. Certains décidèrent de poursuivre définitivement l'aventure en y contribuant financièrement et les autres finirent par se retirer pour des raisons diverses. Ma mère décida de me soutenir en me remettant une somme de 250 000 FCFA et mon père 80 000 FCFA, ce qui me permit d'acquérir du matériel médical via ma grande sœur Yvette qui vit aux USA. Elle acquit un certain nombre d'outils précieux pour moi. Mon grand frère Sylvain, qui travaillait dans le domaine des BTP, avait un grand bureau à Yaoundé, dans l'immeuble où se trouvait la compagnie aérienne Air France. Je lui parlai du projet et il me proposa qu'au départ, nous pouvions venir de temps en temps dans son bureau pour

travailler. C'est ainsi qu'on y fit désormais nos réunions et en juin 2015, nous décidâmes d'officialiser définitivement le projet qui n'était plus seulement digital mais physique et légalisé, en témoignait notre bureau exécutif. Nous le constituâmes avec les membres qui avaient décidé de rejoindre l'aventure définitivement :

- Dr **Fernand OMBOLO** (président),
- Dr **Patrick KUISSU** (trésorier),
- **Cédric DJAKOU** et **Patrick SOP** (commissaires aux comptes)

Au départ, nous avions aussi un collaborateur, Ludovic KAMDEM, mais il décida de quitter l'aventure quelques mois plus tard. Nous opérationnalisâmes le projet en obtenant une autorisation de création et d'ouverture d'une association ayant pour objet d'exercer la médecine extrahospitalière délivrée par le ministère de la Santé Publique et la préfecture du Mfoundi. C'est ainsi que nous débutâmes les consultations à domicile, les consultations sur rendez-vous dans le bureau de mon frère le weekend lorsqu'il était vide ou encore les campagnes de santé et dépistage chaque weekend.

Ensuite, vu que les patients nous sollicitaient beaucoup en ligne via Facebook, nous décidâmes d'organiser le recrutement d'un personnel à Douala et nous nous liâmes à une clinique partenaire. C'est ainsi que nous devenions opérationnels simultanément à Yaoundé et Douala. Le projet prenait de plus en plus d'ampleur, plusieurs organismes et entreprises de l'étranger, principalement des pays du Maghreb et d'Europe nous contactaient et la plupart souhaitaient accéder à notre site internet mais nous leur faisions comprendre qu'il était en cours de réfection. C'est ainsi que je contactai un ami avec qui j'étais à l'internat et qui faisait informatique. Je lui dis que je souhaitais monter un site internet pour notre structure et il me fit une facture de 135 000 FCFA. J'acceptai

et je payai même un acompte de 30 000 FCFA. Il commença à le réaliser et me présenta la première mouture qui ne me plut pas. Je lui fis part des améliorations à effectuer. Deux jours plus tard, il m'envoya la version améliorée et jusque-là, je la trouvais toujours médiocre. Je lui dis qu'il eut fallu qu'il fasse des modifications supplémentaires parce que le rendu ne me plaisait pas, et que je ne pouvais pas solder le paiement si le travail n'était pas satisfaisant. C'est ainsi que le chantage commença. Il m'indiqua que pour toute prochaine modification le prix augmenterait, ce que je ne compris pas. On en discuta pendant pratiquement une heure, et j'étais déjà à fleur de peau, tellement cette situation m'énervait.

C'est ainsi que ce même soir, lorsque je rentrai à la maison je me dis : « mais, est-ce que c'est si compliqué de créer un site internet ? Je vais essayer de le faire moi-même pour lui démontrer que je peux le faire et je ferais même mieux ». Ma rébellion intellectuelle touchait à tout et pour moi j'étais capable de tout faire, il suffisait juste que je m'y concentre un bon moment. Ce même soir, après 7h de recherche et de tests sur internet, je réussis enfin à créer le site internet de SOS Médecins Cameroun qui avait un rendu bien plus optimal que celui qu'il me proposait, c'est d'ailleurs le même site que nous utilisons jusqu'à ce jour. Ensuite, pour toutes mes autres structures, je créais moi-même le site internet avant de comprendre qu'en réalité ce n'était pas si compliqué que ça, comme pour dire qu'avec détermination et même parfois frustration, il est possible de réaliser l'impossible par un travail acharné et méthodologique.

Quelques mois plus tard, mon frère rencontra des problèmes avec son bailleur à Bastos, ce qui nous poussa à quitter ce bureau pour nous rendre à l'immeuble la LEKIE à Yaoundé de façon provisoire, dans le bureau de maître BEDIANG, le frère du président de SOS Médecins Cameroun. Après quelques mois là-bas, où nous travaillions uniquement le weekend puisqu'en semaine il

était occupé, nous réussîmes à réunir les fonds pour prendre notre propre local à Yaoundé au quartier ESSOMBA. Cinq mois plus tard, après avoir changé trois fois de cliniques partenaires à Douala à cause des mésententes, nous réussîmes aussi à y avoir notre propre local à la nouvelle route Cité, à Douala.

Nous sommes médecins camerounais, et nous avons décidés de passer de la précarité à l'excellence par notre travail, notre détermination, notre respect des aînés. Par notre travail collectif, notre cohésion, notre humilité intellectuelle, la proscription de toute critique inutile et sans effet, mais plutôt par notre perspicacité et surtout par le respect de nos patients qui nous le rendront aussi.

Nous sommes médecins camerounais et notre but n'est pas de sauver un ou deux patients lors de nos gardes, mais de sauver un peu plus de vingt-deux millions de Camerounais par notre humilité, notre envie de toujours aider nos semblables et surtout de maîtriser l'intelligence financière car, sans elle, nous risquons d'être un danger pour nos patients.

Nous sommes médecins camerounais et malgré les tares de notre système, nous aimons notre métier, peu importe ses difficultés.

La politique globale de SOS Médecins Cameroun vise donc à :

- Prévenir au maximum l'apparition des maladies en passant par une sensibilisation de masse des populations, via les réseaux sociaux (génération tête baissée oblige) ainsi que via tout autre canal de communication efficace et moderne ;
- Intervenir sur le plan national et international, dans la promotion de la santé à travers des activités diverses telles que les campagnes de dépistage à vil prix, les séances d'éducation et de sensibilisation de masse,

les campagnes de santé, ainsi que des consultations et soins de santé divers, en partenariat ou non avec d'autres associations ou personnes volontaires ;

- œuvrer sur les plans national et international, dans les situations d'urgence individuelle et collective, et surtout en extra hospitalier, dans l'aide, l'assistance et l'encadrement des malades ;
- Promouvoir la médecine d'urgence, des catastrophes, et les premiers secours ;
- Couvertures sanitaires des grands rassemblements et évacuations sanitaires ;
- Formations médicales continues et formation en premiers secours ;
- Banque de sang et livraison de sang par des drones dans toutes les dix régions du Cameroun ;
- Service de livraison des médicaments à domicile ;
- Assurer le conseil médical à tous gratuitement 24H/24 et 7j/7.

Nous avons vraiment une grande vision pour ce projet.

Sur le plan personnel, je vivais encore chez mes parents, et il faut dire que, je ne savais pas encore vraiment ce qu'était la responsabilité familiale. Je m'occupais de mes activités, mais tout ce qui concernait la maison ne m'intéressait pas vraiment, jusqu'au jour où mon père est allé en prison. En effet, démarcheur dans une affaire de vente de terrain, entre un vendeur et une dame, il s'est retrouvé mêlé à une histoire d'escroquerie. Pourtant, la transaction avait été conclue par-devant notaire, sans sa présence. Puisque le vendeur était introuvable, la dame porta plainte contre lui pour complicité d'escroquerie. L'histoire était plutôt simple et lui ne s'inquiétait pas beaucoup puisqu'il se savait

innocent. Il alla néanmoins à la Police judiciaire de Yaoundé afin de se faire entendre. L'histoire a basculé lorsqu'un jour, au bureau, mon grand frère me fait comprendre qu'ils sont actuellement devant le procureur. Moi je ne stressais pas puisque je savais qu'il était innocent et que de toutes les manières, il finirait par sortir. Deux heures plus tard, mon frère m'appela en pleurs pour me dire qu'on venait de le placer sous mandat de dépôt et qu'il était en route pour la prison centrale Kondengui, ce qu'on appelle couramment « la 11e région ». Nous sommes en novembre 2015. C'était un nouveau moment sombre qui débutait pour notre famille, comme si en plus de toutes les autres humiliations, il fallait encore celle-là.

Le lendemain, j'allai le rencontrer en prison avec mon frère aîné. Il avait plutôt un très bon moral et me rassura sur sa sérénité parce qu'il savait qu'il était innocent et qu'il faudrait juste qu'on suive les procédures. Une autre fois, lorsque je retournai le rencontrer, il me dit en souriant : « Je me sens même très bien ici, lorsque tu as un peu d'argent, les gens s'occupent bien de toi. On te puise de l'eau, une autre personne repasse tes habits, une autre te masse, bref ne vous inquiétez pas pour moi ». Mais, pour moi c'était un drame psychologique de le voir dans cet endroit sordide. Le premier jour, lorsque j'étais le rencontrer, il m'avait dit : « c'est toi qui va t'occuper de toutes mes affaires, mes comptes, l'argent, la maison et personne d'autre, tu décides de tout ! ». Je ne comprenais pas trop pourquoi il souhaitait que ce soit moi qui le fasse, mais c'était une très grande responsabilité. C'est à ce moment que je décidai de créer mon premier compte bancaire personnel, puisqu'avant je ne voyais pas l'utilité d'en avoir un. Durant cette période, j'ai compris ce que ça voulait dire être père de famille. Il a passé quelques mois en prison, mais pour moi, c'était une éternité. Chaque matin, les challenges à gérer étaient tellement énormes que je commençais à comprendre à quel point nos parents sont des héros, les sacrifices qu'ils font

pour nous au quotidien méritent que nous leur rendions hommages éternellement.

C'est aussi à ce moment que j'ai compris que la famille parfois se réduit au noyau nucléaire lorsque certains problèmes surviennent, mais nous avons pu, mes frères et sœurs surmonter cette aventure, qui nous a tous laissé de profondes séquelles.

Revenant au projet SOS Médecins Cameroun, j'ai compris qu'il commençait réellement à avoir de l'impact lorsqu'en février 2016, Jocelyne FOTSO, la responsable des programmes de la chaîne de télévision Canal 2 International à ce moment-là, nous contacta afin que nous venions parler de notre projet dans le cadre de l'émission C'COMMENT. Ce jour-là, je dus aller pour ma première fois à la télévision. Malgré ma maîtrise du projet, je stressais énormément. Quelques minutes avant que je n'entre sur le plateau, je tremblais comme une poule, c'était une sensation vraiment étrange. Mais au final, tout se déroula plutôt bien. Pendant mon passage, mon père était encore en prison, et il me révéla qu'il n'avait pas pu suivre mon intervention télévisée. J'étais très content, c'était un début de consécration, mais surtout de reconnaissance. Ensuite, j'ai enchaîné plusieurs programmes télé dans plusieurs autres chaînes et je me sentais de mieux en mieux devant les caméras.

En ce qui concerne les réalisations, il est important de préciser que SOS Médecins Cameroun en réalité n'est qu'une dénomination. La structure ne comprend pas uniquement des médecins, nous y retrouvons aussi des infirmiers, des analystes biomédicaux, des pharmaciens, etc. SOS Médecins Cameroun

compte aujourd'hui huit employés permanents avec contrat de travail et vingt-neuf employés à temps partiel.

➤ **Réalisations (juin 2015 – mars 2018)**

- Deux sièges physiques : un nouveau siège flambant neuf dans la ville de Yaoundé (carrefour HYSACAM) et à Douala (nouvelle route Cité),
- Consultations à domicile : 683 patients à ce jour,
- Soins à domicile : 517 patients à ce jour,
- Consultations sur rendez-vous : 1 472 patients à ce jour,
- Conseils en ligne gratuits via notre service SOS Docta en ligne : 25 347 patients à ce jour,
- Couverture sanitaire d'évènements : 13 grands évènements à ce jour parmi lesquels, Canal20r 2017, concours Miss Nations Unies du Cameroun, STOP VIOL de Russel, la course de motos Yaoundé-Douala Racing 237, Etc.,
- Campagnes de sensibilisation et de dépistage dans les villes de Yaoundé, Douala, Bafoussam et Ngaoundéré : 18 475 patients à ce jour,
- Évacuations sanitaires : 10 patients à ce jour,
- Secours humanitaires : 15 évènements à ce jour,
- SOS Médecins Cameroun Mag : un magazine gratuit d'information et de conseils médicaux,
- Des cartes de prise en charge SOS Médical Care : 40 patients qui en bénéficient déjà,

- Une succursale de SOS Médecins Cameroun en France : SOS Health for Cameroon,
- Des consultations de télémedecine : 28 patients à ce jour,
- Un partenariat avec l'émission Sweet Time sur Canal 2 International, au cours de laquelle nous effectuons de la médecine préventive chez les enfants qui y participent en leur procurant des conseils, ainsi qu'à leur parent. Tout en effectuant des bilans de santé, et des dépistages.
- Notre site internet : www.sosmedecinscameroun.com
- Nos plateformes en ligne Facebook et Instagram : SOSMedCamer

Ceci ne s'est bien sûr pas fait sans difficultés, bien que je ne parlerais pas réellement de difficultés, mais plutôt de challenges. Puisque se lancer dans l'entrepreneuriat c'est par définition se jeter du haut d'une falaise en construisant son parachute en descendant car dès le départ, nous sommes conscients des épreuves à affronter. Mais, ce que je peux quand même citer en passant :

- **L'âge** : nous sommes dans un pays où l'on assimile un peu trop la jeunesse à l'incompétence. Je ne peux pas compter le nombre de fois où j'ai été victime de ces préjugés. Lorsqu'on voit un jeune, on estime directement qu'il ne peut rien apporter, raison pour laquelle j'estime qu'au lieu de se plaindre, il faut se battre dix fois plus que les autres afin de développer une consistance intellectuelle qui nous permet de nous affirmer. Nous devons travailler en interdépendance avec toutes les générations, car aucune n'a le monopole de la vérité universelle qui, elle, n'existe pas.

- **L'administration** : Les lenteurs et lourdeurs administratives constituent aussi un réel frein parfois dans les activités que nous menons au quotidien.

- **Le tribalisme** : J'aurais bien voulu ne pas citer cette difficulté, mais force est de constater que cette tare constitue toujours un réel frein. C'est d'ailleurs hallucinant de se rendre compte que nous n'avons parfois pas pu saisir certaines opportunités à cause de cela (on nous expliquait clairement que c'était à cause de cette raison). J'estime que nous jeunes, nous devons pouvoir corriger ce mal qui a été implanté dans nos sociétés pour nous empêcher de nous considérer comme des pièces d'un miroir brisé. Nous avons le devoir de nous mettre ensemble afin de constituer la magnifique image (miroir reconstitué) que doit devenir celle de notre pays. Je n'ai rien à faire de votre provenance ethnique, si vous êtes compétent, honnête et dynamique, c'est certain que nous travaillerons ensemble.

- **Le financement** : ceci reste l'épineux problème des entrepreneurs au Cameroun, encore plus lorsqu'on est jeune et qu'on ne dispose pas d'un patrimoine financier pour bénéficier des allégresses d'une banque. Mais, si vous comprenez que votre premier financement c'est votre cerveau et votre capacité à pouvoir apporter des solutions à des problèmes tout en fédérant autour de vous des personnes prêtes et disposées à vous accompagner dans cette aventure, le financement devient un détail.

Ce projet n'aurait jamais pu voir le jour sans le soutien indéfectible que j'ai eu de mes collaborateurs qui m'ont accompagné dans cette magnifique aventure. Sans eux, rien de tout ceci n'aurait été possible. Je tiens encore sincèrement à les remercier pour cette témérité dont ils font preuve depuis le départ et jusqu'à présent, en partant de mon collègue William qui émet pour la

première fois l'idée d'un concept de consultation à domicile lorsque nous faisions septième année de médecine, Dr LASCAR, Dr MASSAMBA DIOP, l'équipe dirigeante de SOS Médecins Cameroun et bien sûr toutes ces personnes, même anonymes, qui nous soutiennent. Cette réussite est d'abord la vôtre.

Afin de continuer dans cette démarche, ayant toujours une très grande sensibilité pour la recherche, j'ai beaucoup été marqué par certains scandales sanitaires au Cameroun, le cas de dame KOUMATEKEL et du Dr NGO KANA sont certainement les cas les plus connus. Après avoir décrypté le système de santé et le fait que le problème de fond est systémique, j'ai aussi pu révéler qu'il existait aussi un problème humain. Partant de la méconnaissance du fait qu'un hôpital est avant tout une entreprise, qui dit entreprise, dit une structure qui doit avoir une stratégie globale des mécanismes spécifiques pour garantir une belle expérience et surtout fidéliser la patientèle. C'est ainsi que je décide de publier mon deuxième livre, la fonction marketing à l'hôpital.

Chapitre XI

Mon deuxième livre

Les exigences accrues des usagers des centres hospitaliers obligent ceux-ci à s'intéresser aux pratiques managériales telles que le marketing.

Le marketing hospitalier utilisant les outils du marketing des services doit s'adapter au contexte hospitalier, notamment en ce qui concerne la déontologie et l'éthique médicale. La mise en œuvre de la fonction marketing à l'hôpital obéit à une démarche : marketing étude, marketing stratégique et marketing action (mix marketing). De même, une structure de pilotage (niveau stratégique et opérationnel) et des ressources (humaines, financières et technologiques) sont requises pour une mise en œuvre efficace de cette fonction. C'est en réalisant des études au sein des structures médicales au Cameroun que j'ai pu comparer l'expérience de ces structures en marketing aux bonnes pratiques de la fonction marketing hospitalier. Ce livre vise les personnes suivantes : dirigeants hospitaliers, professionnels de santé, étudiants en marketing et gestion, etc.

En réalité, le seul patron dans un hôpital, c'est le patient. Il peut licencier tout le monde, du directeur à l'employé, en faisant une chose simple : aller se faire soigner ailleurs. On pourrait se dire que cela remet en question le fait de prôner la médecine primaire, mais absolument pas, car toutes les médecines (primaire, secondaire et tertiaire) sont d'égale importance et il faudrait que les patients qui arrivent dans un hôpital puissent bénéficier d'une prise en charge unique et exceptionnelle. Car, cela a un impact puissant dans le processus de la

guérison lorsqu'on sait que l'être humain est à la fois biologique, psychologique et social. Toute thérapie touchant une de ces entités, aussi minime soit-elle, peut apporter d'excellents résultats même sans médicament. Un patient reçu et consulté avec empathie après une prescription médicale non conforme, est préférable à un patient méprisé avec un bon traitement. Car l'expérience vécue par la patientèle²² joue un puissant rôle de placebo !

L'effet placebo est un effet subjectif, mais réel, produit sur une personne par un médicament n'ayant pas d'efficacité démontrée. Prenez la vitamine C, vitamine indispensable à l'équilibre de l'organisme. Une carence en vitamine C, comme en souffraient autrefois des marins restés longtemps en mer, provoquait une maladie qu'on appelait le scorbut et qui se manifestait en particulier par une fatigue. Le jour où les marins ont emporté à bord des fruits frais, en particulier des citrons, qui se conservent longtemps, ils n'ont plus souffert de la fatigue du scorbut. Par conséquent, si après avoir pris de la vitamine C, vous vous sentez requinqué, c'est que vous bénéficiez d'un effet placebo.

Quand, affligé d'un terrible mal de crâne, vous avalez deux comprimés d'aspirine, si vous vous sentez déjà mieux au bout de dix minutes, ce n'est pas parce que l'aspirine fait déjà son effet (elle est encore dans votre estomac) mais grâce à l'effet placebo. Ce qui veut dire que même les médicaments efficaces sont accompagnés d'un certain effet placebo ! L'effet placebo n'est pas seulement véhiculé par les médicaments.

Quand un parent pose un baiser sur le bobo d'un enfant, si l'enfant cesse vite de pleurer, ce n'est pas la magie du baiser qui l'a soulagé, mais son effet placebo. Quand un patient entre chez le médecin avec des symptômes inquiétants et en ressort en souffrant moins après que le médecin lui a expliqué

²² Contraction de patient et clientèle désignant l'ensemble des patients d'un personnel médical

que ses symptômes sont bénins, c'est encore grâce à l'effet placebo. Michael Balint, psychiatre anglais qui a beaucoup écrit sur la relation médecin-patient, expliquait d'ailleurs que le premier médicament du médecin, c'est le médecin lui-même. Et dans toute relation thérapeutique, le respect mutuel que s'accordent soignant et patient se concrétise par un fort effet placebo. L'effet placebo découle de la confiance de l'utilisateur dans le médicament qu'il absorbe, mais ce n'est pas un effet magique. Il déclenche, à l'intérieur du cerveau, la sécrétion de substances appelées endorphines, qui soulagent la douleur et divers autres symptômes. Autrement dit, l'effet placebo est la conséquence biochimique d'une suggestion symbolique, car, l'être humain est BIO-PSYCHO-SOCIAL.

Il existe une partie BIOLOGIQUE : Le fonctionnement de vos organes (cœur, foie, rein, etc.) ainsi que tous les processus physiologiques de votre organisme.

La partie PSYCHOLOGIQUE : votre état mental.

La partie SOCIALE : Vos interactions avec votre entourage.

Et, ces trois entités : biologique + psychologique + social sont intimement liées ! Si un seul de ces aspects est affecté, cela se répercute immédiatement sur les autres. Alors, si vous avez un très bon mental, vous serez en mesure de guérir votre entité biologique et/ou sociale, comme ces patients qui guérissent bien qu'ayant ingéré des médicaments sans AUCUN PRINCIPE ACTIF. De même, un marketing hospitalier adéquat est capable de générer des résultats de ce type. Paru en mars 2016, ce deuxième livre a été une grande réussite. Pour l'écrire, j'ai dû effectuer une étude holistique sur les stratégies de marketings hospitaliers dans d'autres pays, avec le souci majeur de tropicaliser ces concepts et méthodes suivant notre environnement social, économique, culturel et médical.

Au départ, je l'offris à dix structures hospitalières dans le but les sensibiliser sur la question. L'écho était largement favorable auprès de ces institutions et j'eus la possibilité de pouvoir implémenter certaines de ces stratégies au sein des cliniques où je travaillais, ainsi qu'à SOS Médecins Cameroun d'ailleurs.

Exemple d'application pratique de ce livre : La pharmacovigilance.

La pharmacovigilance est la surveillance des médicaments et la prévention du risque d'effet indésirable résultant de leur emploi. En général, elle ne se pratique pas systématiquement dans nos hôpitaux. Lorsqu'on vous prescrit un médicament, il est rare qu'on suive l'évolution et les effets de cette prescription durant les heures qui suivent, surtout si vous n'êtes pas hospitalisé. Ce qui peut donc poser de graves problèmes, surtout si vous développez des effets indésirables, pouvant même causer un décès, qu'on attribuera plus facilement à la grand-mère du village (la pauvre). Je recommande dans ce livre d'utiliser les réseaux sociaux, génération tête baissée oblige, pour mieux pratiquer la pharmacovigilance et optimiser ainsi le suivi des patients.

Lorsque je consulte, je note le numéro de mes patients sur l'application WhatsApp, puisque pratiquement tous l'utilisent. Ce qui me permet, de garder le contact avec ces derniers, et de suivre l'évolution ainsi que l'effet de ma prescription quelques heures après. Le patient a la possibilité de m'avertir si un problème survient et je peux immédiatement y répondre, modifier sa prise en charge, lui programmer un rendez-vous à l'hôpital ou encore à domicile. Si je lui demande d'effectuer des examens, il lui suffit de filmer les résultats et de m'envoyer les images toujours via cette application mobile afin que je puisse les interpréter et améliorer sa prise en charge, sans qu'il ne se déplace. Autre application, en cas de problème ponctuel, le patient peut directement m'écrire,

même si la préoccupation médicale n'est pas forcément la sienne : un enfant qui vomit à la maison, une femme enceinte qui saigne tard dans la nuit, un nourrisson qui convulse, ce qui me permet de lui présenter les premiers gestes à pratiquer et programmer un rendez-vous en temps réel avec un professionnel de santé qui est dans une position géographique proche de la sienne. Ceci est d'autant plus valable si je dois référer un patient chez un spécialiste. Grâce à l'archivage électronique (cloud computing), je transfère directement le dossier du patient en question vers l'autre médecin, ce qui facilite la consultation et évite de refaire les mêmes examens ou prescriptions médicales.

Voilà par exemple une recommandation de ce livre, que nous utilisons déjà au sein de SOS Médecins Cameroun, qui permet d'améliorer la relation et l'expérience médicale de la patientèle et ainsi, professionnaliser le rapport patient / médecin.

Le principal frein à la mise en œuvre de ces stratégies réside principalement au niveau des conditions de travail des professionnels de santé. Il est difficile pour une infirmière d'accueillir chaleureusement un patient avec sourire, lorsqu'elle n'est pas payée depuis 3 mois, salaire de surcroît médiocre. Je note aussi un problème de formation du personnel à ces stratégies relevant en réalité du marketing et qu'on n'enseigne pas dans les facultés de médecine ou même les formations du personnel paramédical.

Une autre difficulté réside au niveau de la gestion d'un flux important de patients. Avec cinq à dix patients, c'est très simple à manager, mais lorsque le nombre devient exponentiel, il devient humainement impossible de pouvoir apporter des réponses pertinentes et en temps réel. Raison pour laquelle, dans le livre, je propose des stratégies managériales pour pallier à cette contrainte, allant jusqu'à l'intelligence artificielle pour la gestion numérique, automatique

et personnalisée des patients ou encore l'utilisation des outils de *Customer Relationship Management* (CRM).

Un an après l'écriture de mes deux premiers livres et cette contribution à travers SOS Médecins Cameroun à l'évolution du système de santé au Cameroun, je ressentais toujours un sentiment d'inachevé. J'avais l'impression que beaucoup d'autres jeunes devaient certainement traverser les mêmes difficultés que moi durant mon parcours. Je voulais donc partager avec ceux-là, qui n'ont pas eu la chance de bénéficier d'une expérience réelle, loin des saupoudrages médiatiques, qui leur permettrait d'éviter certaines erreurs, comme celles que j'ai moi-même commises, et surtout de continuer à croire en notre pays. C'est ainsi que je décidai de me lancer dans une vaste campagne de communication et de sensibilisation sur les « secrets » que j'avais appris en déployant SOS Médecins Cameroun. Ces astuces, je décidai de partager avec d'autres jeunes, car je ne souhaitais pas qu'un autre jeune puisse subir ce que j'avais subi.

C'est ainsi que naît StartUp Academy, ce que j'ai convenu d'appeler *l'école des futurs patrons*.

Chapitre XII

Start-Up Academy

Un an après avoir consacré 100% de mon temps à la mise en œuvre du projet SOS Médecins Cameroun, 24h/24 et 7j/7, je me sentais toujours vide.

Satisfait d'avoir pu apporter une minuscule graine dans ce champ à cultiver qu'est notre système de santé, je voulais maintenant répliquer cette expérience dans un autre secteur. Toujours comme un médecin, mais non plus celui-là qui continue juste de soigner les malades, mais celui qui soigne, une société. En réalité, la médecine et la santé en général c'est un tout, et le meilleur moyen de rester en bonne santé est de se relaxer, de voyager, de profiter du bon temps avec ceux qu'on aime et surtout d'éviter le stress qui est à l'origine de beaucoup de maladies ! En plus des enjeux sanitaires, je voulais prôner l'excellence, le travail et non la victimisation permanente. C'est la raison pour laquelle, de par ma modeste expérience entrepreneuriale, je voulais essayer de stimuler les jeunes, afin qu'ils ne tombent pas dans les pièges du système en devenant tous des salariés à la fin de leurs études. Ce serait un danger pour l'Afrique. Pour cela, je me demandais bien comment j'allais m'y prendre.

Après quelques semaines de réflexions, je me résolus à dispenser des conférences sur des thématiques que je maîtrisais concernant l'entrepreneuriat, le tout en partageant au passage mon expérience. Le hic c'est que je n'avais jamais donné de conférences auparavant et je voulais d'abord commencer par

me former à cet exercice. C'est ainsi qu'en janvier 2016, sur la page de SOS Médecins Cameroun, je fis une publication pour annoncer la tenue d'une conférence gratuite au siège de SOS Médecins Cameroun sur des thématiques qui avaient trait à l'entrepreneuriat. C'était donc le moyen pour moi d'apprendre à transmettre mon savoir et rien de mieux pour cela, qu'une conférence gratuite à petite échelle. Ce premier jour de conférence, six jeunes répondirent à l'appel. J'avais préparé mes diapositives. J'ai entretenu mon audience pendant deux heures. Ils posèrent des questions auxquelles j'essayai de répondre en notant à chaque fois que quelque chose clochait et après la conférence je rentrai travailler dessus afin de m'améliorer.

La séance qui suivit, j'essayais toujours de m'améliorer et de plus en plus, je prenais goût, je le faisais toujours gratuitement pour que ce soit plus facile, donc en fait c'était ma manière d'apprendre. Ensuite, j'informai mes collègues de SOS Médecins Cameroun, afin de leur faire part de ce nouveau projet que je venais de lancer et que j'avais appelé StartUp Academy. Je leur assurai qu'à travers ce projet, nous pourrions partager notre expérience sur l'entrepreneuriat avec d'autres jeunes. Ils se montrèrent très sceptiques au début et me firent remarquer qu'il ne s'agissait pas vraiment de la médecine, et qu'il eut été préférable que je le fasse en dehors de SOS Médecins Cameroun. Je venais de prendre un choc. Je ne comprenais pas comment ils ne percevaient pas ce que je voulais faire par-là. Alors, il devint impossible de continuer à faire des publications ayant trait à ce nouveau projet sur la page de SOS Médecins Cameroun. Il me fallait trouver un plan B pour le faire, puisque ce nouveau projet m'excitait un peu plus. Je trouvai donc la solution :

1. Il faudrait que les gens me connaissent ;
2. Il faudrait que ma présence en ligne soit plus professionnelle ;
3. Il faudrait que je me forme.

C'est ainsi que ce soir-là, lorsque je rentrai à la maison, j'ouvris mon profil Facebook et je supprimai toutes mes images et publications trop personnelles. Je modifiai également ma photo de profil en la substituant à une photo plus professionnelle. Pour que les gens me connaissent un peu plus, je décidai de créer une page officielle, et pour celle-ci, j'hésitai énormément sur le nom à retenir « Claudel Noubissie » ou « Dr Claudel Noubissie » ? Un vrai dilemme, parce qu'il y a une maladie que je passe mon temps à décrire et que j'appelle « la diplô-mythe » c'est-à-dire, l'affection causée par une abondance de diplômes, sans une réelle consistance intellectuelle. Je craignais d'inscrire « Dr » et aller en contradiction avec mon propre constat, et ne pas inscrire « Dr » et prendre le risque que les gens ne se rendent pas compte que j'étais médecin lorsque j'évoquerais des sujets qui avaient trait à la santé. Je décidai finalement d'adopter « Dr Claudel Noubissie » vu que je devais aussi faire beaucoup de publications médicales sur ma page. Et enfin, je créai une troisième page que j'appelai « StartUp Academy ».

Je commençai à me former tout seul, à écrire des textes, pour animer mes différentes pages. J'avais envie de démontrer aux gens qui pensaient que la réussite de SOS Médecins Cameroun était un hasard qu'en réalité, ce n'était pas le cas, qu'il y avait un réel travail derrière et je voulais répliquer cela avec ce nouveau projet. Je me rappelle qu'un an auparavant, en janvier 2015, je travaillais déjà sur un projet similaire que nous avons dénommé « Global Investment Corporation », qui devait évoluer dans l'agriculture et l'élevage. Nous avons créé un groupe de travail sur l'application WhatsApp le 26 janvier 2015. Pour le mettre sur pied, je sollicitai le soutien intellectuel d'un grand frère, Jean Paul POUGALA pour qui j'ai beaucoup d'admiration en lui adressant une correspondance de 12 pages. Il apprécia l'initiative et me recommanda de participer à sa formation « réinventer les industriels Africains de demain

(RINVINDAF) pour éviter de commettre les erreurs fatales ». Il s'agissait d'une formation qui avait le vent en poupe à ce moment-là. Je venais de terminer mes études de médecine et je n'avais pas la possibilité d'y participer à cause du coût. Les frais de participation s'élevaient à 200 000 FCFA à cette époque. Mais, pour le contenu et l'expérience du formateur, ce montant ne représentait pas grand-chose. Cependant, il était difficile pour moi de réunir une telle somme lorsque je savais qu'après, il devait encore falloir de l'argent pour démarrer le projet. Je décidai donc de pratiquer de l'intelligence économique pour comprendre ce qu'on y enseignait, car j'étais persuadé que ces informations devaient m'aider à plus facilement implémenter notre projet.

Au final, j'abandonnai le projet « Global Investment Corporation » en raison du manque d'engagement de mes collaborateurs, que je trouvais peu motivés. C'est ce jour-là que je perçus la pertinence de l'étude qui explique que le conflit entre les associés représente 80 % des causes poussant les entreprises à disparaître. Je venais d'en faire les frais. Je me mis donc à fond sur mon nouveau projet, ce qui se manifesta de plus en plus par mon absence à SOS Médecins Cameroun. Mais, au vu des automatismes qui s'étaient déjà créés, par les mécanismes que nous avions installés dans les sièges de SOS Médecins Cameroun à Douala et Yaoundé, ces sièges pouvaient fonctionner sans que nous ne fussions forcément là physiquement. J'avais donc un peu de temps pour travailler sur ce nouveau projet.

Un mois plus tard, plus précisément le 02 février, j'organisai une première conférence payante. C'était un premier test grandeur nature. Cette fois-là, il y eut un seul participant qui avait payé par monnaie électronique. Je lui indiquai que la formation se déroulerait dans un restaurant, « Tchop et Yamo », situé à la nouvelle route Bastos à Yaoundé. Dès que j'arrivai avec les documents à lui remettre et ceux avec lesquels nous devons travailler, je lui expliquai qu'en fait,

à la StartUp Academy, nous avons mis sur pied la différenciation pédagogique, puisque nous nous étions rendu compte que, lorsqu'on organisait des formations avec plusieurs participants, ce n'était pas vraiment personnalisé. Donc à ce même moment-là, dans plusieurs secteurs de la ville, nos formateurs s'entretenaient avec une seule personne pour que la formation soit plus spécifique au besoin de chaque participant, ce qu'il trouva plutôt formidable. J'achetai à manger, avec ses 10 000 FCFA bien évidemment, et 4h de temps après, nous nous séparions, lui très satisfait. Une fois à la maison, j'étais vraiment déçu parce que c'était un flop, pas du tout rentable. Toutefois, j'étais très ravi du fait qu'il fut satisfait. C'était le plus important en réalité. Je décidai alors de lancer un deuxième test, mais cette fois-ci je multipliai le coût de la formation par cinq. Je fis passer la conférence à 50 000 FCFA et j'annonçai qu'elle se déroulerait à Yaoundé et Douala. Bien évidemment, je rendis le contenu plus dense, mais je jouai surtout sur le neuro-marketing basé sur le prix. J'avais compris que si vous voyez un iPhone X neuf et le vendeur vous déclare qu'il coûte 30 000 FCFA, vous aurez peur de l'acheter. Vous allez craindre qu'il n'explose chez vous ! Tout simplement, parce que le prix ne correspond pas à la qualité du produit. J'avais mon ami Robert, avec qui j'étais à l'internat, qui avait une boutique à Yaoundé, plus précisément au carrefour Elig-Essono. Je lui demandai si je pouvais orienter mes futurs participants vers lui pour le paiement, et il accepta de bon cœur. C'est ainsi que je fis imprimer un autocollant que j'apposai sur la porte de son bureau afin d'indiquer aux éventuels intéressés, qu'il s'agissait là de notre siège. Pour ce deuxième test, je fus surpris de constater que quatre personnes payèrent à Yaoundé et trois à Douala. J'étais vraiment très content.

La veille de la formation à Yaoundé, je les informai que celle-ci se tiendrait au restaurant SOCRAT, un restaurant chic à la nouvelle route Bastos dans lequel

je n'étais jamais allé auparavant. Le jour de la conférence, j'arrivai à 9h dans ce restaurant vu que la conférence devait débiter à 10 h et je le trouvais encore fermé. Je commençai immédiatement à stresser. Je demandai des renseignements au vigile qui me dit qu'ils allaient ouvrir à 10h30. C'est donc ainsi que je restai à l'entrée et quelques minutes après les quatre participants arrivèrent. Je leur concédai que nous devions attendre encore quelques minutes. À l'ouverture du restaurant, nous entrâmes. Chacun d'eux avait un sac à dos. Une fois installés, le gérant du restaurant se dirigea vers nous. Bien évidemment, personne n'y comprenait rien. Je me levai et arrivai à sa hauteur avant qu'il n'arrivât vers nous. Je l'informai de notre petite réunion tout en lui assurant qu'il pouvait nous apporter le menu. Je ne savais pas encore que je venais de commettre une erreur fatale !

Alors que nous étions déjà en pleine formation, laquelle se déroulait à merveille sur un canapé dans un coin du restaurant, il arriva et présenta le menu à chacun : entrées, plats chauds, dessert, vin, etc. Chacun d'entre eux prit une entrée, un plat chaud, un dessert et des jus de fruits. J'étais serein en leur dispensant la formation et aussitôt que nous avons fini, une magnifique table était préparée pour nous. Nous nous levâmes et allâmes manger. Après le repas, le serveur vint me remettre « la douloureuse » c'est-à-dire la facture. Lorsque je regardai la facture, je vis 96 400 FCFA. Mon cœur faillit s'arrêter ! Je me levai sans paniquer bien sûr, et me dirigeai vers la caisse, et très timidement, je leur fis comprendre que je voulais avoir les détails sur les prix. Ce n'est qu'à ce moment que je remarquai que le verre de jus d'ananas que chacun buvait comme de l'eau coûtait en réalité 4 000 FCFA, un plat de salade pratiquement 12 000 FCFA, etc. Cette fois-là, j'étais content d'avoir dispensé une belle formation à quatre personnes. Mais juste pour la nourriture, je venais de gaspiller pratiquement 100 000 FCFA. Mais, je suis tout de même rentré satisfait.

Pour la session de Douala qui était la semaine suivante, ma copine dont l'oncle travaillait dans un hôtel de la ville, me demanda de m'y présenter et de le rencontrer afin de négocier une chambre, vu que, je ne pouvais pas louer une salle pour trois personnes. J'indiquai le nom de l'hôtel aux participants et j'y arrivai très tôt le lendemain. Je négociai une chambre avec option repas pour quatre personnes à 40 000 FCFA. C'est ainsi que la formation se déroula donc dans la chambre de l'hôtel et je leur sortis également l'argument de la différenciation pédagogique, en leur faisant comprendre qu'au même moment d'autres formateurs dispensaient la formation à de petits groupes dans d'autres hôtels, ils trouvèrent le concept très innovant. À la fin de la formation, j'étais très content. Déjà du fait de les voir satisfaits mais aussi, de voir que mes efforts commençaient peu à peu à porter leurs fruits. Le mois qui suivait, je lançai une autre édition. Je ramenai le prix à 10 000 FCFA et là, ce fut un succès total. Plus de 30 participants à Douala, conférence, pendant laquelle je rencontrai mon premier collaborateur, Ulrich NGUEGANG. Plus tard, il devint l'un de mes plus fidèles collaborateurs qui, à chacune de mes conférences, ferait la partie introductive sur la programmation neurolinguistique. Et, à ma plus grande surprise, il finit par me trahir !

En effet, lorsque je débutais mon aventure entrepreneuriale, mon entourage me disait toujours :

« Claudel, fait attention ! Il y a trop d'hypocrites ici au Camer, surtout dans l'univers des affaires. Il faut faire gaffe ».

Je prenais toujours ces remarques avec beaucoup de légèreté et je me disais :

« Vous exagérez, laissez-moi tranquille, je gère la situation ».

J'ai compris le véritable sens et la véracité de ces recommandations il y a quelques jours, ceci avec celui que je considérais comme un ami jusqu'alors : Ulrich NGUEGANG. Il faut dire que j'ai rencontré Ulrich en 2016 lors d'une de mes conférences à L'hôtel Prince de Galles de Douala. À cette époque, je m'occupais de tout le processus de mise sur pied de mes séminaires. Communication, logistique, supports, contenus, et même l'impression de mes livres, tout seul à la maison ! J'étais sur tous les fronts en même temps. Ce jour-là, après le séminaire, un monsieur se rapprocha de moi, nous commençâmes à discuter et il me félicita pour la qualité du séminaire. Nous continuâmes à échanger un moment. Je perçus en lui un formidable art oratoire. Ensuite, je me dis directement qu'il pouvait faire l'affaire si nous travaillions ensemble. Ceci dans le but de préparer intellectuellement et psychologiquement les participants au début de mes séminaires via des notions de Programmation Neurolinguistique (PNL) avant de passer, au « plat de résistance ». Je lui proposai donc un partenariat dans ce sens, ce qu'il accepta volontiers. Surtout qu'il était déjà fondateur d'une structure, SPAS (Spark Projection and Sound), spécialisée dans la location du matériel de projection numérique et de sonorisation pour des événements. Il était important pour moi de joindre la théorie à la pratique, en commençant par sa propre expérience entrepreneuriale avant de songer à vouloir la transmettre. Nous commençâmes donc à travailler et, il animait toutes les introductions de mes séminaires de façon vraiment étincelante.

À chaque fois, c'était un moment de pur plaisir et de partage intellectuel surtout lorsqu'il entretenait l'audience sur des thèmes comme :

- ✓ L'effet cumulé,
- ✓ La confiance en soi ou encore le thème le plus plébiscité,
- ✓ Comment reprogrammer son cerveau pour se lancer dans l'entrepreneuriat ?

Lorsque Ulrich NGUEGANG s'exprimait, impossible de rester indifférent, tellement c'était profond, simple, et précis. Il vous emportait dans son univers afin de vous faire prendre conscience de votre potentiel, de le développer et l'optimiser. En plus, il associait le fond et la forme. Quelques mois plus tard, je proposai à Ulrich de donner des conférences qui lui seraient propres parce que j'estimais qu'il avait beaucoup à offrir. Mais, il me rétorqua qu'il eut préféré prendre son temps afin de bien affûter ses capacités, histoire d'offrir un contenu d'une consistance intellectuelle indescriptible. Débordant de potentiel, il décida de mettre sur pied une deuxième structure dont l'objectif était de professionnaliser le « *Branding* » ou plus simplement la communication externe des entreprises. Il décida de l'appeler U.N MEDIA. C'est grâce à cette structure qu'il exprima encore réellement tout son talent, comme vous avez pu le voir sur les images des sièges de StartUp Academy à Yaoundé et Douala ou encore lors des séminaires. À chaque fois que ses doigts touchent un appareil photo, le rendu est tout simplement FANTASTIQUE.

Voilà plus de deux ans que je partage cette aventure avec Ulrich, une histoire tumultueuse faite de joie et surtout de difficultés dues au fait que je suis extrêmement rigoureux dans mon travail, à la limite perfectionniste.

Ma plus grosse déception avec Ulrich a surtout été le fait qu'il m'a trahi, un véritable traître !!! Je ne pouvais pas imaginer qu'il puisse me faire quelque chose de pareil : il m'a trahi parce qu'il a refusé de se conformer aux pronostics ou encore aux recommandations qui présupposent qu'un partenaire aussi intime soit forcément quelqu'un d'hypocrite, de jaloux ou encore d'aigri. Quelqu'un qui soit à la recherche permanente d'arguments pour te lancer des flèches dans le dos ou encore, de te mettre dos au mur lorsqu'il en aura l'occasion.

Ulrich NGUEGANG en réalité ne m'a pas trahi, moi, mais il a trahi les préjugés, les médisances, il a été tout simplement jusqu'à ce jour, l'un de mes plus fidèles collaborateurs. Celui-là qui a le sens de la témérité, du sacrifice et surtout d'un professionnalisme hors échelle ! Je suis heureux de travailler avec ce partenaire compétent, honnête, déterminé et surtout dévoué à la tâche. C'est une perle rare et je souhaite solennellement le lui témoigner parce que d'habitude, les compliments se font en cachette et les clashes en public. Moi, je décide de faire l'inverse. Je suis certain qu'il ira encore plus haut et que son talent n'est dévoilé qu'à 2% pour le moment.

Saches que tu pourras toujours compter sur moi pour t'apporter mon soutien INDÉFECTIBLE ainsi que mes minuscules connaissances, afin que tu deviennes la meilleure version de toi-même.

Prochaine conférence, nous sommes à Yaoundé. Cette fois-là c'était un peu timide, sept participants. Je l'ai tenu au siège de SOS Médecins Cameroun. Après cette édition, celle du mois qui suivait et celles de tous les autres mois battaient à chaque fois tous les records. C'était en moyenne 50 personnes par ville à chaque fois, pour un plafond de 156 personnes et au moins 100 personnes à partir de la douzième conférence. Les conférences StartUp Academy devenaient de plus en plus un rituel. Les gens étaient toujours étonnés d'arriver et de se rendre compte que c'était un jeune qui devait dispenser une formation, à des personnes qui en moyenne était plus âgés que moi. Durant ce parcours toujours plus excitant, je fis la connaissance d'une fille, Carine ANDELA, celle qu'on peut considérer aujourd'hui comme l'icône de la promotion du « Made in Cameroun ».

J'entre en contact avec Carine le 25 novembre 2016 aux environs de 21h, bien que nous nous suivions déjà mutuellement sur Facebook. Ce qui m'a le plus marqué chez elle au départ, c'était la divergence entre sa beauté et son engagement social. En effet, il ne passait pas un jour sans qu'elle ne publie des images, des textes ou encore des réflexions traitant du développement de notre pays, et je trouvais cela tellement particulier venant d'une femme de son âge. Lorsqu'elle et moi entrons en contact, elle me fait comprendre qu'elle voudrait me parler d'un projet qui pourrait m'intéresser. Nous nous rencontrons un soir, au restaurant Tchop et Yamo à la nouvelle route Bastos (Yaoundé) pour en discuter. Elle me fait part de son idée de vouloir créer une association dont l'objectif serait de valoriser les jeunes entrepreneurs Africains. Cette association permettra de créer une véritable fédération de compétences, afin de valoriser leur savoir-faire et ainsi promouvoir le label Made in Cameroun en particulier et Made in Africa en général. Elle voulait donc que je participe à l'aventure. Je trouvais l'idée assez intéressante dans le principe, mais j'étais un peu sceptique (ce qui est assez rare chez moi). C'était surtout dû au fait que je ne comprenais pas vraiment pourquoi, une fille comme elle, voulait se lancer dans une aventure de ce type. Je me disais qu'il y avait forcément un agenda caché, surtout que mes initiatives m'ont souvent poussé à tomber sur des personnes peu recommandables. J'essayais donc, lors de notre échange, de décrypter les signes non verbaux de manipulation. Mais, je trouvais face à moi une femme simple, déterminée, humble et qui avait une envie insatiable de jouer un rôle dans l'édifice de notre pays. Je lui dis donc que je contribuerais à mon niveau à ce projet, bien qu'en restant toujours sur mes gardes car, je ne comprenais pas réellement ses motivations.

J'ai toujours été porté par une forte frustration sociale, économique, culturelle, familiale et même émotionnelle, raison pour laquelle, dans l'objectif

de démontrer à ceux qui n'ont jamais cru en moi de quoi j'étais capable, j'ai vendu mon lit pour réaliser mes initiatives. Je ne ressentais donc pas un semblant de frustration chez elle, ce qui me rendait encore plus perplexe. En général, ceux qui se lancent dans une bataille de ce type, sont presque toujours frustrés par un problème pour lequel ils ont pris l'engagement ferme d'apporter des solutions. Avec le temps, j'ai compris que je m'étais trompé. La collaboration était saine, et de plus en plus harmonieuse. Je comprenais que je n'avais aucun souci à me faire dans cette aventure, qui défend une cause en laquelle je crois énormément. Elle décide donc de créer l'association ASENIA (Association des Entrepreneurs Ingénieurs d'Afrique) qui est une plateforme de valorisation des talents et, d'accompagnement des initiatives qui se donnera la mission de mettre en scène le génie Africain. C'est de là que naît AFRIQUE GENIUS.

ASENIA est donc une initiative jeune dont la dynamique concourt à insuffler une nouvelle bouffée d'air à l'entrepreneuriat jeune, en Afrique en général et au Cameroun en particulier. Samedi 06 mai 2017, l'association décide d'organiser un premier forum qui devait marquer le début effectif des réalisations de ce projet, en mettant en exergue les producteurs « Made in Cameroun » au MANSEL Hôtel de Yaoundé. Je suis invité à y prendre part en tant que conférencier. Comme intervenants nous avons :

- Thierry NYAMEN (PDG NT FOODS, Tanty),
- Martial BISSOG (journaliste),
- Gervais ENANE (ingénieur),
- Dieudonné ESSOMBA (économiste) .

Après la présentation de l'équipe par la présidente Carine ANDELA et une introduction de Martial BISSOG, je partageai mon expérience avec l'auditoire afin de faire comprendre l'urgente nécessité d'adopter la consommation du

"Made in Cameroun" comme un mode de vie. Juste après, Gervais ENANE nous présenta la problématique d'un point de vue professionnel. Enfin, l'économiste Dieudonné ESSOMBA : il était tout simplement ahurissant !!! Un véritable cours magistral. Il est vrai que je l'appréciais déjà de par ses analyses de haut vol, mais là c'était un véritable délice intellectuel. Une démonstration limpide, propre, détaillée, on ressentait une condensation et une sédimentation de savoir ancré. Des termes simples, des exemples précis, une humilité sans nulle autre pareille, tout simplement INDESCRITIBLE. C'était un véritable honneur pour moi de me retrouver sur cette table avec ces sommités, j'en étais ravi et vraiment très ému.

À la fin de la conférence, je me suis rapproché de Dieudonné afin de lui remettre une copie dédicacée de mon livre « Le Jeune entrepreneur Africain » et nous avons échangé, notamment, sur un sujet que nous affectionnons tous les deux, la binarisation de notre système monétaire par la mise sur pied d'une monnaie locale. Qu'il est brillant ce docteur, une véritable bibliothèque.

Ce fut un formidable événement en prélude d'un autre plus important, qui se tint en Août 2017 et dont le thème était : Jeunesse Africaine et Synergie des Génies. J'y étais également, avec d'autres entrepreneurs tels que Christian NGAN, Olivier MADIBA, Arthur ZANG, Pr Mathias Éric OWONA NGUINI, Dr Thierry NYAMEN, et de nombreuses autres personnes encore. Une véritable foire à talents ! C'était tellement réjouissant et surtout, c'était un honneur pour moi de participer à une aventure de ce type.

Carine, tu sais l'affection que j'ai pour toi et je te le témoigne encore officiellement aujourd'hui. Je suis impressionné par ton engagement, par ta capacité à démontrer que pour être utile dans son pays, nous n'avons pas forcément besoin d'avoir une cantine de diplômes. J'ai appris à tes côtés l'humilité, l'esprit de partage des connaissances, des savoir et des savoir-faire,

sans oublier le patriotisme et la ferveur sociale qui t'accompagnent et qui contaminent forcément tous ceux qui t'entourent. Je suis en couple avec Carine depuis 2016, car nous avons mis en couple elle et moi nos projets, nos ambitions, nos compétences, notre patriotisme. Nous avons mis en couple notre détermination à apporter une pierre à l'édifice de notre pays en laissant de côté les pleurs et les critiques sans actions. Nous avons mis en couple l'idée selon laquelle il n'existe pas de corrélation entre jeunesse et incompetence et que l'avenir de notre pays en particulier, et de l'Afrique en général, se fera par la Jeunesse, celle-là qui aura compris les jeux et les nouveaux enjeux économiques, sociaux et culturels. Carine et moi épousons la même vision, nous partageons en couple la même détermination, celle de voir une Afrique prospère, en laissant nos personnes physiques libres, pour ceux qui avaient pensé à autre chose en lisant le titre car, mon cœur à moi était déjà scellé.

Va de l'avant Carine, même si parfois tes méthodes ne font pas l'unanimité, le principe de la diversité et de la tolérance me pousse à comprendre que chacun apporte sa pierre, à sa façon, et même par la force, nous y arriverons en mettant ensemble nos compétences. En effet, nous sommes tous des ignorants mais nous n'ignorons pas tous les mêmes choses !

Chaque conférence que j'organisais était un moment unique, un incroyable réseau de networking et d'opportunités. Mais un jour, cela a failli tourner au drame. Nous sommes le samedi 08 octobre 2016 et, j'organise ma conférence bimensuelle StartUp Academy à l'Hôtel Prince de Galles de Douala, une initiative que j'ai lancée en février 2016 dans le but de stimuler l'esprit entrepreneurial des jeunes Africains. L'objectif lors de ces événements était surtout de rompre avec les mécanismes classiques de l'école où un professeur

se place devant et balance des informations que les élèves doivent juste assimiler, comprendre et mémoriser. Il était donc question pour moi de rendre ces séances suffisamment interactives afin qu'elles puissent permettre une auto édification de tout un chacun, et l'un des rituels était la présentation de tous les participants au début de la conférence. Malgré le fait que certains trouvaient cela très fastidieux du fait qu'il y avait toujours des centaines de personnes lors des séminaires, j'y attachais tout de même une très grande importance. Ce jour, pendant l'arrivée des participants, une dame assez charismatique entre dans la salle, se dirige à la première rangée et s'assoit. Je remarquais chez elle une attitude assez particulière et surtout inhabituelle. Je ressentais qu'elle était là pour autre chose, non juste pour participer à l'événement. Il faut dire que son comportement me rendait un peu paranoïaque, surtout parce qu'à une édition précédente, toujours dans cette même salle, une dame des services secrets était présente. Elle m'avait d'ailleurs contacté juste après la conférence en me déclinant subtilement son identité lors d'un rendez-vous. J'étais donc curieux de savoir pourquoi cette dame était là, et la phase de présentation devait me donner des indices là-dessus.

10h20 : début de la conférence.

Les participants se présentent successivement ; chacun donne son nom, sa profession, et ses motivations. Une fois chez la dame en question, celle-ci se lève et salut toute l'audience. À ce moment, j'étais hyper attentif. J'écoutais à la fois ses mots, ses gestes, l'intonation de sa voix, ses micro et macro-expressions faciales et corporelles ; bref, j'avais mis tous mes sens en éveil pour décrypter le but de sa présence. Elle se présente en disant ceci :

« Si je suis là aujourd'hui, c'est par rapport à ma fille ! »

Sur le coup, je ne comprends encore absolument rien, et personne dans la salle d'ailleurs. Celle-ci devient subitement très calme afin de mieux l'écouter, surtout qu'elle parlait de façon imposante. Elle poursuit :

« Ma fille a participé à cet événement au mois d'avril et depuis ce jour, elle a radicalement changé ! Elle s'est coupée les cheveux, elle a décidé de renoncer à la bourse dont elle avait bénéficié pour les USA, elle a même déménagé de la maison. Elle passe son temps dans des projets, des études ; on ne la comprend plus à la maison. J'ai donc décidé de venir moi-même participer à cet événement pour comprendre ce qu'on raconte aux gens ici au point de les rendre autant méconnaissables. Je ne reconnais plus ma fille et je viens donc ici trouver des solutions à cela ». Après son allocution, elle s'assied.

J'étais assis devant sur une chaise juste près du climatiseur, mais j'avais chaud, vraiment chaud de l'intérieur comme à l'extérieur. Si on avait pris ma température à ce moment, je suis certain qu'elle aurait avoisiné les 40 degrés ! Pendant que les autres personnes se présentaient, moi j'étais ailleurs, je ne suivais plus. Je me demandais si cette conférence n'allait pas se terminer au commissariat. En un laps de temps, je suivais une voix à l'intérieur de moi qui me disait :

« Pourquoi tu ne restes même pas tranquille, toi le gars-ci ? Qui t'avait envoyé avec cette histoire de conférence-ci ? Tu ne pouvais pas rester faire ton job tranquillement à l'hôpital ? Tu te prends pour un sauveur, voilà alors les conséquences maintenant. Si lors de cette conférence, cette dame trouve quelque chose de louche dans ta démarche, tu feras certainement la prison ».

J'étais hors de moi, je me demandais si je serais encore capable de bien faire la conférence, tellement la pression était énorme. Est-ce que je serais capable de satisfaire cette dame par mes arguments, ma vision et surtout le message que je

transmets afin qu'elle puisse comprendre que je ne fais rien de malsain ? D'habitude, je suis assez sûr de moi, mais là, je ne savais plus quoi penser, surtout que la conférence devait durer six heures. Je décide donc de juguler mes émotions afin de ne pas les faire transparaître et après les présentations, je débute sereinement la conférence. Tout au long de celle-ci, j'avais le regard braqué sur elle, je me concentrais sur son langage non-verbal, histoire de décrypter ses micro-expressions et ses réactions vis-à-vis de ce que j'expliquais et je réajustais au fur et à mesure en fonction du retour que j'avais d'elle. On ne prononçait aucune parole, mais on se disait tellement de chose à distance. Une véritable connexion de transmission-réception de données sans fil entres nous, tout au long de la conférence. Aux environs de 16h30, lorsque je prononce le mot de fin de la conférence, elle demande à prendre la parole. Et là, mon cœur est directement tombé dans mon ventre, je savais que c'était fini, j'avais le regard triste et je me disais :

C'est fait, elle va me faire embarquer...

Je lui passe le micro, elle se lève et elle dit :

« Lorsque je venais ici, c'était pour comprendre ce qui est arrivé à ma fille. Pourquoi elle a autant changé en si peu de temps, comment a-t-on pu lui laver le cerveau, je voulais suivre cet enseignement de moi-même. Quand je suis arrivée, j'ai vu ce petit garçon et je me suis demandé si c'était vraiment lui qui allait donner cette conférence, tellement il est jeune ! Et, au terme de celle-ci, j'ai compris que je n'avais rien compris. J'ai compris qu'on peut apprendre énormément de chose par plus petit que soi. Je sors d'ici énormément satisfaite et très surprise qu'il y ait des jeunes qui ont une idéologie aussi patriotique, je te félicite Claudel ! ».

Ensuite, elle est venue chaleureusement me serrer la main, elle a acheté mon livre, nous avons pris des photos et elle a demandé à me rencontrer ultérieurement afin que nous puissions travailler ensemble. Elle m'a dit qu'elle pourrait me recommander à d'autres structures pour y partager mon expérience. C'était tellement émouvant, toute la salle a applaudi et à ce moment, j'ai compris que je ne m'étais pas trompé dans ce chemin semé d'embûches que j'ai choisi de parcourir à la rame en solitaire. Lorsqu'on est jeune dans ce pays, en plus de toutes les difficultés que les autres rencontrent, nous devons encore nous battre dix fois plus que les autres afin de démontrer qu'il n'y a pas de corrélation et surtout pas de relation de cause à effet entre jeunesse et incompetence. Nous devons toujours donner le meilleur de nous-mêmes pour démontrer que nous sommes capables. Nous devons forcer ce respect, non par du bavardage inutile et cacophonique, mais par notre travail, notre excellence, nos réalisations et surtout notre talent. En effet, nous disposons d'un INCROYABLE potentiel et pour le révéler, l'optimiser et l'exploiter, nous devons sortir du coma intellectuel dans lequel nous avons été plongés depuis des siècles.

Pour y arriver, nous ne devons pas juste nous lever tôt le matin puisque l'avenir appartiendrait à ceux qui se lèvent tôt. Nous devons faire un peu plus que cela et arriver à carrément VENDRE NOS LITS.

Avec le temps, mon équipe se densifie avec des personnes spéciales. Après Ulrich et Cédric, mon compagnon depuis l'internat à Ebolowa qui m'accompagne dans pratiquement tous mes projets depuis « Global Investment Corporation », était venu le tour de Jessy BITYEKI. L'une des choses les plus difficiles dans la vie, c'est de faire de belles rencontres, la bonne rencontre. Parce que nous sommes

désormais méfiants, parce que nous avons déjà été victimes de plusieurs déceptions, nous sommes toujours méfiants à cette idée, encore moins d'offrir notre confiance, de peur d'être déçu pour la nième fois. Dès le début de mon aventure entrepreneuriale, s'il y a une chose qui m'a toujours excité, c'est celle de rencontrer de nouvelles personnes, une manière pour moi d'entrer en contact avec une nouvelle manière de penser, d'agir et surtout de raisonner. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'aimais beaucoup chaque nouvelle conférence que je devais donner. Sans que je ne puisse exactement comprendre pourquoi, avant chaque conférence, j'étais toujours anxieux, inquiet et parfois j'éprouvais même de la peur. Cela n'avait pas de rapport avec ma confiance en moi, mais plutôt avec la peur de ne pas être excellent. Une peur de ne pas faire une très belle première impression pour les personnes qui devaient me rencontrer pour la première fois et enfin la peur de ne pas pouvoir redonner du sourire et faire rejaillir le rêve, la motivation et la détermination dans le cœur de ceux qui n'y croyaient plus. Ceci à cause de la situation économique, sociale, politique et culturelle de notre pays.

Une nouvelle aventure s'ouvrait à moi. Nous sommes en janvier 2017 à l'occasion de la seizième édition de la StartUp Academy à l'hôtel Prince de Galles d'Akwa dans la capitale économique du Cameroun, Douala. La veille, comme il était coutume, je me préparais à l'hôtel afin de me rassurer que ma présentation serait parfaite. J'avais hâte que le jour J arrive. Mais, j'étais loin d'imaginer que ce jour devait être l'un des plus importants de ma carrière, que j'allais faire une rencontre qui allait carrément changer la conception, la vision et même les principes fondamentaux de ma vie.

07h30, je me retrouve dans la salle de conférence avec mes collaborateurs afin de m'assurer que la logistique est déjà en place. Aux environs de 08h30, les premiers participants commencent à arriver. Ils s'asseyent et regardent les

vidéos d'introductions qui animaient la salle en attendant le début de la conférence.

10h30, nous démarrons enfin. Mon collaborateur Ulrich entame avec des notions importantes en développement personnel, afin de préparer l'auditoire à l'intervention principale que je devais animer. Dès que Ulrich termine, il m'introduit et l'assistance se met à m'applaudir, c'est un moment qui est toujours assez stressant pour moi. Je prends courageusement le micro et je m'en vais présenter ce que j'aime beaucoup faire à savoir, partager mes connaissances. Au cours de mon intervention, notamment à la deuxième partie, je devais présenter les erreurs à éviter lorsqu'on souhaite se lancer dans l'entrepreneuriat au Cameroun et pour introduire cette partie, je demande deux volontaires qui viendront nous parler de leur expérience entrepreneuriale en cinq minutes. Un monsieur prend la parole et partage son expérience avec nous et juste après lui, une dame prend la parole pour faire de même. La première remarque était que cette dame ne voulait pas vraiment s'exprimer, mais avait été motivé à le faire par sa voisine. La deuxième remarque, en dehors de son physique, c'était sa voix. On aurait dit qu'il ne s'agissait pas d'une Camerounaise. Elle était douce, d'un timbre reposant et qui donnait envie d'écouter avec attention grâce un style de langage précis, fluide et surtout très agréable. Il faut avouer qu'après une intervention pareille, cela donnait envie d'en savoir un peu plus sur cette dame qui incarnait la compétence. S'il y a une remarque que je faisais toujours lors de mes conférences, c'était le fait que, les personnes qui attendaient que tout le monde soit parti afin de pouvoir me parler, avaient presque toujours une qualité particulière. Ce fût aussi le cas avec Rita BAKOP lors d'une de mes conférences à l'hôtel Merina pendant la demi-finale de la coupe d'Afrique des nations 2017 avec les Lions Indomptables. Après la conférence, beaucoup de personnes s'approchaient de moi, chacun voulait me parler de son

projet, certains pour une dédicace de mon livre, et d'autres pour mon contact. Après tout ce mouvement de foule, je me rendis compte, à ma plus grande surprise, que la femme en question était encore dans la salle et visiblement, elle attendait que je termine avec les autres pour discuter avec moi. Je me dépêchai donc afin de pouvoir m'entretenir avec elle, car pour moi c'était un signal que quelque chose de spécial devait se produire entre nous. Dès que je vins à sa rencontre, elle me fit part du fait qu'elle souhaitait qu'on discute par rapport à un projet. Je lui fis comprendre qu'il eut été préférable que nous discutâmes dans un cadre beaucoup plus adéquat pour le faire. Je l'informai que je devais être à Yaoundé en semaine, elle me répondit qu'elle y serait également et qu'on se verrait ainsi là-bas pour mieux en parler. Nous nous échangeâmes nos contacts avant de nous séparer. Trois jours plus tard, elle devait rentrer sur Yaoundé et elle me contacta pour savoir s'il était possible qu'on y aille ensemble. On avait donc rendez-vous à 5h du matin pour y aller, mais malheureusement j'eus un imprévu et nous ne pûmes hélas pas nous y rendre ensemble. Finalement un soir, nous nous retrouvâmes à Yaoundé au restaurant « Tchop et Yamo ». Jessy était accompagnée d'un de ses amis et moi j'étais avec mon collaborateur Cédric. Après nos discussions, nous décidâmes donc de mettre sur pied ensemble un certain nombre de projets.

Le premier projet sur lequel nous commençâmes à travailler est BOSS AU FÉMININ, une sorte de version au féminin de StartUp Academy, mais vraiment plus spécifique aux problématiques féminines. Ce projet commençait à me tenir à cœur et j'avais décidé de tout faire pour qu'il soit bien se réalisé. Le premier évènement qui devait servir d'étude pilote se déroula à Douala et ce fût un succès total. Ensuite, elle inculqua à StartUp Academy, sa finesse en termes de qualité de nos prestations et même d'esprit d'équipe. Je te souhaite bien de

choses Jessy, je suis certain que tu deviendras une femme encore plus influente et beaucoup plus épanouie que tu ne l'es déjà.

Ensuite vinrent le tour de Stella NGUENA et Douglas KOM, sans oublier Christelle GACHOUP et Charly BAYIKE, des personnes uniques sans lesquelles ce projet n'aurait jamais pu aller aussi loin. L'année 2017 fut finalement marquée par des rencontres vraiment importantes dans ma vie et ça ne s'arrêtait pas là. Le samedi 28 janvier 2017 fut certainement l'une des meilleures expériences de ma vie. Nous organisons ce jour, une édition de la conférence StartUp Academy, à l'hôtel MERINA de Yaoundé. Deux jours avant cet évènement, je reçus un message qui me surprit un peu. L'auteur était un certain Thierry NYAMEN qui me disait qu'il souhaitait absolument me rencontrer car il venait de regarder l'une de mes vidéos grâce à un de ses étudiants, qui se nommait Axel NANA. Ce dernier avait déjà participé à plusieurs conférences StartUp Academy et plus tard devint l'un de mes plus fidèles collaborateurs et un grand frère dans cette aventure. Je tiens d'ailleurs à lui rendre hommage pour ce soutien indéfectible qu'il m'apporte au quotidien.

Je fis quelques recherches sur ce fameux Thierry NYAMEN que je ne connaissais pas à l'époque, et je me rendis compte très rapidement qu'il s'agissait d'un éminent industriel Camerounais, fondateur de l'entreprise NT FOODS et producteur de la célèbre bouillie infantile TANTY. Je l'informai directement que j'allais dispenser une conférence le samedi à venir. Il me demanda s'il pouvait venir offrir quelques petites choses à grignoter lors de cet évènement, ce que j'acceptai bien évidemment. Ce jour fût unique. Déjà du fait que nous avons enregistré 152 participants ainsi que douze Africains qui suivaient cette conférence en webinaire (vidéoconférence), mais surtout avec la participation d'une icône pour moi. L'un des plus grands industriels patriotes de notre pays, mon grand frère Thierry NYAMEN qui, malgré sa maladie, me dit qu'il

ne pouvait absolument pas manquer cette occasion, qui devait lui permettre de montrer comment VENDRE SON LIT via son parcours lui aussi atypique, et exceptionnel. Il a vendu du riz avec de la sauce arachide dans son pousse, en parcourant les ruelles de Yaoundé et est aujourd'hui à la tête de l'une des plus grandes industries au Cameroun, par la plus-value qu'elle apporte au développement économique de notre pays et non ces usines qui contribuent à appauvrir notre pays par la valorisation d'une économie extravertie, avec un chiffre d'affaire de plus de 500 millions par an. Un monsieur qui incarne le patriotisme, la simplicité, l'envie de se surpasser. Un vrai délice. L'expérience fut vraiment UNIQUE, le genre de choses qui ne se raconte pas, mais QUI SE VIT ! Une conférence qui était prévu pour s'étendre de 10h à 16h, mais qui se termina à 20h sans que l'envie des participants d'y rester, malgré le match des Lions Indomptables en demi-finale de la Coupe d'Afrique des Nations, ne baisse d'un seul cran ! La preuve que, pendant que certains jouent aux paris sportifs, d'autres jeunes par contre sont suffisamment déterminés à vouloir apporter, chacun, sa pierre à cet édifice assez difficile à construire mais, qu'on bâtira avec succès jusqu'à la victoire finale.

C'est lors de cette même conférence que je fis la rencontre de la fameuse Rita BAKOP, traductrice de formation, qui m'aidera à améliorer la qualité de mes ouvrages. Ensemble, nous travaillerons à la mise sur pied de sa maison d'édition « BAK Éditions ». En novembre 2016, nous ouvrons notre premier siège physique à Douala pour continuer l'accompagnement que nous donnions déjà dans les hôtels. Plus j'évoluais dans ce projet, et plus mes parents s'y opposaient. Pour eux je devais aller continuer mes études à l'étranger. Il ne se passait plus un seul jour sans qu'ils ne viennent me faire part d'une nouvelle bourse, d'une nouvelle opportunité et d'un autre emploi. Ils ne comprenaient pas tout simplement que

j'avais choisi ma voix et que je ne souhaitais plus les laisser faire des choix pour moi. Je voulais faire les miens. L'atmosphère devenait vraiment invivable à la maison. Même lorsqu'on m'invitait sur un plateau de télévision au départ, pour eux c'était un non évènement, il fallait que je quitte le Cameroun pour m'en sortir. Tout ce que je faisais là c'était de la rigolade tout simplement. Je persistais sur cette voie et même mes frères et sœurs me lâchaient peu à peu. Tout cela devenait tellement difficile que, j'ai dû prendre une décision radicale, même s'il faut dire qu'il y avait un élément déclencheur.

En effet, je vivais encore dans une minuscule chambre chez mes parents malgré tout ce que je faisais déjà. Dès que je finissais, je rentrais dormir dans ma petite chambre au calme au quartier Étoudi. Un jour, un collègue médecin m'appela pour savoir si j'étais à la maison. Je lui répondis par l'affirmative et quelques temps après, il était là. Après lui, une autre collègue arriva aussi. Nous étions dans ma chambre en train de discuter. Je n'avais aucun complexe par rapport à la minuscule superficie de cette chambre. Une heure plus tard, il y avait un fort orage dans le ciel et il se mit à pleuvoir. À ce moment, l'impensable se produisit. Pendant que nous étions dans la chambre en train de discuter, il commença à pleuvoir dans ma chambre, sur mon lit précisément. Avec toute la honte, je me dépêchai de prendre un seau pour le poser sur le lit, afin que l'eau ne l'inondât pas. Quelques temps après, l'eau commença à s'écouler d'une autre fuite dans le plafond mais cette fois-là vers la penderie, là encore, je mets un autre seau, et ainsi de suite.

Mes collègues ont commencé à se moquer de moi : « *mais Claudel, toi qui passes à la télé, donne des conférences, SOS Médecins Cameroun, écrivain, si les gens savent que tu dors dans un endroit où il pleut sur toi ce sera grave hein* ». On en rigolait mais j'avais extrêmement honte, surtout que ma mère me disait toujours que je ne devais pas vivre en location, sinon ça me ferait trop de dépenses.

C'est ainsi que pour éviter cette humiliation continue et surtout cette pression constante à cesser mes projets et voyager, je ne voulais plus vivre chez mes parents. Je voulais vivre dans un endroit où je serais non seulement seul mais aussi très éloigné, pour faire mes choses tout seul. Huit jours après, je trouvais un appartement en ligne dans un quartier éloigné de la ville, ODZA. Je payais un an de loyer et le lendemain, dès que mes parents furent sortis, je déménageais totalement. Lorsqu'ils rentrèrent le soir, ils constatèrent seulement que je n'étais plus là. J'étais déjà fatigué de cette pression qui était nocive pour le mental que je devais avoir pour exceller dans mes projets. Lorsque je venais d'emménager dans mon appartement, il était vide : pas de canapé, pas de fauteuil, rien ! Juste un lit, mon ordinateur et une chaise. Mais, je m'y sentais comme au paradis juste à cause du fait de ne plus avoir de pression extérieure. Je pouvais mener mes projets tranquillement sans que personne ne me dise d'arrêter une quelconque activité. Durant toute cette période de mise sur pied de mes projets depuis SOS Médecins Cameroun, je m'étais mis en couple avec une fille que je connaissais depuis l'enfance. Nous nous étions perdus de vue, mais grâce à la magie des réseaux sociaux, nous nous étions retrouvés à nouveau pour une aventure sentimentale langoureuse. Elle m'a beaucoup soutenu dans mes projets, dans tous les sens du terme. En effet, derrière un homme têtu intellectuellement, il y a toujours une femme fine, douce et attentionnée qui sait le recadrer lorsqu'il déconne, avec amour et délicatesse. Il n'aurait carrément pas été possible de continuer à ramer dans ce stress et cette envie permanente d'abandonner, si un trésor, et plus tard deux, ne venaient pas éclairer mes journées et mes nuits, afin que je puisse viser toujours plus haut. Comme quoi, derrière un homme qui vise le sommet se trouve presque toujours une femme qui l'accompagne dans cet accomplissement.

Jeudi 25 mai 2017, je suis invité au café de l'entrepreneure, acte 8, une initiative de la Cameroon Women Entrepreneurs Network (CWEN) à la place Saint-David, Bonanjo (Douala). C'est un événement de réseautage, de partage d'expériences et de formation pour les femmes entrepreneures et chefs d'entreprises, futures entrepreneures, mais aussi ouvert aux hommes entrepreneurs ou non. Le thème ce jour-là était le financement des entreprises avec la participation de la BCPME, UBA, Ovamba Cameroun, etc. Grande déjà fut ma surprise de voir une salle totalement pleine de femmes entrepreneures pour la plupart, en plus un jour férié, non pas pour parler d'élection de MISS ou encore de concours de beauté ,mais d'entrepreneuriat, d'économie, et surtout du développement économique de notre pays en particulier et surtout de notre continent. Ô que c'était formidable ! Après le mot de bienvenue et la présentation du CWEN par Marie Caroline KINGUE (DG de Rholix SARL et présidente exécutive du CWEN), il s'ensuivit un atelier sur les éléments constitutifs d'un dossier de financement (microfinances et banques) par Mireille NGANI, Expert financier agréée de l'entreprise Premium Financial.

Puis, Diane Audrey NGAKO, fondatrice du site www.visiterlafrique.com, partagea un témoignage sur sa levée de fond en crowdfunding (financement participatif). Ensuite, nous sommes passés au « plat de résistance » avec au panel :

- Fadilah TCHOUMBA, country manager d'OVAMBA CAMEROON,
- Annie NNAKEY, Regional Director de UBA,
- Carole LEUWE, écrivain et bloggeuse,
- Blaise Roland ZE, chef d'agence de la BCPME Douala,

Quant à moi je devais parler de l'autofinancement. Mais, mon coup de cœur et plus précisément la gifle intellectuelle que je reçus provenait d'Audrey NGO YETNA CHICOT, elle était tout simplement incroyable !!! Il faut préciser qu'Audrey CHICOT est la Directrice Générale de Multi Services et Matériel Industriel (MSMI). Entreprise axée sur la maintenance et la fabrication industrielle. Elle est l'une des seules femmes dans cette spécialité au Cameroun. Classée en 2014 après un benchmarking, sixième entreprise mondiale sur 988 entreprises de la même taille et à ce jour, c'est la seule entreprise en Afrique Centrale à travailler dans l'entretien des vannes pétrolières ! Présidente de l'Association Interprofessionnelle de la Fabrication et de la maintenance industrielle au Cameroun (AIFMC), elle est également à l'origine de l'entrée en bourse de sous-traitance et partenariat (BSTP) des entreprises du secteur. Comme elle aime si bien le dire : « *Ce sont les industriels qui font la force des politiques et non le contraire* ». Il faut surtout préciser que toutes ses pièces sont entièrement « Made in Cameroun » ce qui est vraiment incroyable. Ce jour-là, cette femme me marqua par sa perspicacité et son art oratoire électrique. Lorsqu'elle parlait, on aurait dit qu'elle neutralisait toute la salle, tellement ses propos exprimaient une sédimentation de connaissances, de compétences, de détermination et surtout de patriotisme !!! Je n'en revenais pas et je me demandais comment j'avais fait pour la découvrir uniquement à ce moment-là !!! J'aime souvent à dire que « J'AI VENDU MON LIT », mais Audrey l'a fait bien avant moi, cette grande sœur qui dit : « Je travaille même en dormant ! ». Cela veut tout dire. Merci pour ton apport à la jeunesse camerounaise et surtout Africaine, Audrey. Dans un pays qui manque autant de repères et de modèles d'inspiration au féminin, il faudrait absolument que tu écrives un livre pour nous relater ton histoire. Ce serait un bien impérissable pour les générations futures.

J'ai encaissé ma gifle et je sais que désormais, même vendre mon lit ne suffira plus pour continuer cette bataille, ô combien enrichissante au jour le jour...

Afin de pousser ce projet à un niveau encore plus haut, nous décidâmes d'organiser une levée de fonds, uniquement ouverte aux Camerounais, qui réagirent massivement, sur le territoire national comme à l'étranger, en prenant 20% de participation dans le projet. C'est ainsi que nous le déployâmes encore plus haut. Le 2 juillet 2017, le nouveau président du Cercle de Réflexion sur l'Entreprise et l'Emploi (CREE) de l'Université Catholique d'Afrique Centrale, Jean-Philippe AMBELA me contacte afin que je devienne leur parrain professionnel pour l'année académique 2017 - 2018. Pour moi, c'était un insigne honneur et surtout une magnifique reconnaissance. J'acceptai avec beaucoup de joie et assumai mon parrainage durant cette année avec des conférences relatives à l'entrepreneuriat au cours desquelles j'intervenais fréquemment.

C'est le cas aussi pour les conférences que j'eus à dispenser à l'Ecole Nationale Supérieure Polytechnique (lorsque je pense n'avoir pas eu ce concours après mon BAC), à la faculté de Génie Industriel de l'Université de Douala et dans plusieurs autres universités, nationales ou étrangères, où nous fûmes régulièrement invités. Un évènement marqua cependant profondément ma vie, le décès d'Emma, mon cousin.

Nous sommes le vendredi 15 septembre 2017. Je suis au siège de StartUp Academy à Yaoundé en train de dispenser une formation qui devait s'achever à 20h. Au cours de cette formation, je travaillais sur l'ordinateur, notamment sur Facebook afin d'apprendre aux participants comment y faire du marketing. Lorsqu'à 19h, je reçus un message sur Facebook Messenger d'un collègue de ma promotion, Abdel, qui dit de manière laconique : « Emma est go ». Je vis le message, mais j'étais en pleine formation et ne comprenant pas grand-chose, je

ne pus répondre donc je continuai la formation. Quelques minutes plus tard, je reçus un coup de fil de ma grande sœur Michèle, mais je ne décrochai pas. Ensuite, un appel d'une autre amie qui était sa copine lorsque nous étions à l'Université des Montagnes, Stéphanie. Là encore, je ne décrochai pas. Je commençais à penser au pire, mais je fis mine de rester serein et je continuai de dispenser la formation. Je reçus ensuite le coup de fil de son frère Joseph que je ne décrochai pas, puis celui de Fernand, qui était aussi son ami, et avec qui ils étaient au Mali. À ce moment-là, je compris que le pire s'était sûrement produit. Je devais encore donner 1h de formation, et il fallait que je la termine. À la fin de la formation, j'appelai Joseph et il me fit comprendre qu'Emma venait de décéder à l'hôpital général de Douala, des suites d'une maladie qui évoluait depuis un certain temps. J'étais abasourdi, déboussolé. Emma était mon cousin, mais notre relation était tellement intime que pour moi, il était un frère particulier. Je me rappelais juste de son invitation à la dot de sa future femme quelques mois plus tôt, c'était un choc immense pour moi. Je me rendais compte à quel point la vie est éphémère, à quel point, du jour au lendemain, tout peut s'arrêter.

Quelques jours plus tard, je décidai de quitter des réseaux sociaux, notamment Facebook pendant près d'un an, sur lequel j'étais très actif afin de me connecter à l'essentiel, au réel, de laisser le virtuel afin de savourer pendant le maximum de temps possible la vie, la vraie. En l'accompagnant à sa dernière demeure dans notre village Fotouni pour lui rendre un dernier hommage, je n'en revenais pas, devant les chaudes larmes de ses parents et surtout de sa mère, qui avait mis tous ses espoirs en lui, qui venait de sortir docteur en pharmacie. Ce deuil a profondément changé ma vie, et depuis ce jour, j'ai commencé à prendre avec un peu plus d'humanité et d'humilité mes semblables. Un autre

décès m'a profondément choqué de par sa nature, celui de mon cousin Jean Paul, l'homonyme de mon père, assassiné à Douala près de chez lui. Celui-là avec qui j'avais traversé mes périodes de galères et avec lequel on se disait toujours : *« un jour, notre jour viendra aussi »*. Et lorsqu'il commençait à prendre goût à la vie, avec une nouvelle situation sociale, on venait la lui ôter, un mois exactement après sa visite chez moi à Yaoundé, à l'occasion de l'anniversaire de mon trésor. Et si j'étais mort moi- aussi ?

La vie est vraiment trop courte pour que l'on se permette de vivre en fonction des autres. On dit que la vie est courte, qu'elle passe très vite, et qu'au moment où on s'en rend compte, on vit déjà dans les souvenirs, les regrets. En fait, plus que cette fugacité de notre existence, ce qui est réellement effrayant, ce ne sont pas nos erreurs, ni nos chutes, ni même toutes ces fois où on a perdu notre chemin, notre voie, notre mission. Ce qui nous terrifie, c'est de ne pas avoir vécu notre vie, ou de l'avoir vécue, mais en fonction des projets et des rêves des autres. Parfois, on met du temps à se rendre compte que la vie que l'on mène ne nous rend pas heureux. Au début, on se laisse porter, par amour, par espoir ou par illusion, ce qui finalement devient de la fausseté. Aux côtés des autres, notre vie a mille et une façons de s'oxyder ; parfois, ces autres, ce sont nos proches. D'autres fois, notre compagnon /compagne. Quoi qu'il en soit, c'est quelque chose que l'on ne peut accepter. Peu de choses sont aussi intimes et variables que la façon dont on veut vraiment voir la vie. Personne n'a le droit de nous influencer, personne n'a le droit de nous mettre dans un moule, de nous attacher à une ancre ou de nous relier à des fils tels des marionnettes dans le but de nous porter sur son propre chemin. Si vous vivez la vie des autres, vous n'êtes plus vous-même. Vous êtes vos principes, vos rêves d'hier et vos désirs d'aujourd'hui. Vous êtes vos choix, vos illusions du matin et votre tristesse du soir. Vous êtes ce que vous avez réussi à faire et ce qu'il vous reste à atteindre...

J'ai envie de partager avec vous quinze choses que vous ne pouvez plus tolérer compte tenu du temps qu'il vous reste à profiter de la vie. Quinze choses que l'on accepte généralement à contrecœur, mais qui deviennent une véritable torture lorsque l'on considère que la vie est trop courte ! À partir d'aujourd'hui, vous devriez donc ARRÊTER de tolérer :

1. Les personnes qui vous rabaissent

Les relations ne devraient jamais vous détruire, elles n'ont d'intérêt que si elles vous apportent quelque chose. Passez du temps avec les gens qui vous apprécient, et oubliez ceux qui cherchent à vous rabaisser

2. Un travail que vous détestez

Pourquoi passer quarante ans de votre vie à faire quelque chose que vous n'aimez pas ? Pour de l'argent me direz-vous... Mais le jeu en vaut-il vraiment la chandelle...?

3. Votre propre pessimisme

Vous n'avez peut-être pas conscience de la manière dont vos pensées peuvent vous affecter sur le long terme. À force d'être négatifs et pessimistes, vous risquez d'attirer les ondes négatives et de vous embourber dans un cercle vicieux. Pensez positif pour changer.

4. Un lieu de vie sans âme

Vous passez une grande partie de vos journées au bureau ou chez vous. La vie est trop courte pour repousser quelques travaux et décorations qui pourraient rendre votre quotidien plus agréable à vivre. N'attendez pas d'avoir soixante ans. On ne vit qu'une fois, autant en faire un séjour sympa !

5. De perdre du temps à dormir plus que nécessaire

La vie est trop courte, mais nous aimons la raccourcir en dormant pendant des heures lorsque nous en avons l'occasion. Pourquoi ne pas profiter des moments de vie au maximum ? Le sommeil est agréable, mais inconscient. **VENDEZ VOS LITS ET RÉALISEZ VOS RÊVES**, sinon quelqu'un vous embauchera pour vous faire réaliser les siens !

6. La pression du regard des autres

N'essayez pas de vous conformer à ce que vous imaginez que les autres attendent de vous, vous en oublieriez d'être heureux comme vous êtes. Dans le fond, les autres n'attendent rien de vous, si ce n'est que vous soyez authentique. N'essayez pas de plaire à tout le monde, c'est tout simplement impossible ! Si même Dieu ne fait pas l'unanimité, comment pensez-vous que ça puisse être le cas pour vous ?

7. Votre peur du changement

Le changement, c'est la vie. Si vous passez votre vie à fuir le changement, vous passerez probablement à côté de ce dont vous aviez réellement besoin.

8. Prendre des risques avec votre santé

Sérieusement, si vous choisissez volontairement de diviser votre durée de vie par deux, vous ne pourrez plus vous plaindre et dire que la vie est trop courte. Prenez soin de votre santé et n'attendez pas d'être malade, agissez avant la maladie, pour conserver votre bien-être au lieu d'agir après.

9. La routine

L'avantage de la vie, c'est que l'on peut goûter à tellement de choses différentes qu'il serait dommage de faire toujours la même chose. Surtout si la chose en question n'a quasiment aucun intérêt.

10.L'avarice

Certains racontent que le fait d'aider les autres ou le fait d'offrir sont d'excellents moyens d'être heureux. Je crois que c'est vrai. Il ne s'agit pas de tout donner et de rien garder pour vous, mais simplement de ne pas vous priver de faire plaisir. Ce sont les principes fondamentaux de l'économie de la connaissance, lorsque vous la partagez, vous ne la perdez pas !

11.L'endettement

C'est en quelque sorte la prison moderne. Vous dépensez plus que vous ne devriez pour satisfaire des besoins ponctuels et vous le regrettez quelques années plus tard lorsque votre compte est bloqué et votre famille limitée à manger du riz tous les soirs de la semaine. Ne choisissez jamais la voie de la facilité, la vie est trop courte pour la passer à rembourser des dettes. Comme le disait Paul KAMMOGNE FOKAM, PDG du groupe Afriland First Bank : *« est pauvre, celui qui gagne 100 FCFA et dépense 101 FCFA et, est riche, celui qui gagne 100 FCFA et dépense 99 FCFA ».*

12.Ne jamais rien prendre à la légère

Je sais que la vie c'est du sérieux, et que votre boulot vous plait peut être beaucoup. Mais le rire est l'une des choses dont on serait bien idiot de se passer tant il aide à oublier tout ce qui va mal. N'oubliez pas de prendre la vie à la légère, rien n'est si important que vous ne l'imaginez.

13.Ne pas être préparé

La vie est faite de moments inattendus, mais vous devez être préparé à l'inattendu et l'affronter plutôt que de le fuir. Soyez préparé en toute circonstance.

14.Ne pas vivre vos rêves

Qu'y a-t-il de plus important que de vivre la vie dont vous rêvez ? Probablement rien. Cela devrait être votre priorité, quels que soient le moment et le contexte dans lequel vous vous trouvez. La vie est trop courte. Vivez, vivons nos rêves.

15. ARRÊTEZ DE DIRE : « TOUT CE QUE DIEU FAIT EST BON »

Nous sommes sans cesse confrontés à la souffrance physique ou psychique comme l'effroyable catastrophe ferroviaire d'Eseka. En proie à ces maux : pauvreté, maladie, deuil, séparation, exclusion, chômage, solitude, injustice, méchanceté des autres, stérilité, et bien d'autres encore, nous nous résumons bien souvent à dire :

« TOUT CE QUE DIEU FAIT EST BON ! » ou encore « JE RENDS GRÂCE AU SEIGNEUR DE M'AVOIR SAUVÉ LA VIE »

Donc, ceux qui sont morts ne priaient-ils pas suffisamment ? Ou alors, Dieu vous aime-t-il plus qu'eux ? Pourquoi remerciez-vous Dieu de vous avoir gardé en vie ? Donc, vous ne souhaitez pas le rejoindre au paradis, pour une vie éternelle à ses côtés encore plus belle et joyeuse et surtout loin de la misère et des drames terrestres ? À un moment, il faudrait arrêter.

Bien évidemment je respecte la croyance de tout un chacun. Qui suis-je pour porter un jugement ? Mais, parfois, il faut comprendre que la vie a des principes qu'il faut respecter avant de confier le reste à sa divinité, sa spiritualité ou pourquoi pas à ses croyances. J'aurais pu être mort, toi aussi qui me lis, ils n'ont pas réussi un concours pour mourir et nous aurions pu mourir nous aussi. Nous n'y pouvons RIEN !

Si j'étais mort, j'aurais juste aimé que vous gardiez de moi l'image de celui qui avait vendu son lit pour réaliser ses rêves afin de contribuer au

développement de notre pays sans attendre que Paul Biya m'en donne la permission. J'aurais aimé que vous gardiez de moi l'image de celui qui a refusé d'accepter la paresse, de jeter le tort sur les autres, de blâmer le gouvernement, de blâmer les sorciers du village, de passer son temps à dire que tout le monde le déteste, mais qui s'était résolument obstiné à se battre pour réaliser ses rêves jusqu'à la mort ! Parce que, la prochaine fois, ce sera moi, ce sera toi...

En ce qui concerne les réalisations de StartUp Academy (février 2016 – mars 2018)

- Deux sièges physiques à ce jour : Yaoundé et Douala,
- Cinq salariés permanents sous contrat,
- 27 conférences organisées avec au total 2896 participants (moyenne d'âge des participants 31,2 ans),
- Formations de 84 jeunes entrepreneurs et accompagnement à la mise sur pied de 57 structures (startups et entreprises), employant à ce jour 61 personnes directes et 123 indirectes ;
- Formation de 207 jeunes dans les domaines comme l'agro-industrie, l'industrie cosmétique, l'informatique, etc. via des ateliers afin d'aider au développement de petites activités génératrices de revenus,
- Une chaîne en ligne, StartUp Vitrine 237 et une chaîne de vidéos YouTube,
- Notre site internet : www.startupacademy237.com,

L'une des réalisations de StartUpAcademy que je ne saurai ignorer, c'est la conférence que j'ai organisée dans mon village Fotouni en août 2017 sur invitation spéciale du chef supérieur de mon village qui suivait mes activités et a décidé de m'y inviter, afin que je partage mon expérience avec les autres jeunes

du village. Pour moi, c'est l'une des plus importantes reconnaissances et je tiens encore à saluer le Chef pour cette marque de considération.

Ayant une très grande sensibilité pour la mode, bien qu'un jour elle finit par se démoder, en 2017, je décide de créer une ligne de vêtement, SM by CJN (Sur Mesure by Claudel Joël NOUBISSIE), car j'estime qu'il faut toujours associer le fond à la forme et au cours de toutes mes conférences, je porte à chaque fois un modèle de ma ligne de vêtement, les gens en raffolant et me passant des commandes. Ensuite, je décidai d'officialiser la ligne de vêtement avec des collections. Je travaillai dessus avec un nouveau créateur, Alain Gires WAMBA, fondateur de Royal G. Il confectionna pour moi une série de vêtements d'inspiration philosophique. La ligne de vêtements s'étendit par la suite aux vêtements féminins, aux chaussures et une marque de parfum, tous fabriqués au Cameroun. Jusque-là, je n'étais toujours pas satisfait.

Après la mise sur pied de ce projet, je me rendis compte qu'il manquait un support, un document qui permettrait de résumer ma pensée entrepreneuriale. Ceci afin que, même après moi, des personnes s'en inspirent au lieu de plagier des livres venant de l'Occident qui ne décrivent pas notre environnement social, économique et culturel. Je décidai donc d'écrire ce que j'ai convenu d'appeler la bible de tout jeune qui veut se lancer en entrepreneuriat : Le Jeune Entrepreneur Africain, mon testament pour l'entrepreneuriat en Afrique.

Chapitre XIII

Mon troisième livre

Lorsque je fis mes recherches sur les documents que je pouvais utiliser pour me servir de références pour l'entrepreneuriat au Cameroun, je me rendis compte qu'il existait très peu de références, ou alors les livres qui existaient étaient bourrés de théories non applicables dans notre contexte. Je commençai donc à cerner le besoin et l'urgence. Ainsi, j'entrepris de rédiger mon troisième livre, que j'intitulai « Le Jeune Entrepreneur Africain ». Je décidai de le décliner en quatre tomes qui aborderaient chacun une problématique spécifique. Pour l'écrire, je menai plusieurs études sur notre système éducatif, et je me rendis compte qu'il existait de terribles incohérences. Lorsque je menais des études sur les contenus des enseignements de nos écoles maternelles, en consultant par exemple des livres de dessin, il était hallucinant de remarquer qu'on demandait aux enfants de colorier des fraises, la tour Eiffel, l'avenue des Champs-Élysées, ce qui est un NON-SENS au Cameroun !!! Lorsqu'on demande à un enfant d'effectuer ces exercices, à savoir des choses qu'on ne cultive pas et qu'on ne retrouve pas chez nous, et que quelques années plus tard (au primaire et au secondaire) on ne lui parle que de l'histoire des autres (Napoléon, etc.), inconsciemment cela développe en lui une préférence subconsciente pour tout ce qui vient d'ailleurs. Ce sont là des notions subliminales de patriotisme économique sur le plan éducatif que nous devons corriger.

En réalité, je compris donc l'urgence, car ce qui nous pousse à être dans cette situation aussi précaire c'est le logiciel que nous avons dans notre cerveau,

notre « *mindset* ». Le système éducatif dans un pays est une organisation formelle du parcours scolaire, académique et professionnel. Au Cameroun et dans la plupart des pays africains, le système éducatif est tributaire de l'héritage colonial. À cette époque, ce sont les colons qui étaient les enseignants de nos ancêtres et à cet effet, ils choisissaient ce que ces derniers devaient étudier à l'école. Cette éducation était donc systématiquement orientée vers des formations parfois totalement inutiles, ceci afin de pérenniser les intérêts de la puissance coloniale en présence. Les programmes scolaires étaient sélectionnés et rédigés afin de perpétuer le système d'esclavage physique, mental, intellectuel et culturel. Nos parents devaient se contenter de réciter de façon convenable ce que les colons avaient déjà concoctés comme leçons pour eux et à aucun moment, le contenu des leçons n'était remis en question. C'est la raison pour laquelle, il existe des formations fondamentales qui n'ont expressément pas été incluses dans nos programmes scolaires, afin d'éviter que les Africains aient cet esprit de création de richesses, véritable moteur de développement d'un pays au sortir de l'école.

Cette pratique a été transmise de génération en génération, même après le départ des colons. Ce qui explique qu'aujourd'hui encore, nous continuons d'étudier à l'école, des leçons qui sont totalement inadaptées à notre contexte social, territorial, économique et culturel. Car lorsqu'un enfant africain apprend encore le latin (une langue morte) à l'école, vous comprenez clairement que cet enseignement ne lui servira à rien chez nous! Ces incohérences entraînent une scission en deux de notre société :

- D'une part, les patrons qui décident de ce que nous devons étudier afin de nous pousser à tous devenir des salariés après l'école, qu'importe notre niveau (BAC + 20 ou 30). Nous sommes donc sciemment programmés à rédiger un beau CV avec une belle photo au terme de notre formation.

- D'autre part, les élèves et étudiants qui passent leur temps à réciter docilement ce qu'on a concocté pour eux et qui à la fin de leurs études, se prennent pour des génies et des intellectuels. Alors qu'en réalité, ils sont justes de valables Répétiteurs et futurs Chômeurs qualifiés !

Conséquence : Il n'existe aucune école qui forme à devenir patron !

Le phénomène de chômage et de sous-emploi des diplômés de l'enseignement supérieur, pose le problème de l'inadéquation entre l'offre et la demande, entre les formations proposées par les universités africaines et les besoins du marché de l'emploi. Cette inadéquation (construite délibérément par l'élite dirigeante néocoloniale) est l'une des causes majeures de la crise de l'emploi en Afrique. Les économies africaines sont rurales à 80%, et pourtant il n'y a pas un seul lycée agricole digne de ce nom en Afrique ! Il faudrait donc s'attaquer sans tarder au chantier de l'éducation pour professionnaliser l'enseignement et orienter les étudiants vers des formations techniques, qui les préparent moins pour une carrière salariale mais plus pour des activités entrepreneuriales, notamment dans le domaine de l'auto-emploi qui constitue la voie du salut. Nous devons changer de paradigme afin de pouvoir transformer le boom démographique que connaît le continent africain en un « dividende démographique ».

TRAVAILLONS ENSEMBLE AFIN DE PROVOQUER CE CHANGEMENT !

Nous ne pouvons pas planter des oranges et nous attendre à récolter des mangues ! Si nous voulons changer les fruits d'un arbre, nous devons d'abord changer ses racines. Si nous voulons changer ce qui est visible, nous devons d'abord changer ce qui est invisible. Si nous souhaitons provoquer le changement qui s'impose en Afrique, il sera donc impératif de modifier nos

racines mentales, comportementales, intellectuelles, sociales, culturelles, et économiques. Ce changement INVISIBLE entraînera la récolte VISIBLE des réalisations positives qui nous permettront de sortir notre continent de cette médiocrité collective dans laquelle il a été plongé depuis des siècles.

Ainsi, cet ouvrage a trois objectifs :

1. Permettre aux jeunes africains de s'approprier le véritable système éducatif, typiquement africain et qui aurait dû être enseigné après les indépendances, afin que cette jeunesse comprenne à quel point leur continent est immensément riche et surtout, ces nouvelles connaissances qui permettront d'acquérir la véritable indépendance qui est d'abord et surtout économique ;
2. Présenter les opportunités entrepreneuriales en Afrique ;
3. Expliquer les stratégies pour se lancer dans l'entrepreneuriat sans financement en Afrique ainsi que les mécanismes intrinsèques qui donneront à ces jeunes Africains des outils méthodologiques, pratiques et concrets, afin de leur permettre de conquérir les secteurs économiques de leurs pays, actuellement accaparés par les étrangers !

Mon livre bénéficie d'une préface du Dr Thierry NYAMEN, que je remercie par le biais de ces lignes.

Après cela, vous me diriez certainement : « *mais Claudel, tu fais même tout ça pourquoi au final ?* »

Chapitre XIV

Ma vision, mon combat, ma passion

Dans une Afrique où 60% des chômeurs ont moins de 25 ans selon la Banque Mondiale et le Bureau International du Travail (BIT), l'entrepreneuriat est devenu la panacée, la solution miracle privilégiée par les décideurs politiques, les multinationales et par les jeunes eux-mêmes. Cet engouement pour l'entrepreneuriat se manifeste à travers les innombrables programmes de soutien à l'entrepreneuriat des jeunes et aussi à travers le désir des jeunes chômeurs de créer leurs propres entreprises (car 35% des chômeurs envisagent de créer leur propre entreprise). Concours de Startups par-ci, CEO par-là, influenceurs, avec de gros termes toujours ronflants et complètement amusants (*agro-tech Entrepreneur, health tech entrepreneur...*), c'est chacun qui veut créer son application mobile qui permettra de commander un plat de tapioca depuis sa maison ! Cet engouement correspond-il à la réalité de l'entrepreneuriat ? Ces initiatives permettront-elles vraiment de développer notre pays ? Dans ce chapitre, je propose d'ouvrir le débat sur ces questions ô combien importantes...

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DU CAMEROUN

La perception générale que l'on a de l'entrepreneuriat est largement biaisée par le fait que seules les « Success Stories » sont présentées au grand public, occultant ainsi le plus grand nombre, dont font partie les perdants, exactement comme dans le cas d'une loterie. On parlera à longueur de journée de Mark Zuckerberg (CEO de Facebook), Larry Page et Sergueï Brin (créateurs du moteur de recherche Google), Bill Gates (Microsoft), etc. en rédigeant des *storytelling* (des histoires romantiques et totalement différentes de la réalité) qui expliquent comment ces jeunes ont pris des tableaux, on écrit des équations et sont devenus milliardaires en une nuit. Personne ne l'a fait et personne ne le fera jamais !

Jouer à la loterie de l'entrepreneuriat en soi n'est pas une mauvaise chose. Ce qui est dommage, c'est l'illusion qu'elle donne à des centaines de milliers de chômeurs en quête d'emplois, que leur avenir se trouve dans la création d'une entreprise, parfois uniquement dans leur tête, pour ne pas dire sur leur profil Facebook. Déjà, ces chômeurs n'arrivent pas à faire ce qui est plus facile à savoir être salarié. Car, être salarié est 100 fois plus facile qu'être patron. Mais ils se disent qu'il sera plus facile pour eux de devenir des CEO milliardaires sans parfois n'avoir aucune notion en économie, géostratégie, ou même encore en politique. D'ailleurs, même du point de vue des revenus, un salarié est en moyenne plus riche qu'un entrepreneur. Il existe certes des entrepreneurs multimillionnaires, mais ils sont tellement rares que choisir d'être salarié garantit un revenu moyen supérieur à celui d'un entrepreneur. Qu'est-ce qui pourrait donc faire la différence en Afrique pour que l'entrepreneuriat soit la solution contre le chômage des jeunes ?

Pour répondre à cela, je vais relater ici quelques notions à savoir au niveau économique au Cameroun. La structure productive au Cameroun est composée de :

- ✓ 54% de capitaux étrangers,
- ✓ 32% de l'état,
- ✓ 14% des nationaux.

Sur le plan fiscal :

- ✓ Les capitaux étrangers contribuent pour 85 %,
- ✓ Les nationaux (état et privé local compris) ne paient même pas 15 %,

Sur le volume d'emplois décents :

- ✓ L'état fournit pratiquement 50 %,
- ✓ Le privé étranger fournit 40 %,
- ✓ Le privé national fournit 10 %.

Tout le commerce au Cameroun (étrangers et locaux) ne représente même pas 5% du PIB (produit intérieur brut), c'est-à-dire que les multinationales étrangères détiennent totalement notre économie ! En langage plus simple, ce sont les multinationales qui financent le fonctionnement de l'état du Cameroun. Car sans elles, le pays tomberait en crise en très peu de temps.

Un adage dit souvent que la main qui donne est toujours en haut. Cela veut dire que c'est celui qui finance qui contrôle, raison pour laquelle l'Etat met sur pied une politique qui permet de garantir les intérêts de ces multinationales et non les intérêts du peuple ! Donc, lorsque le peuple se plaint du fait que l'état ne travaille pas pour son bien-être, c'est parce qu'il ne comprend tout simplement pas que l'état travaille pour ses bailleurs de fonds et pour personne d'autre. Vous aurez beau pleurer, organiser des marches, raconter votre vie sur

Facebook, cela n'y changera absolument rien encore que vous débattiez sur les plateformes qu'ils ont créées et qu'ils contrôlent totalement nos agissements ! Je vais ici prendre un exemple pour vous permettre de bien percevoir cette situation :

Au cours du mois de Juin 2016, le service de portefeuille électronique du groupe Orange dénommé Orange Money a enregistré un plafond record. Durant ce seul mois, les transactions effectuées sont évaluées à un milliard d'euros (soit presque 656 milliards de francs CFA). L'annonce a été faite par le directeur général adjoint du groupe Orange, Marc Rennard. Présent dans 14 pays africain, à savoir le Botswana, le Cameroun, la Côte d'Ivoire, l'Égypte, la Guinée, le Kenya, le Mali, Madagascar, l'Île Maurice, le Niger, le Sénégal, la Tunisie, la République Démocratique du Congo et la République Centrafricaine, le service ne cesse d'accroître son influence sur le continent. Quand je pense que nous qualifions ces pays de pauvres et très endettés...

Déjà, en janvier 2015, ce sont 17,4 millions d'utilisateurs qui utilisaient régulièrement ce service. En ce qui concerne le volume des transactions, entre 2013 et 2015, le groupe annonçait entre 2 milliards d'euros (environ 1 311 milliards de FCFA) et 7,6 milliards d'euros (environ 4 985 milliards de FCFA). En guise de comparaison, le budget de l'état du Cameroun voté pour l'exercice 2018 (y compris les élections) est de 4 513,5 milliards de FCFA. Donc, le volume de transaction d'Orange Money seulement de l'année 2015 était supérieur au budget du Cameroun de l'année 2018 !

Pourquoi j'explique tout cela ?

Pour vous faire comprendre à quel point notre pays est détenu par des étrangers et ce ne sont pas des économies de subsistance qui permettront d'inverser cette balance. Par exemple, lorsque vous voyez des grandes

quincailleries, des hôtels, ou des investissements appartenant à des Camerounais, vous avez l'impression que cela signifie qu'ils contrôlent l'économie du pays pourtant c'est totalement faux, la preuve :

- ✓ Ils vont vendre dans leurs quincailleries des carreaux importés, des tuyaux importés, du ciment importé, des fers importés, etc.,
- ✓ Dans ces hôtels, de la moquette pour essuyer les pieds à l'entrée jusqu'aux lits dans les chambres en passant par les cheveux de la secrétaire, tout est importé,
- ✓ Nous importons les brosses à dents pour rendre nos dents propres le matin,
- ✓ Nous importons les habits que nous portons,
- ✓ Nous importons le pain (premier aliment consommé au Cameroun, fait à base de farine de blé, qui n'est pas cultivé au pays, donc à chaque fois que nous mangeons une baguette de pain, nous enrichissons les agriculteurs européens de blé), la nourriture que nous mangeons et les boissons que nous buvons (même le maïs qu'on utilise pour la bière que nous aimons tant consommer est importé !),
- ✓ Nous importons même le cure-dent que nous utilisons après avoir mangé la viande que nous importons aussi,
- ✓ Nous importons les téléphones que nous utilisons,
- ✓ Pour charger nos téléphones, nous utilisons ENÉOBSCURITÉ, entreprise elle aussi importée,
- ✓ Nous importons les balais, les couteaux, même les machettes !

Un jour, je me suis rendu dans un supermarché où on apercevait même du charbon importé, les médicaments importés, l'huile rouge, etc. Je pourrais citer des exemples comme ceux-ci pendant toute une éternité.

Avec une économie aussi extravertie, ce ne sont pas vos petites applications mobiles, vos petits titres de CEO dans vos petits bureaux, ou vos pages Facebook qui permettront au pays de se développer, jamais! Vous êtes plutôt en train de détruire et de vendre notre pays en perpétuant ce système. Raison pour laquelle les multinationales vous encouragent dans cette voie à coup de publicités, concours, financement, matraquage médiatique, etc. parce qu'elles savent que vous n'y comprenez absolument RIEN ! L'enjeu est dans le circuit économique dont le point le plus important est le système productif, qui se décline en trois secteurs :

- ✓ Le secteur primaire (production),
- ✓ Le secteur secondaire (transformation, plus-value, emplois, etc.),
- ✓ Le secteur tertiaire (distribution, création de richesse, devises).

C'est ce mécanisme en trois étapes qui permet de réellement créer la richesse, et les entreprises de services (communication, relation client, marketing, RH, applications mobiles, etc.) doivent juste permettre de faciliter ce processus, et non s'y substituer, au risque de laisser la création de richesse aux étrangers, en nous cantonnant juste à huiler cette machine ! Maintenant, faudrait-il alors cesser d'entreprendre ?

ABSOLUMENT PAS !!!

Juste qu'il faudrait le faire de façon stratégique comme nous le verrons par la suite. Je ne pourrais pas terminer sans préciser que j'encourage fortement l'entrepreneuriat, peu importe la manière dont cela est pratiqué. Nous en avons tellement besoin que chaque acteur est important. J'estime aussi que tout le monde n'a pas vocation à être entrepreneur, encore qu'il faut différencier l'homme d'affaires, le chef d'entreprise, le gestionnaire d'une page Facebook, l'entrepreneur, l'influenceur, « l'e-célèbre ». Chacun a son rôle en réalité,

comme dans la nature, toutes les espèces sont interdépendantes. Nous sommes tous comme des pièces d'un miroir qui s'est brisé, raison pour laquelle nous avons le devoir de travailler ensemble afin de reconstituer la magnifique image de notre « pays » (l'Afrique) et plus spécifiquement notre « quartier » (le Cameroun).

Ma vision consiste à faire renaître ce rêve, reconstruire ce miroir brisé. Ma passion est celle d'apporter ma plus-value à la construction de cette vision, ceci afin de faire renaître une Afrique glorieuse, victorieuse et gagnante pour les générations futures, l'essence même de mon combat. Dans une situation économique chaotique comme celle de notre pays, dormir devrait en principe être puni par la loi. Nous avons trop ronflé. Il est temps que cela cesse définitivement pour sortir de ce gouffre, car, il ne suffit pas juste de faire la liste de ce qui ne fonctionne pas, il faut aussi proposer des solutions et aller même au-delà en commençant par les exécuter soi-même. Mouiller le maillot, VENDRE SON LIT tout simplement !

Et surtout, je déteste qu'on me dise « du courage ».

Imaginez que vous êtes à la maison à 18h, avec un ami à vous. Vous êtes en train de regarder une émission à la télévision. Quelques minutes après, la maison prend feu et il y a de la fumée partout. Vous vous levez rapidement, vous courez vers un point d'eau, vous remplissez rapidement un seau d'eau afin d'éteindre les flammes, et pendant que vous le faites, votre ami prend son téléphone, se met à filmer la scène en direct sur Facebook et vous dit au passage : « du courage, vas-y, il faut vraiment que le feu là s'éteigne » Comment vous sentirez-vous ? Moi j'aurais envie de lui dire de se taire tout simplement, s'il ne peut pas

lui-aussi prendre un seau pour m'aider à atteindre ce feu qui consume tout autour de nous. Le combat que nous menons et les objectifs que nous souhaitons atteindre afin de permettre mais surtout de contribuer à l'essor de notre pays sont tellement énormes, qu'il serait idiot de penser pouvoir y arriver seul !!! Nous devons travailler ensemble, pas besoin de savoir d'où vous venez, votre tribu, votre âge, on n'en a rien à faire, car au final, nos idéaux sont les mêmes !!! Par contre, si vous avez des difficultés à contribuer à votre niveau (verser aussi un seau d'eau) alors là, je pourrais partager avec vous ma petite expérience afin qu'ensemble nous puissions y parvenir. Nous sommes chacun des pièces d'un puzzle, avec nos compétences, nos insuffisances, nos talents, nos manquements, et il est donc vital de nous mettre ensemble, afin que cette combinaison complémentaire de savoir et de savoir-faire, puisse former la MAGNIFIQUE image de notre pays.

La meilleure manière de dire « Du courage ! » c'est donc le fait d'avoir soi-même des initiatives personnelles, collectives ou alors contribuer au combat en étant un soutien militant de ceux qui sont activement dans la bataille. Ce sera votre manière de prendre un seau d'eau pour éteindre ce feu qui nous consume tous, au lieu de rester sur Instagram en disant tout simplement « va de l'avant ».

Chapitre XV

Et après ?

Et après ? Je voudrais que tous ces projets soient en fait des précurseurs des projets bien plus grands encore, et surtout qu'ils puissent permettre à d'autres jeunes de comprendre qu'il est possible de s'en sortir dans un environnement qui, à priori, cannibalise et « tue les jeunes » comme le disait un artiste.

Après je voudrais que SOS Médecins Cameroun devienne un véritable label, représenté dans toutes les dix régions du Cameroun et les coins les plus reculés, que les décès pour cause de maladie évitable puissent être totalement éradiqués. Ceci suivant une philosophie proactive qui permet à l'individu de préserver au maximum sa santé en mettant ainsi un accent majeur sur la médecine primaire, et que ce concept puisse s'étendre à toute l'Afrique, et au monde comme étant un modèle de réussite sanitaire.

Après, je voudrais que StartUp Academy devienne une « machine de guerre ». Une école qui instruit les enfants et jeunes en prenant en considération leur forme d'intelligence, en développant leur créativité, en leur permettant de réussir et de comprendre comment être compétitif dans un environnement de plus en plus difficile. Je voudrais qu'à travers StartUp Academy ou toutes les structures similaires, un jeune Africain ne puisse plus jamais limiter ses rêves

parce qu'il manque de financement. Surtout, je souhaiterais que nous puissions devenir une société d'investissement avec des investissements dans le monde entier, capable d'exercer un pouvoir d'influence et de lobbying via les stratégies d'intelligence économique, que nous implanterons via nos propres médias, satellites, hôpitaux et centres de recherche.

Après je voudrais qu'on puisse créer notre propre monnaie, pas dans une logique de sortir obligatoirement du FCFA, sans stratégie intelligente sur le plan économique, mais créer une monnaie qui complète celle existante, une monnaie binaire comme le Dr ESSOMBA le théorise si bien, et qui a déjà fait ses preuves dans des pays comme la Suisse. Observez le schéma :

Claudiel est un gars un peu trop rêveur, trop prétentieux, trop arrogant même parfois, du moins, c'est comme cela que son entourage a pour habitude de le qualifier. Un matin, il met sur pied un nouveau projet bizarre, comme la plupart de ses initiatives. IRRÉALISABLE à première vue, mais pourtant... Médecin et fondateur d'une structure dénommée « SOS Médecins Cameroun » dont les prestations, sont assez variées :

- ✓ Consultations à domicile,
- ✓ Consultations sur rendez-vous,
- ✓ Soins à domicile,
- ✓ Checkup (bilans de santé),
- ✓ Évacuations sanitaires, etc.

Il décide de créer une monnaie qu'il appelle : « Claudiel monnaie ».

Il a une amie qui s'appelle Christelle, promotrice d'un restaurant, « Christelle Saveur » et un autre ami, Johan, promoteur d'une pharmacie « Johan Pharmacie ». Claudel décide donc d'effectuer une codification pour sa monnaie :

1 Claudel monnaie = 1. 000 FCFA = 1,5 € = 2 \$

Ensuite,

Claudel codifie toutes les prestations de son entreprise :

- ✓ Consultation gynécologique : 10 Claudel monnaie,
- ✓ Consultation à domicile : 5 Claudel monnaie,
- ✓ Bilan de santé : 20 Claudel monnaie, etc.

Christelle à son tour effectue la même codification pour son restaurant :

- ✓ Plat de Ndolé, Plantain mûr, Viande : 5 Claudel monnaie,
- ✓ Plat de Koki, Manioc : 2 Claudel monnaie,
- ✓ Plat de Poulet Roti avec les frites de pommes : 3 Claudel monnaies, etc.

Johan fait de même dans sa pharmacie :

- ✓ Paracétamol : 1 Claudel monnaie,
- ✓ Ibuprofen : 1 Claudel monnaie,
- ✓ Alcool : 1,5 Claudel monnaie, etc.

Un matin, Christelle se réveille aux environs de 8h et constate qu'elle saigne abondamment du vagin. Elle décide d'appeler SOS Médecins Cameroun pour solliciter une consultation avec un gynécologue. Le call center de SOS Médecins Cameroun lui programme immédiatement un rendez-vous dans les minutes qui suivent avec le spécialiste, et dès qu'elle arrive au siège de SOS Médecins Cameroun, elle ne paye pas la consultation en FCFA ! La secrétaire note dans un registre ainsi que sur l'application mobile « Claudel monnaie » que Christelle doit

« 10 Claudel monnaie » (le prix codifié de la consultation gynécologique) à SOS Médecins Cameroun.

Ce même jour, après une journée de dur labeur, Claudel, Fernand et Cédric ont faim et décident tous de faire un tour chez Christelle Saveur, le restaurant de Christelle, pour déguster un de ses mets, Made in 237, du Bio irrésistible !

- ✓ Claudel prend un Plat de ndolé, plantain mur, viande : 5 Claudel monnaie,
- ✓ Fernand prend un plat de koki, manioc : 2 Claudel monnaie,
- ✓ Cédric prend un plat de poulet rôti avec les frites de pommes : 3 Claudel monnaie.

Ce qui fait en tout 10 Claudel monnaie. Claudel et ses amis ne payent pas en FCFA ! Ils annulent juste la dette de Christelle envers leur structure SOS Médecins Cameroun (consultation chez le gynécologue), dette qui s'élevait aussi à 10 Claudel Monnaie. Et le compte est réglé !

Après la consultation, le gynécologue prescrit des médicaments à Christelle, elle s'en va à Johan Pharmacie, (une Pharmacie Made in 237 qui appartient au réseau des entreprises utilisant Claudel monnaie), dans laquelle plusieurs médicaments essentiels sont directement fabriqués par des usines au Cameroun et elle achète ses médicaments sans utiliser le FCFA !

Ainsi de suite pour prendre le taxi, acheter ses condiments chez la commerçante du coin, acheter ses produits au supermarché vendant exclusivement les produits Made in 237, faire sa mise en beauté, prêter de l'argent pour son projet à la Banque « Claudel Banque » qui gère la monnaie Claudel monnaie, etc.

C'est un peu caricatural, mais c'est de cette manière que fonctionne la monnaie Claudel monnaie (pour les entreprises). Pour les particuliers, il existe

carrément une Claudel Monnaie avec des billets physiques imprimés (monnaie fiduciaire) qui servent à effectuer ces transactions par des particuliers au sein des entreprises partenaires qui sont très variées, dans des domaines divers. Les avantages de la Claudel monnaie :

- ✓ Dynamiser les échanges locaux et l'économie locale, car la validité de la monnaie est limitée à un territoire, au service de la force économique locale (petits commerces de proximité, producteurs locaux, etc.),
- ✓ Nous savons bien que, si les monnaies complémentaires représentent une chance locale, elles sont aussi une voie de sécurisation de l'économie mondiale, ne serait-ce que par l'effet d'amortissement progressif des variations de change,
- ✓ Maintenir les emplois dans le territoire et en créer de nouveaux, car en encourageant la consommation locale, vous relancez l'économie locale, et par conséquent, évitez la délocalisation et augmentez la capacité des commerçants et producteurs d'embaucher,
- ✓ Favoriser les échanges entre citoyens, car la monnaie est un symbole identitaire fort. Ainsi, le fait de se retrouver autour d'un système d'échange commun crée de la cohésion et favorise les liens sociaux.
- ✓ Réduire l'impact écologique, car la création d'une monnaie encourage les producteurs locaux, et par conséquent les circuits courts. Ainsi, vous réduisez les transports des produits et minimisez les changements climatiques.

C'était l'histoire d'un gars un peu fou, ce Claudel avec sa « Claudel monnaie ». Mais surtout c'était l'introduction pour vous présenter mon nouveau projet, « e-banking 237 » et la monnaie en est juste un seul aspect, l'autre étant

l'investissement de la diaspora en Afrique. En général, les Africains et plus spécifiquement les Camerounais de la diaspora, se vantent d'envoyer beaucoup d'argent en Afrique chaque année et que ce montant est même supérieur à l'aide au développement. Ce n'est pas faux !

Mais, cette réalité est biaisée. Tout d'abord, puisque cet argent ne provient pas d'une zone de production de richesse basée en Afrique ou dans le pays en question, cela pourrait entraîner de l'inflation au sens économique pur. En effet, les flux de capitaux provenant de l'étranger qui se retrouvent dans le circuit économique national, et qui ne découlent pas de l'activité économique nationale, peuvent déséquilibrer la masse monétaire nationale et ainsi provoquer de l'inflation. Ensuite, les sociétés de transfert de fonds (à majorité étrangères) captent une bonne partie de cette manne, et même ceux qui reçoivent cet argent au pays, le dépensent presque totalement pour acquérir des choses importées. Ce qui fait que les mécanismes d'extradition de capitaux font repartir l'argent à l'étranger, ce qui ne permet donc pas efficacement de contribuer au développement économique du pays, parce que le tissu industriel est encore très faible.

E-banking 237 aura donc pour but dans un premier temps de canaliser cet argent des Africains de la diaspora vers des projets créateurs de richesses partant du primaire, secondaire jusqu'au tertiaire. Tout cela finira par les exportations qui nous rapporteront des devises, réduiront le déficit de la balance commerciale et dans ce sens, nous pourrions ressentir un développement économique et une croissance pas seulement bénéfique sur le plan macroéconomique, mais aussi sur le plan microéconomique par des micros projets qui se verront ainsi booster.

Après, je voudrais que les jeunes puissent se lancer de plus en plus dans les sociétés technologiques. La révolution industrielle qui s'est produite en Europe ne doit pas se produire de la même manière en Afrique. Si nous sommes tous au champ, qui va s'occuper de créer nos propres plateformes sur internet, nos cybers guerriers, ou encore nos soldats de l'intelligence artificielle et économique ? Nous avons l'avantage d'être à une époque où nous pouvons voir ce qui a fonctionné chez les autres, répliquer cela chez nous en l'optimisant et en l'adaptant à l'environnement, mais surtout aussi d'éviter ce qui n'a pas fonctionné chez eux. Car en réalité, nous ne devons pas procéder comme eux en faisant uniquement l'agriculture au début. Nous devons tout faire en même temps, et nous en avons le pouvoir et les capacités à profusion, trouvons des solutions à nos problèmes...nous-mêmes !

Et après, que souhaites-tu faire, toi ?

Envoies-moi ta réponse à l'adresse noubissieclaudel@gmail.com ou via WhatsApp au (+237) 697 24 79 61, et ensemble, nous verrons comment travailler, pour transformer ton rêve en réalité.

Chapitre 16

Conseils aux jeunes

S'il fallait que je donne un conseil à un étudiant en médecine ou encore à un jeune qui souhaite faire des études de médecine, c'est que la médecine est une discipline sacrée. Ce n'est pas la seule qui s'occupe de la vie humaine comme certains le pensent à tort, puisqu'un économiste, un menuisier, un maçon ou même un procureur joue aussi un rôle dans la santé physique, mentale et psychologique, mais la fonction de médecin reste l'une des plus prestigieuses dans ce rôle. Et pour cela, il est indispensable d'être excellent, et mon expérience m'a fait comprendre qu'il est impossible de l'être sans être passionné. Pas forcément passionné par tout, mais au moins par le principe, le rôle que vous allez jouer dans la société, afin de toujours donner le meilleur de vous-même.

Le Cameroun, notre beau « quartier » en chantier a besoin des personnes intègres, honnêtes, déterminées, mais surtout compétentes, surtout dans le domaine médical. Les défaillances de notre système de santé doivent être des opportunités afin que par votre talent, depuis la faculté, vous soyez capables de définir, mettre sur pied et implémenter des solutions qui s'adaptent à notre contexte, pour qu'au terme de votre parcours académique, vous soyez des apporteurs de solution. Votre mission dans ce pays est sensible et indispensable, et pour cela, vous devez être pluridisciplinaire et apprendre un peu de tout en dehors de votre formation purement médicale, c'est l'équation pour être un apporteur de solutions et non un adepte de la critique chronique.

Plus globalement, aux jeunes, je voudrais leur brosser le tableau réel du monde entrepreneurial qu'on occulte trop souvent dans les médias. Les entrepreneurs racontent des histoires, à vous de voir si vous souhaitez y croire. La majorité des « entrepreneurs » s'invente une vie et présente les vertus de l'entrepreneuriat, en essayant de faire croire que pour réussir sa vie, il faut forcément entreprendre. Ils vous diront que lorsque vous êtes entrepreneur, vous devenez libre, vous n'avez plus de patrons, vous pouvez vivre votre vie comme vous le souhaitez, ce qui n'est pas possible lorsque vous êtes salarié. Pour y arriver, ils vous prendront toujours des exemples alléchants, dans le but de vous faire prendre conscience que vous devez vous lancer vous aussi dans l'aventure. Afin d'atteindre cet objectif, ils utilisent en général une technique vieille comme l'humanité : le « *storytelling* ».

Le « *storytelling* » est une méthode de communication fondée sur une structure narrative du discours qui s'apparente à celle des contes et récits. Elle consiste à raconter des histoires. Cette expression peut avoir une signification beaucoup plus large, notamment dans les pays anglo-saxons où une story (histoire) désigne aussi un article de journal, par exemple. En général, celui qui raconte une histoire le fait dans un but précis. Cela peut être pour son propre intérêt, ou pour servir des intérêts plus collectifs, voire des intérêts personnels. Il a donc deux principaux buts :

- ✓ Celui de convaincre ou persuader,
- ✓ Celui de manipuler : une dérive du *storytelling*, qui devient encore plus complexe quand on sait que la manipulation n'est pas qu'une affaire d'intention, mais aussi de perception par l'auditeur de l'histoire.

Raconter une histoire fausse, c'est manipuler, mais il faut aussi pouvoir comprendre que la vérité est juste un mensonge donné au bon moment. Chez

les entrepreneurs camerounais, le « *storytelling* » est un phénomène qui prend de plus en plus de l'ampleur. Pour conserver une certaine rigueur scientifique, il faudrait noter qu'il ne s'agit pas uniquement d'une réalité camerounaise. Dans pratiquement tous les pays, les entrepreneurs utilisent le « *storytelling* » afin de se présenter comme étant des héros de la planète. Dans cette optique, les entrepreneurs polissent de façon systématique l'histoire de leurs entreprises afin de la rendre plus romantique. Romantisme dans lequel il existe un seul héros : EUX BIEN ÉVIDEMMENT.

Prenons l'exemple d'un entrepreneur X qui est invité dans une émission de télévision Y pour parler de son entreprise Z. En général, voici comment se déroule l'échange :

« **Présentateur de l'émission (Y)** : monsieur X, comment allez-vous ?

- **Entrepreneur (X)** : *je vais très bien et surtout merci pour l'honneur que vous m'accordez de participer à votre émission.*
- **Y** : *Alors, si vous êtes invité ici, c'est pour nous parler de votre entreprise Z, comment avez-vous fait pour la monter ?*
- **X** : *Vous savez, nous sommes dans un pays très difficile.*

J'ai perdu mes parents très tôt, ma famille m'a abandonné et il fallait que je me batte tout seul. J'avais 2 000 FCFA quand je débuteais. Je me demandais bien comment j'allais y arriver.

Mais, je me suis lancé, j'ai pu braver les obstacles sur mon chemin ensuite, en ayant progressivement vendu les oranges, les papayes, les habits et même les beignets, j'ai pu faire progresser mon capital.

Je ne dormais pas la nuit. J'épargnais, je cotisais tous les jours.

J'arrivais difficilement à m'alimenter chaque soir, je mangeais 150 FCFA/jour et je m'arrangeais toujours à épargner 50 FCFA chaque soir.

Plus tard, avec beaucoup de sacrifices, j'ai pu gravir les échelons et aujourd'hui, le résultat est ce que vous voyez.

J'ai fondé mon entreprise Z qui emploie aujourd'hui 120 personnes avec un chiffre d'affaires de 2 milliards par an.

- *Y : Mais c'est remarquable ça monsieur X, partir de 2. 000 FCFA pour recruter aujourd'hui 120 personnes, quel est votre secret ?*
- *X : C'est le travail, voilà mon véritable secret. Les jeunes ne veulent pas travailler. La détermination, la rigueur et surtout le travail, il faut bosser dur ! »*

Voilà de façon caricaturale comment se déroulent les échanges la plupart du temps. Vous allez remarquer que, lors de sa narration : personne ne peut vérifier la véracité des propos de l'entrepreneur !!! En réalité, il raconte ce qu'il veut (son histoire qu'il peut modeler à sa convenance en fonction du but qu'il souhaite atteindre) et le journaliste confirme juste ses propos, puis rebondit en posant des questions tout simplement. Et dans cette histoire, en général c'est lui le HÉROS !

Lorsqu'un pousseur qui travaille au marché Mokolo (Yaoundé) entre 6h-21h écoute ce genre d'interview, et qu'on lui dit que les jeunes sont paresseux et que le secret est de travailler dur, il se demande s'il faudrait qu'il commence à utiliser deux poussettes en même temps pour arriver à ce niveau ! De même, le jeune vendeur ambulant d'arachides, d'oranges ou encore de papayes se dit qu'il pourrait aussi arriver à ce niveau, parce que l'entrepreneur en question est passé par le même chemin que lui. Ce jeune diplômé qui n'arrive pas à trouver d'emploi dans une situation économique exsangue, se remet à rêver et se dit : « c'est

encore possible de s'en sortir, voilà quelqu'un qui l'a fait en vendant les arachides, combien de fois moi avec mon master ? ».

Mais, ce qu'on raconte très peu dans le « *storytelling* », ce sont les vents favorables qui ont permis de réellement passer à un autre niveau et de réellement atteindre les réalisations qui font tant rêver. Si un jour, dans l'histoire de son entreprise, il a reçu un financement, un soutien d'une de ses connaissances, une opportunité qui en réalité a permis de faire décoller son activité (qui ne fonctionnait pas au point d'entraîner ces réalisations), vous entendrez très peu ces éléments-là dans son histoire. Parfois, ces opportunités peuvent paraître minimes, mais c'est ce qui fait toute la différence. Elles peuvent aller d'un local que vous obtenez gratuitement ou à un prix alléchant, une marchandise qu'on vous permet d'écouler et payer par la suite, à un marché qu'on vous fait gagner grâce à une relation, sans oublier des manigances et des pratiques peu orthodoxes. Tout ce qui ne fait pas de lui le HÉROS de l'histoire sera tout simplement effacé la plupart des fois. Si au départ il se lançait juste pour survivre, chômage oblige, s'il réussit (déjà qu'ils sont très peu à y arriver), il viendra raconter qu'en fait, il voulait sauver l'humanité, raison pour laquelle il s'est lancé. Dans son histoire, un peu comme un artiste qui passe à la télévision, on ne verra que lui, mais très peu l'arrangeur, le réalisateur, le metteur en scène, le guitariste, le pianiste et toutes ces personnes de l'ombre qui sont les véritables personnes qui ont permis qu'il atteigne ce niveau, lui n'étant que la partie visible d'un iceberg très profond !

La vie et l'univers entrepreneurial sont comme les courbes d'un électrocardiogramme (ECG). Ils sont faits de hauts et de bas. Il est important de raconter de vraies histoires à ceux qui souhaitent se lancer, les véritables

difficultés, les moyens que vous avez pu mettre en œuvre afin de les surmonter, les facilités familiales, les soutiens, les moments de dépression, afin qu'ils puissent mieux se préparer pour cette guerre qu'est l'entrepreneuriat, et non leur faire croire qu'il s'agit juste d'une histoire romantique. C'est un tsunami qui les attend sur le parcours entrepreneurial et ceci tous les jours de leur vie !

En réalité, nous sommes humains, certains ont des atouts et d'autres pas. Nous avons juste besoin de nous inspirer de vos histoires, tout en sachant qu'il est IMPOSSIBLE de les reproduire, car les circonstances ne seront jamais les mêmes. Vouloir à chaque fois raconter des histoires romantiques c'est bien, pour faire comprendre aux autres que c'est possible, les faire rêver (car le contexte social ne nous aide pas trop à ce niveau), et il est important de pouvoir rêver, idéaliser, concevoir mentalement, avant de pouvoir créer et innover. Mais, relater le concret leur permettra aussi de savoir s'ils ont réellement le profil ou pas. L'ironie est arrivée à son comble au point où, certains entrepreneurs de famille aisée, qui ont donc bénéficié de facilités financières et logistiques pour monter leur activité, veulent à tout prix se présenter comme étant des personnes qui n'avaient rien au début. Afin de toujours jouer les héros qui ont débuté dans les difficultés extrêmes, mais grâce à leur courage et leur détermination ont pu bâtir un empire.

Mentir ne vous grandit pas, c'est juste le reflet de votre instabilité émotionnelle et psychosociale. Rédiger et raconter des « storytelling » c'est bien, mais raconter des histoires vraies c'est encore mieux ! Cela n'enlève rien au mérite de l'entrepreneur, parce que, même avec tous ces avantages, certains ne réussissent pas à réaliser de grandes œuvres, ce qui montre bien qu'il y a une véritable valeur intrinsèque, qui est juste exacerbée dans les médias. Conclusion, l'enfer c'est les autres comme disait Sartre. C'est facile de jeter la pierre sur les autres sans analyser ses propres tares.

Je ne saurais terminer cette réflexion sans regarder la personne qui s'affiche dans mon miroir, mon propre reflet. C'est facile de faire la morale aux autres, mais c'est encore plus intéressant de se donner des leçons à soi-même et surtout de les appliquer. Parfois, je m'en veux parce que je cache mon mal-être. Je porte parfois un masque, car c'est facile de faire la morale lorsqu'on est derrière un micro, donner des conférences et expliquer des choses, ou plus simplement souhaiter que le monde change tout en pointant du doigt les autres. Mais qu'est-ce que je sais du mal des autres en vérité ? De leur réalité ? De leur bonheur ou encore de leur idéal de vie ? Absolument rien !

Je suis parfois lâche, j'ai moi-même joué à ce jeu, celui d'idéaliser ce qui est pourtant sombre et ténébreux. C'est bien de dire aux jeunes de se lancer dans l'entrepreneuriat, mais c'est aussi sincère de leur expliquer réellement ce qui les attend. Je refuse d'être qualifié de coach, mentor, « influenceur » ou même encore toutes ces appellations qui sont populaires chez les jeunes dans notre pays. Je ne m'identifie pas à cela, parce que, lorsqu'on maîtrise vraiment l'environnement, il devient difficile d'assumer un certain nombre de choses sans un minimum de réalisations concrètes susceptibles de faire référence. Parfois, le messenger est plus important que le message de par sa carrure, son charisme, son vécu, son parcours et surtout ses réalisations.

En bref, je n'ai pas qualité à donner des conseils aux jeunes, comme si j'étais un modèle de réussite, parce que j'estime que ce que j'ai déjà réalisé reste encore tellement INSIGNIFIANT, qu'il serait prétentieux de vouloir déjà commencer à donner des leçons. Par contre, il est important de comprendre que nous sommes tous ignorants, mais nous n'ignorons pas les mêmes choses. En effet j'ai bénéficié de certaines connaissances lors de mon parcours entrepreneurial, et, de cette minuscule expérience, s'il fallait que je donne un conseil aux autres jeunes, cela se résumerait en une seule phrase :

AIMEZ CE QUE VOUS FAITES !

Il est impossible d'être excellent si vous ne synchronisez pas votre passion avec le travail que vous faites au quotidien. Le mot travail provient du mot latin « *tripalium* » qui était un instrument à trois branches qu'on utilisait pour torturer les esclaves. Raison pour laquelle, le mot travail a toujours été associé à la torture et pour preuve, vous remarquerez que, près de 90% de ceux qui partent au travail le matin, sont mécontents en partant, parce qu'en réalité, ils n'aiment pas ce qu'ils font. D'autres sont mécontents en rentrant dans les embouteillages chaque soir, tout en étant conscients que le salaire qu'ils vont toucher à la fin du mois ne suffira pas à combler toutes leurs charges mensuelles, mais ils partent quand même au travail chaque matin réaliser le rêve de quelqu'un d'autre en pensant à leur propre rêve, la nuit, dans leurs rêves...

Identifiez en vous ce qui vous passionne, trouvez le moyen de transformer cette passion en une activité génératrice de revenus, soit en offrant vos compétences au sein d'une entreprise ou une institution (c'est-à-dire un salarié passionné par son travail) ou en entreprenant. Plusieurs personnes essayeront de vous faire croire que pour être passionné par son travail, il faut nécessairement être entrepreneur, ce qui est faux ! Vous pouvez très bien être employé et aimer ce que vous faites et en être heureux. Chacun de nous a une forme d'intelligence particulière, et tout le monde n'est pas apte à prendre les devants, prendre des décisions, diriger un groupe, prendre des initiatives ou encore prendre des risques. Si vous estimez que vous ne pouvez pas le faire, n'entreprenez pas, cela ne fera pas de vous quelqu'un de moins heureux.

À cet instant, lorsque vous travaillez par passion, en réalité vous verrez que vous ne travaillez plus. Vous allez aimer ce que vous faites, et ainsi vous réaliserez votre mission, votre passion, et pas besoin d'avoir une tonne de

diplômes pour y arriver, même si l'éducation est indispensable. La passion c'est cette énergie-là, cette idéologie que vous souhaitez atteindre et qui vous permettra de réaliser vos objectifs. Imaginez-vous dans un immeuble avec 100 marches, sans ascenseur, qu'est-ce qui vous pousse à prendre les 100 marches jusqu'au sommet pourtant vous avez énormément de difficulté en montant les escaliers ? C'est l'objectif que vous allez atteindre au sommet de l'immeuble qui vous fait considérer les difficultés sur les escaliers uniquement comme des challenges. Si vous n'êtes pas passionné au départ, au bout de la 10e marche, vous allez abandonner, rentrer et vous éloigner de vos objectifs, votre rêve.

Vous n'imaginez pas ce que c'est que d'avoir des salaires à payer chaque mois, des factures, des dettes, des personnes qui attendent des comptes de vous, des personnes qui nourrissent leurs familles grâce à vous. C'est une pression énorme que tout le monde ne peut pas gérer. Ne vous lancez jamais en entrepreneuriat si vous n'évaluez pas au préalable votre capacité à résister à ce stress permanent et éprouvant. C'est bien de créer une page Facebook, jouer les « dangereux » sur les photos, donner des conseils, expliquer des concepts et jouer les intelligents, mais tous ces feux des projecteurs s'arrêtent devant votre bailleur (si vous ne vivez plus chez vos parents bien sûr), vos factures d'eau et d'électricité. La prochaine journée que vous allez passer en mangeant les beignets parce que vous ne pouvez pas manger un repas convenable, le prochain coup de fil pour demander au énième ami de vous prêter de l'argent et voilà la réalité de la vie qui vous rattrape. Vous déprimez tous les jours, parfois vous vous demandez : « *pourquoi je n'ai pas tranquillement choisi un emploi* », tandis que les autres vous envient sans imaginer ce que vous vivez réellement au-delà du paraître. Vous êtes en train de vous consumer de l'intérieur, en ayant l'obligation de garder le sourire pour que les gens aient toujours l'impression que tout va bien. Voilà la vraie vie de ces e-célèbres qui vous vantent les bienfaits de

l'entrepreneuriat qui les consomment un à un, pourtant votre situation est parfois meilleure que la leur. L'entrepreneuriat c'est bien, c'est nécessaire, mais ce n'est pas la seule voie pour être heureux, c'est même d'ailleurs l'une des pires, et très peu de personnes savent qu'un entrepreneur a plus de patrons qu'un salarié !

Identifiez ce qui vous passionne, identifiez vos capacités intrinsèques et décidez de ce que vous ferez en fonction de cela. Il y a un fossé entre le masque que vous renvoient les entrepreneurs et la réalité, parfois ils meurent de l'intérieur en souriant. Retenez que votre vie dépend de vous et de personne d'autre, par contre, si vous ressentez en vous cette flamme de vous lancer dans cette guerre qu'est l'entrepreneuriat, alors, prenez vos armes, votre tenue, votre gilet pare-balles, vos munitions, et allez en guerre : un combat passionnant vous attend ! Et lorsque vous souhaitez vous lancer dans cette guerre, sachez qu'il existe des principes que j'ai résumés en une équation : MON ÉQUATION ENTREPRENEURIALE.

Lorsque j'étais au secondaire, j'adorais les mathématiques. Même en dormant, je pratiquais cette discipline qui me passionnait particulièrement. Cela me poussait, au-delà de mes performances scolaires, à faire des concours internationaux de mathématiques, c'était ma véritable passion. Seulement, les circonstances ont voulu que je fasse autre chose dans ma vie. Pour ne pas faire disparaître cette flamme qui m'animait, j'ai décidé d'introduire dans toutes mes activités une touche de mathématiques à savoir :

- ✓ La démonstration,
- ✓ Les statistiques,
- ✓ Les probabilités,
- ✓ Les algorithmes,

✓ Les équations,

Et bien plus encore...

Et surtout pas la récitation, un clin d'œil à mes études de médecine. Tout cela m'a permis de toujours avoir un esprit critique assez pointu. Mes questions préférées commencent par « pourquoi » et « comment », une des raisons pour lesquelles j'adore être critiqué. C'est tellement jouissif parce que les divergences d'opinion sont l'essence même de la science. C'est de la collision de biens immatériels (la connaissance en l'occurrence) que naît le véritable savoir complexe. En entrepreneuriat, il y a des questions que beaucoup de personnes me posent toujours :

- Comment faire de sa passion un véritable business ?
- Comment trouver une idée de projet ?

Ou encore la fameuse question :

- Comment trouver des financements pour son projet ?

Pour y répondre, j'ai développé une équation mathématique que j'appelle **MON ÉQUATION ENTREPRENEURIALE**.

Cette équation doit être à la base de tout projet entrepreneurial au début, car elle a pour but de transformer votre idée en un projet concret. Elle consiste à la résolution de cette équation à trois inconnues.

$$\mathbf{X = Y + Z}$$

X, c'est le problème que vous avez identifié dans la société, que vous essayez de résoudre à l'aide de votre talent, votre passion ou encore des compétences que vous avez acquises à l'école ou non, ou à l'aide de votre équipe ayant des compétences complémentaires.

Y, c'est la population cible, c'est-à-dire les personnes qui présentent en majorité le problème que vous avez identifié et qui auront le plus besoin de votre solution.

Z, ce sont les moyens de communications que vous allez utiliser pour atteindre ces personnes-là (Y).

Dès que vous réussissez à résoudre cette équation à trois inconnues en factorant X à Y en passant par Z alors, votre projet voit le jour et c'est cela qu'on appelle le BUSINESS MODEL.

Petit rappel, si vous rentrez ce soir, et vous demandez à votre petit frère qui fait la classe de 2^{nde} de résoudre l'équation $2x+1=0$, il va certainement se demander si vous essayez de savoir s'il va souvent à l'école. Parce que, cette équation comprend une seule inconnue (X), donc plutôt très simple à résoudre. Si ensuite, vous lui demandez de résoudre le système d'équations : $(2x+y=4 ; x-y=0)$, là encore ce sera assez simple pour lui, puisque l'équation a seulement deux inconnues (X et Y). Par contre, si vous lui demandez de résoudre l'équation $(x+y+z=0 ; x+2y+z=4 ; 3x-4y+2z=31)$, à ce moment, il sera obligé de manger une bonne boule de *koki* avec du plantain mûr, se concentrer un peu plus, avant de résoudre cette équation. Certes, c'est de son niveau scolaire, mais il doit être très vigilant pour ne pas commettre d'erreurs de signes par exemple. Si vous ajoutez une seule inconnue à cette équation et vous la faites passer à quatre inconnues, il lui sera impossible de la résoudre (sauf s'il est vraiment un chercheur) et plus vous augmenterez des inconnues, plus la résolution se complexifiera de façon exponentielle.

Maintenant, il est important de comprendre qu'il faut éviter de donner des réponses, il faut donner LA SOLUTION !

Lorsqu'on pose la question $1+1= ?$

80% des personnes répondent systématiquement 2, sans comprendre qu'en réalité, cette question n'a pas de réponse tant qu'on ne vous précise pas le référentiel dans lequel on se trouve.

- ✓ Si nous sommes en base 10 mathématiques, la réponse c'est 2 ;
- ✓ Si nous sommes dans le mariage, la réponse c'est 1 ;
- ✓ Si nous prenons 1 tas de sable + 1 tas de sable, la réponse c'est 1 tas de sable (plus grand) ;
- ✓ Dans l'économie de la connaissance, 1 connaissance + 1 connaissance = 3 (une nouvelle connaissance, combinaison des deux précédentes) ;
- ✓ Dans la religion catholique cela va encore plus loin, car, 1 (le Père) + 1 (le Fils) + 1 (le Saint-Esprit) = 1 ce qu'on résume souvent en disant $3 = 1$ (la sainte trinité).

Ne cherchez pas à comprendre ce dernier exemple, car « les voies du Seigneur sont impénétrables »...

Vous voyez donc aisément qu'à cette question, il est impossible de répondre tant que vous n'avez pas le référentiel au préalable. C'est cette astuce qu'on utilise aussi en marketing, c'est pourquoi vous devez TOUJOURS RÉPONDRE À UNE QUESTION PAR UNE AUTRE QUESTION, ce qui vous permet de cerner le référentiel du client, afin de proposer une réponse plus adaptée à ses besoins. Un bon vendeur écoute deux fois plus qu'il ne parle, raison pour laquelle nous avons deux oreilles et une seule bouche. Si on vous pose néanmoins la question $1+1=$ en vous précisant que nous sommes en base 10 en mathématiques, si vous répondez 3, alors vous avez donné une réponse et non LA SOLUTION à l'équation. C'est malheureusement ce que les entrepreneurs passent le temps à faire la plupart du temps.

Vous pouvez avoir le bon produit, identifier la bonne population cible, mais si le moyen de communication que vous avez choisi est mauvais, alors, vous avez donné une réponse au problème et non LA SOLUTION. Du coup, l'équation n'est pas résolue et le projet ne fonctionnera pas sur le long terme, même si vous avez beaucoup d'argent ! On ne trouve pas un projet entrepreneurial, on le dénêche ! En essayant de résoudre un problème que l'on observe dans la société au quotidien ou même encore un problème que l'on rencontre soi-même. Si c'est le cas, certainement beaucoup d'autres personnes ont aussi le même problème et auront besoin de la solution que vous êtes en train de développer. C'est la démarche qui consiste à résoudre ce problème qui constitue votre projet et le financement c'est avant tout votre cerveau, votre consistance intellectuelle, votre capacité à résoudre cette fameuse équation...et non l'argent au début ! L'argent intervient UNIQUEMENT lorsque vous avez déjà résolu cette équation jusqu'à obtenir un business model rentable afin de juste rendre ce processus exponentiel. L'argent ne peut pas faire ce travail intellectuel préalable à votre place, et si vous ne le faites pas bien, même avec un capital d'un milliard, la probabilité que vous ne réussissiez pas est très élevée.

Conclusion : chaque fois que vous souhaitez lancer un projet, essayez toujours de résoudre cette équation simple à trois inconnues à savoir :

$X=Y+Z$, en déterminant avec précision X, Y et Z.

Lorsque vous allez maîtriser la résolution de cette équation, et la répliquer plusieurs fois, vous pourriez ajouter une nouvelle inconnue (nouveau produit dans votre entreprise, nouveau service, nouveau moyen de communication, etc.) et essayer de résoudre la nouvelle équation à quatre inconnues $X=Y+Z+P$ où P est la nouvelle donnée. Vous voyez directement qu'avec P, l'équation devient deux fois plus complexe à résoudre !

Au départ, un projet c'est 1 problème = 1 population cible + 1 moyen de communication. N'ajoutez RIEN à cette équation au départ !

Donc, arrêtez d'essayer de résoudre des équations complexes au début de votre projet (vouloir résoudre plusieurs problèmes à la fois au début, utiliser plusieurs moyens de communication au début, etc.), résolvez UNE SEULE ÉQUATION à trois inconnus et ajoutez de nouvelles inconnues en évoluant avec maîtrise...

Maintenant, ce qui est magnifique en mathématiques c'est qu'une équation présente toujours plusieurs solutions. Donc, arrêtez de dire qu'on va voler votre idée, car une idée ne vaut absolument rien ! Il est ridicule de penser ainsi, car ce qui compte, c'est la manière avec laquelle vous résolvez cette équation (pour rendre cette idée compatible dans votre environnement). Par définition, personne ne peut copier votre cerveau, avec ses spécificités et votre talent intrinsèque, qui vous permettra d'avoir un angle de vue de résolution du problème que personne d'autre ne pourra jamais avoir, même si vous avez la même idée de départ... Vous pouvez avoir le même capital pour ouvrir un restaurant au départ, le même business plan et pourquoi pas les mêmes opportunités, mais vous ne ferez pas le même restaurant ! Chacun de vous va insérer dans son restaurant des éléments qui peuvent paraître minimes, mais qui en réalité feront la différence : la motivation et la confiance en soi du promoteur, l'expérience client, le style culinaire, la relation client et les techniques de fidélisation, l'itération et l'optimisation de ses procédures basées sur l'apprentissage du comportement sociologique du consommateur, le « branding », etc. Malgré le fait d'avoir eu le même financement et même un business plan identique au départ, ce qui fera la différence, c'est cette touche méthodologique personnelle, qui pourra faire en sorte que l'un perdure pendant des années, tandis que l'autre disparaîtra quelques mois plus tard. La preuve

encore que ce n'est pas l'idée qui compte, mais la manière et la rigueur avec laquelle cette idée-là est mise sur pied : L'EXÉCUTION ! Mieux vaut une mauvaise idée très bien exécutée plutôt qu'une magnifique idée exécutée de façon anarchique et fébrile.

Chapitre XVI

Post-scriptum

POURQUOI J'AI VENDU MON LIT ?

Pour sortir de mon sommeil intellectuel (et non physique), travailler dur, cesser de « ronfler », afin d'apporter de véritables solutions qui permettront le décollage économique de mon pays en particulier, puis de l'Afrique en général.

Vendre mon lit devient donc :

- ✓ Ma véritable technique d'autodéfense intellectuelle,
- ✓ Un concept,
- ✓ Une idéologie...

J'ai vendu mon lit, et toi ?

Annexe

Exercice :

1. Quelle est votre passion ?

.....

.....

.....

2. Votre rêve ?

.....

.....

.....

3. Qu'est-ce qui vous empêche de le réaliser ?

.....

.....

.....

4. Comment pourriez-vous surmonter ces difficultés ?

.....

.....

.....

L'avenir nous réserve encore beaucoup de surprises, de challenges, de réalisations.

En si peu de temps d'existence, je suis parfois impressionné par ce que moi-même j'ai pu réaliser. Mais, cela ne représente rien face à ce que vous aussi vous pouvez faire ou que vous faites même déjà et que vous n'avez juste pas encore eu le temps d'écrire.

Je vous encourage à écrire, c'est le seul moyen de laisser une trace de l'étoile que nous étions avant notre départ. Même s'il arrivait que je parte aujourd'hui, ce serait avec le sentiment d'avoir contribué à faire briller cette flamme en laquelle des jeunes peuvent s'identifier afin de continuer à rêver. Après tout, la mort n'est-elle pas plus belle que la vie ?

Claudel Joël NOUBISSIE

Hommages

1. HOMMAGE À MON PÈRE : JEAN-PAUL NOUBISSIE

Je prends ma plume et mon encrier (dans lequel j'ai remplacé l'encre par mes larmes) à la fin de ce livre pour rendre hommage à un grand homme qui a profondément marqué ma vie au-delà des gènes et du devoir paternel. Cet homme, c'est mon père. Nous avons souvent l'habitude de rendre hommage aux personnes exceptionnelles lorsqu'elles sont mortes mais, moi je tiens à le faire de ton vivant papa, car pour moi tu es une icône. Je suis issu d'une fratrie de huit, dont je suis l'avant-dernier enfant et mon père tenait beaucoup au fait que nous puissions avoir une éducation de rigueur, afin de pouvoir l'honorer plus tard et surtout, nous faire une place dans la société.

Après la classe de 6^e au CES de Ngoa Ekelle, je suppliai ma mère pour qu'elle me trouvât une place au lycée de TSINGA (au sein duquel j'avais fait l'école primaire qui était intégré au Lycée) puisque tous mes amis s'y trouvaient, ce qui fut été fait l'année suivante. De la classe de 5^e à celle de 3^e, j'étais dans ce lycée où, il était dix fois plus facile d'échouer que de réussir. Déjà à cause du nombre pléthorique d'élèves par classe (entre 100-120), une ribambelle de délinquants dont les sports favoris était le vol des livres, la consommation d'alcool, la fuite des cours, etc. Du fait de cette mauvaise compagnie, je me retrouvais donc dans un cycle sans fin, où je passais la majeure partie de mes journées dans des salles de jeux vidéo plutôt qu'en classe, ce qui entraînait une chute vertigineuse de mes compétences scolaires.

En classe de 3^e, un de mes cousins, qui était enseignant dans la ville d'Ebolowa (au Sud du Cameroun) suggéra à mon père qu'il fallait que je poursuivis mes études dans cette ville pour qu'on puisse encore me récupérer sinon, il serait trop tard après. Idée que mon père accepta rapidement et l'année scolaire suivante, je me retrouvais à L'INTERNAT DU LYCÉE CLASSIQUE ET MODERNE D'EBOLOWA (LYCLAMO). Pour mes premiers pas dans cette institution, on me présenta ma chambre, un box de six lits, box dans lequel j'étais le plus petit. Ma première nuit là-bas fut si pénible, je la passai à pleurer, car je me retrouvais dans un environnement où je n'avais plus aucun repère. Il fallait tout reprendre à zéro, de nouveaux amis, une nouvelle vie et surtout, me battre seul pour ma survie au quotidien, puisqu'il s'agissait d'une forme de jungle.

La particularité de cet internat était que, la nourriture, l'argent et l'eau étaient vraiment des denrées rares. Raison pour laquelle, il fallait développer des mécanismes instinctifs comme le fait de manger du tapioca sans sucre (denrée rare elle aussi). Le sucre était dans l'esprit, il suffisait de s'imaginer son tapioca sucré et le tour était joué. Certains préféraient y rajouter de la pâte dentifrice, d'autres de la pâte d'arachide, du miel bref, tous les moyens étaient bons pour ne pas sombrer dans le café au sel qu'on nous servait souvent le matin, ou encore le haricot sans huile qu'on appelait couramment « caramel » qu'on nous servait le soir.

Mais, ces difficultés m'ont énormément forgé et surtout, m'ont appris comment gérer mon argent. Lorsque mon père m'envoyait mes 10 000 FCFA pour le mois, il fallait tout faire afin que cet argent ne fût pas épuisé avant le 28 du mois, sinon, j'étais foutu tout simplement !!! Si je tentais d'appeler mon père avant cette date (sauf s'il s'agissait d'une urgence) alors, il me sermonnait vertement, et c'était d'ailleurs peine perdue car je devais me contenter de cette somme. J'utilisais de temps en temps une technique qui consistait à changer mon

argent en pièces de 100 FCFA. Il y avait un monsieur juste en face du lycée, "monsieur Henri", qui vendait du haricot assorti de bâton de manioc. La technique qui consistait à changer mon argent en pièce de 100 FCFA était donc très ingénieuse parce que, lorsqu'un ami me demandait : « *Claudel, il n'y a rien pour moi là ?* », il était plus simple pour moi de lui répondre : « *gars je n'ai que 100 FCFA, je vais chez monsieur Henri* » en lui montrant la pièce et du coup, ça le dissuadait directement. Je pouvais donc consommer mon BH (bâton/haricot) tranquillement sans crainte d'être gêné par quelqu'un.

« *Le farotage* » n'était pas dans notre culture là-bas, autrement, il eut été impossible de terminer sereinement le mois sur le plan financier. Pour compenser ce manque, mon père me promettait toujours des récompenses à chaque fois que j'avais une très bonne moyenne en mathématiques, car c'était la matière la plus importante en série C, et j'en étais passionné. Un jour, après une séquence (en 1^{er}C), juste après les épreuves, je l'appelai pour lui dire : « Papa, j'ai très bien travaillé en mathématiques cette séquence, j'aurais 20/20, j'en suis certain ! ». Très content, il décida alors de m'envoyer 5. 000 FCFA de plus ce même jour pour le mois. Cependant, le jour de la remise des feuilles, j'étais triste de savoir que je n'avais eu que 18/20 à cause d'une erreur de signe à la fin d'un exercice. Je me rappelle avoir pleuré ce jour, pour vous expliquer à quel point j'étais devenu maniaque (puisque la deuxième note était quand même de 13/20) et quand je l'appelai pour le lui expliquer il me rassura : « Toi aussi ! Tu as quand même eu 18 après tout, ce n'est pas si mal ». J'avais tellement la rage de réussir et surtout d'être parmi les meilleurs.

L'autre denrée rare à l'internat c'était L'EAU. Il fallait se laver chaque matin avant 5h et ensuite aller en salle d'étude obligatoire, nous étions obligés de nous

lever très tôt et aller à environ trois kilomètres du lycée en passant par une forêt pour aller dans une rivière chercher de l'eau pour se laver. Vous vous imaginez qu'il n'y avait pas de lumière sur la route donc, on marchait dans une obscurité totale, bravant les hautes herbes. Plusieurs fois, certains amis furent mordus par des serpents ! On devait se laver à la buanderie ou encore en plein air puisque, étant trop nombreux, les toilettes ne suffisaient pas pour tout le monde.

Lorsque j'obtins mon baccalauréat en 2007, je fis un concours, celui de « Campus France », car mon rêve était d'aller à l'étranger (MBENG comme on dit au Cameroun) poursuivre mes études, devenir un ingénieur en informatique ou encore faire des mathématiques pour obtenir un PHD (Doctorat) et plus tard, devenir pilote ou astronaute. J'aimais tellement la science. Je réussis à ce concours avec brio pour aller continuer mes études à Clermont Ferrand, dans le département du Puy-de-Dôme en France, et premier coup de tonnerre, mes parents REFUSERENT que j'y aille. Pour eux, aller en Europe juste après le secondaire n'était pas une bonne chose, surtout que j'étais très jeune, et pour eux je devais devenir médecin. Je voyais donc mon rêve tomber à l'eau...mais je décidai tout de même de leur obéir. Je commençai donc à faire des cours de préparation pour intégrer la médecine, tout en m'inscrivant à l'université de Ngoa Ekelle en première année mathématiques. Je fis le concours de la faculté de médecine de Yaoundé, CUSS (aujourd'hui FMSB) auquel je ne réussis pas, et, mon père me dit : « Il y a une école de médecine à Bangangté, il faut aussi faire ce concours ». Il s'agissait de l'Université des Montagnes.

J'arrivai dans cette ville au froid glacial, un vendredi aux environs de 22h, pour un concours qui se déroulait le lendemain. Quelques jours après avoir présenté ledit concours, on m'annonça que j'étais retenu sur la liste d'attente et directement je pris peur. Il me fallait trouver des raisons pour ne pas y aller, car je me voyais mal continuer mes études dans cette école, surtout que j'avais

passé mon temps au secondaire à traiter ceux qui faisaient la série D de faibles. Je ne devais donc pas me retrouver en médecine. Quelle honte ! Et là, je trouvai deux raisons à présenter à mon père pour ne pas y aller, dont une raison, MAGIQUE :

- Première raison : j'étais sur la liste d'attente donc on pouvait dire que j'avais échoué et puisque les quotas étaient limités, je ne pourrais pas y entrer ;
- Deuxième raison, la raison magique : la scolarité dans cette école s'élevait à elle seule à 1 000 000 (un million) de FCFA par an, ceci sans compter les dépenses complémentaires dont la location d'une chambre, les fournitures et sans oublier le fait que je n'étais pas le seul enfant ! J'étais très fier en lui annonçant cela.

Pour la première raison, mon père passa un coup de fil à l'établissement pour demander ce qu'ils feraient des enfants sur la liste d'attente et il lui fut répondu : « Pas de problème, venez l'inscrire ! ». J'eus un pincement de cœur quand j'appris cela. Cependant, j'avais confiance en ma raison « magique ». Quand il demanda si les frais de scolarité s'élevaient effectivement à un million de FCFA, on lui confirma l'information. D'un air triste, il raccrocha le téléphone, pendant que je jubilai en mon for intérieur. Pourtant, il ajouta juste après : « Même s'il faut tout vendre, m'endetter et faire l'impossible, je ferais tout au monde afin que tu entres dans cette école ». Mon cœur tomba directement dans mon ventre. Je compris qu'il était vraiment déterminé à ce que je fasse médecine, histoire de sauver son honneur, vu qu'il voulait absolument qu'un de ses enfants devienne médecin.

Et effectivement, il se démena, passa des coups de fil, et organisa des réunions de famille pour réussir à réunir la somme correspondant au moins à la

première tranche, car le délai était court. Quelques heures plus tard, il m'annonça que c'était bon et que je pourrais intégrer l'école. Il mandata ma grande sœur de m'y accompagner. Elle m'aida à trouver une petite chambre, l'indispensable pour débiter et ainsi je fus en faculté de médecine. Premier cours d'anatomie, le Professeur était un Français, le Pr Kraft et, pendant le cours, je décidai de tout mettre en œuvre pour sauver son honneur.

Merci Papa, le minuscule personnage que je suis devenu aujourd'hui c'est d'abord et surtout grâce à toi. Tu as sacrifié ta vie afin que tes enfants puissent avoir l'éducation, et la connaissance. Ta dextérité, ton sens des responsabilités et ton honnêteté sont des valeurs qui m'ont forgé depuis tout petit.

Lorsque tu vins le samedi 22 avril 2017 à la conférence que je donnais à Yaoundé, à la salle SITA BELLA sis au Ministère de la Communication, sans même me prévenir puisque je ne t'avais pas invité, car presque personne ne comprend ce que je fais, les combats que je mène et donc, les soutiens se font rares, même dans ma famille, je compris que tu serais toujours là pour me soutenir et c'est une grosse dose de motivation pour moi, je ferais tout pour mériter cela. Que nos ancêtres veillent sur toi, car tu restes et demeures mon modèle.

Je t'aime papa !

2. HOMMAGE À MA MÈRE : DJEUNOU HELENE

Depuis mon plus bas-âge, tu as toujours été là pour moi maman, tu as tout fait pour que je puisse réussir dans la vie, je ne sais pas si j'ai réussi. Je ne sais même pas ce que ça signifie, car en réalité, le bonheur ou la réussite n'est pas la conséquence d'une situation, mais un état d'esprit. Je me suis battu pour sauver votre honneur, papa et toi, j'ai fait de mon mieux, mais je l'ai d'abord fait pour vous, pour toi ! J'ai vu vos larmes, parfois devant la porte des geôles et pour cette raison, ne serait-ce que pour un instant, je voulais te rendre hommage.

Tu n'as pas foiré ton dos pour rien, tu as donné naissance à un homme capable de reconnaître ta valeur et qui te soutiendras de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il n'en ait plus.

Je t'aime maman.

3. HOMMAGE À MON FRERE AINE : SYLVAIN SIELINOU

Grand frère, au-delà de tes prérogatives et de ton grand sens de l'humilité, tu as beaucoup fait pour moi. Je puis dire que je n'aurais jamais atteint ce niveau si tu ne m'avais pas soutenu comme tu l'as fait, et pour cela, je voudrais sincèrement te dire MERCI ! Tu as toujours été là pour moi, tu m'as toujours soutenu malgré tous mes coups de têtes, et même lorsque tout le monde était contre moi et mes prises de positions. Je retiens de toi un grand frère honnête, ayant un immense sens du don de soi et de l'entraide, mais surtout de la responsabilité. Tu n'es certainement pas parfait, qui pourrait prétendre l'être ? Nos ancêtres t'accompagnent dans cette mission qui est la tienne. Continue

d'éclairer ceux que tu rencontres et ainsi, tu resteras à jamais gravé dans nos mémoires.

Je t'aime grand frère.

4. HOMMAGE À MES FRERES ET SOEURS : AUGUSTIN, GABRIEL, YVETTE, ROSINE, MICHELE, LIONEL

Vous avez toujours été là pour moi, chacun en fonction de sa possibilité. Je ne suis certainement pas un frère docile, parfois têtu et révolté, mais malgré cela, vous avez toujours joué votre rôle de frère et sœur qui me soutiennent. Malgré nos divergences, vous resterez à jamais dans ma mémoire.

Je vous aime mes frères et sœurs !

5. HOMMAGE À MES ETOILES

Chaque fois que je me lève le matin, j'ouvre mes yeux et dans chaque œil je vois deux lueurs, deux étoiles, mes deux étoiles. Même lorsque j'ai les yeux fermés, je les vois briller au fond de mon âme. Ce sont ces étoiles qui guident mes pas, me serrent dans leurs bras et m'embrassent passionnément... Si j'ai décidé d'être le meilleur ou au moins d'essayer de l'être, c'est d'abord et surtout pour vous voir briller pour l'éternité.

En général les étoiles qui brillent dans le ciel sont mortes depuis des années-lumière, mais mes deux étoiles brillent et vivent dans mon esprit pour le passé, le présent, le futur et surtout pour l'éternité car, elles sont immortelles.

Je vous aime !

6. HOMMAGE À CEUX QUI NE M'AIMENT PAS

À tous ceux qui n'aiment pas ce que je fais, ceux-là qui me trouvent arrogant, prétentieux et condescendant ;

À tous ceux qui ne loupent jamais une occasion pour me démontrer que j'ai tort, qui me recadrent et qui estiment que je suis tout simplement un ignorant qui s'ignore ;

À tous ceux qui n'ont jamais cru en moi, qui m'ont fait déprimer et qui par leurs critiques acerbes, m'ont parfois fait douter de mes propres valeurs intrinsèques ;

Je vous remercie énormément. Car c'est réellement grâce à vous que je ne cesse de me surpasser au quotidien.

Je vous remercie profondément, car c'est à l'aide de ces remarques qu'on pourrait qualifier de négatives, que j'ai pu développer mon intelligence émotionnelle.

Je vous remercie intensément, car c'est l'accumulation de ces flèches dans le dos, à tort ou à raison, qui m'a permis de maîtriser les principes élémentaires de l'acupuncture entrepreneuriale et du yoga intellectuel.

Je vous remercie passionnément, car c'est le fait de ne jamais croire en moi qui m'a permis de me lancer dans toutes mes aventures, avec pour objectif de me surpasser et surtout de démontrer que je n'étais pas un idiot. Le chemin est encore certainement très long, mon expérience encore si minuscule, mais j'ai tellement appris et cela n'aurait jamais été possible sans vous ! Lorsqu'on s'est autant battu pour atteindre un objectif, lorsqu'on a acquis son talent, sa compétence, sa notoriété ou encore son savoir-faire, NON PAS par des votes SMS à la télévision parce que nous étions bien habillés, mais plutôt en nous battant TRÈS DUR au quotidien contre vents et marrées, lorsque notre savoir-faire provient du fait d'avoir vendu nos lits, accompagné au quotidien par des critiques permanentes et virulentes alors, nous sommes obligés d'augmenter notre standard afin de ne permettre à personne de nous marcher dessus ou encore de nous manquer de respect, jamais !

Si je suis la minuscule personne que je suis aujourd'hui, ce n'est pas avec les : « *du courage docta* », « *bravo* », « *le Seigneur est merveilleux* », « *félicitations* », « *big up* » ;

Mais c'est surtout avec les : « *idiot* », « *inconscient et manipulateur* », « *Le gars qui va nous bring le ndem²³ dans ce pays* », « *un gars dangereux* », « *imposteur* ».

Vraiment MERCI pour tout, mes frères, je vous aime tellement. Sans vous, je ne serais RIEN !

²³ La malchance

7. HOMMAGE À JEAN PAUL POUGALA

Je rends hommage à ce grand homme, que j'aime appeler grand frère afin de rester en harmonie avec nos ancêtres et non ceux des autres ! Nous avons souvent pour habitude de rendre hommage aux personnes exceptionnelles lorsqu'elles sont mortes mais, moi je tiens à le faire de ton vivant. Car, pour moi, tu es un modèle pour la Jeunesse Camerounaise et Africaine !

Tu fais partie de ces personnes qui m'ont fait comprendre à quel point mon cerveau était gelé comme de la glace à travers tes ouvrages qui m'ont ensuite permis de le dégeler, le désaliéner, le désensorceler et de le tiédir puis, progressivement, de le réactiver, de l'emmener à la bonne température (celle d'un maïs sorti du feu) et maintenant, il est bien chaud. C'est pourquoi j'ai même perdu le sommeil, j'en ai profité pour vendre mon lit !

8. HOMMAGE AUX ANONYMES QUI ME SOUTIENNENT

Cela peut paraître étrange mais je voudrais rendre hommage aux anonymes qui me soutiennent. Ces personnes qui ne me connaissent pas, et que je n'ai parfois jamais rencontrées, mais qui soutiennent directement ou indirectement ce que je fais. Trouvez ici l'expression de toute ma gratitude et surtout de ma plus profonde considération.

Ce livre est mon testament. Si je partais aujourd'hui, j'aurais le sentiment d'y avoir laissé toutes mes tripes et je pourrais reposer en paix, auprès de ceux-là qui m'ont précédé.

Claudel Joël NOUBISSIE

1 médecin atypique

Claudel NOUBISSIE

Pendant 7 ans, dans le froid de la ville de Bangangté à l'ouest du Cameroun, j'ai appris à devenir médecin pour réaliser le rêve de mes parents, pas le mien !

C'était difficile, je suis passé par des moments de déprime et découragement, de peine et d'euphorie, j'ai même fait de la musique, du RAP.

J'ai appris chaque jour à devenir médecin à ma manière, mais au final j'ai pris conscience du rôle fondamental que nous occupons dans la société, et je me suis posé une question : devenir médecin, est-ce pour perpétuer un système de santé caduque ou alors pour apporter des solutions pertinentes afin de l'améliorer au lieu de passer du temps à le critiquer ?

À la suite de ces réflexions, j'ai décidé de me battre pour contribuer au développement de mon pays bien au-delà de ma profession et ainsi réaliser mes rêves.

Mais pour y arriver, j'ai retroussé mes manches, J'AI VENDU MON LIT.

Dans ce livre, je partage avec vous mon histoire, mon parcours atypique...

Afrique: 10 000 Fcfa
Autres: 20 €

ISBN 978-1-2345-6789-0



Seng'a
Editions

